

**Consolation narratives in the 15th century
RÉCITS DE CONSOLATION ET CONSOLATIONS DU RÉCIT
DANS LA LITTÉRATURE DU XV^e SIÈCLE**

by

Maria Nieves Canal Fernandez

**A dissertation submitted in partial fulfillment
of the requirements for the degree of
Doctor of Philosophy
(Romance Languages and Literatures: French)
in the University of Michigan
2015**

Doctoral Committee :

Professor Peggy S. McCracken, Chair
Professor Catherine Brown
Professor Karla Mallette
Professor Elizabeth L. Sears

Acknowledgements

Parce que dire certains mots, c'est taire et oublier les autres, ici je n'écrirai que

MERCI

To my doctoral committee: Peggy McCracken, Catherine Brown, Karla Mallette and Elizabeth Sears. Thanks also to Ryan Szpiech.

To those that through out this process have become my extended family in the US: Peggy McCracken & Doug Anderson, Ross Chambers, Matthieu Dupas, Rostom Mesli, Thopher Davis, Carrie Woods, Angelica Serna, Thomas Maranda, David Caron, Yannick Viers, Marie Stoll, Juliette Moutinou, Maryline Hartman, Sandrine Schimarcher, Pauline Schnoebelen, Samuel Estier, Carlos Juan de los Santos, Esther Angulo Blanco, Catherine Brown, Alison Cornish, George Hoffmann, Cristina Moreiras-Menor, Gareth Williams, Alejandro Herrero-Olaizola, Brian Whitener, Martin Vega, Susan Abraham, Erika Almenara, Rachel Tenhaaf, Matias Beverinotti, Tapha Ly, Rodrigo Toromoreno, Ludmila Ferrari, Anna Mester, Maria Robles, Helena Skorovsky, Abigail Celis, Felix Zamora Gomez, Roberto Mosciatti, Linda Burger, Geraldine Chi, Katie Hayes, Carissa Van Heest, Shannon Szalay, Carin Scott, Maria Dorantes, Maria Dolores Morillo, Jaime Rodriguez Matos, Javier Sanjinés, Joy Collman, Sebastian Ferrari, Thomas Dupuis, Gwyneth Foster, Pedro Gomez, Bethany Kreps, Rashmi Rama, Helen Van Doren ...

To my extended family in Switzerland: Cristina Canal, Sandrine Rohmer, Maxime Rohmer, Christine Allenbach, Patrick Allenbach, Bitá Amirdivani-Bertosa, Stéphane et Shadi, Barbara Wahlen, Noémie Chardonnens, Jean-Claude Mühlethaler, Mymy, Lô, Karine, Philippe Frieden, Julien Zanetta, Marion Uhlig, Géraldine Chastelain, Amy Heneveld, Yann Dahhaoui, Diego Gonzalez, Maude Pache, Séverine Alliman, ...

To my extended family in Spain, Esperanza Fernandez, Alfonso Canal, Maria de la Nieves Iglesias, Monica López Lerma, Julen Etxabe, Samir Siahmed, Nicolas Baumgartner, José Canal, Raúl Fernandez, Lupe Fernandez, Ana Elena Fernandez, Maria del Carmen & Jesus Canal, Beatriz & Paris & Paris Jr., Jesus Canal Jr., ...

For the support and help of the Department of Romance Languages and Literatures.

For the funding and support of the Rackham Graduate School at the University of Michigan and the IRWG/Rackham Community of Scholars.

To all the departed that are still around, and to Gaspard, Lully & Basile.

Contents

ACKNOWLEDGEMENTS	ii
ABSTRACT	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1	10
SOUFFRANCE DES PÈRES, COURAGE DES MÈRES: DES PRATIQUES DE LA CONSOLATION À LA FIN DU MOYEN ÂGE	
LA DOULEUR D'UN PÈRE: <i>LA CONSOLATORIA</i> DE GIANNOZZO MANETTI	14
UN ENFANT EXCEPTIONNEL OU LA FORMATION D'UNE COMMUNAUTÉ TEXTUELLE	24
LES LARMES D'UNE MÈRE	27
SACRIFIER L'ENFANT ET SAUVER L'HONNEUR	32
L'ÉMOTION MATERNELLE COMME ARGUMENT DE CONSOLATION	37
CHAPITRE 2	41
LAMENTATION, CONSOLATION: ÉPÎTRES DU TEMPS QUI COURT PAR PHILIPPE DE MÉZIÈRES ET CHRISTINE DE PIZAN	
LA LOGIQUE DES SENTIMENTS: AUTOUR DE LA DÉFAITE DE NICOPOLIS	49
DE LA COMPASSION COMME ARGUMENT POLITIQUE	55
"APRÈS TRIBULACION VENRA CONSOLATION"	63
"PLOURER, PARLER, FILLER MIST DIEU EN FEMME"	67
PARCE QUE "TOUTE CHOSE A SON REMEDE"	71
LE TEMPS DE PITIÉ	75
RAISON DE RÉCONFORT TOUCHE LES VIVANTS	78
CHAPITRE 3	81
CONSOLATION, DÉSOLOCATION: LES ROMANS DE MÉLUSINE	
DE LA FICTION À L'ACTUALITÉ: LES HÉRITAGES COGNATIQUES.	86
HÉRITER D'UNE H/HISTOIRE.	94
LE ROMAN DE PRÉSINE OU LA CONSOLATION PAR LE RÉCIT	102
"COMMENCER C'EST PARLER, FINIR C'EST SE TAIRE."	113
"GARDONS-NOUS DE CHERCHER DANS TOUT CE QU'ON DIT ÊTRE 'PLUS FORT QUE LA MORT'... UNE CONSOLATION"	120
CONCLUSION	129
BIBLIOGRAPHIE NON EXHAUSTIVE DES SOURCES UTILISEES	135
ŒUVRES MÉDIÉVALES	135
AUTRES	136
BIBLIOGRAPHIE DES ÉTUDES CITÉES	137

Abstract

In “Récits de consolation et consolation du récit dans la littérature du XV^e siècle,” I argue that in consolation literature emotions are used as a language that defines civic as well as emotional communities. In Chapter 1, I first show the importance of Italian Humanist discourse for the rhetoric of consolation in late medieval France. Drawing on the notion of emotional communities and focusing on consolation letters written to grieving fathers, I use Gianozzo Manetti’s *Consolatoria* and Jacopo Antonio Marcello’s collection of consolation letters as exemplary of a secular discourse grounded in Christian-Stoic rhetoric that defines fatherhood as an intimate relationship with civic responsibilities. These texts influenced Antoine de La Sale who, in the *Reconfort de Madame de Fresnes*, addresses Catherine de Neufville’s bereavement in order to urge her to reintegrate into civic society and, I argue, to access authority through grief. Comparing these discourses I argue that similar emotions convey different images of ethical subjects and the communities in which they participate. In Chapter 2, I extend my analysis to consider communities of political subjects. In Philippe de Mezieres’s *Epistre lamentable et consolatoire* Christine de Pizan’s “Epistre a la Royne de France,” “Lamentacion sur les maux de la guerre civile” and “Epistre de vie humaine,” lament and consolation construe different positions in the defense of a community generated around shared feeling. Mezieres and Pizan assert the argumentative value of emotions in demands for political interventions that revisit social organization and call for institutional reform and the revalorization of the more vulnerable parts of the social body. In Chapter 3, I move from consolation literature as a literary genre to consolation as ensured by fictional narratives. With Jean d’Arras’s *Mélusine ou la noble histoire de Lusignan* and Coudrette’s *Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan*, the fictional representation of irrecoverable loss, aligned with the story of dynastic lineage, invites the reader

to negotiate between the need for satisfaction and the impossibility of being solaced, and persistently underscores the role of the literature in this process.

Introduction

*Tous les chagrins sont supportables, si on en fait un récit, si on les raconte.*¹

Commençons par rappeler une scène littéraire emblématique: Philosophie vient à Boèce et d'un geste de tendresse, avec un pan de sa robe, elle sèche les larmes qui accablent le condamné à mort et l'empêchent de porter le regard ailleurs que sur son malheur. Avant même de commencer à parler, la reconnaissance de la douleur d'autrui donne naissance à une interaction de nature sociale censée ramener le *deuillant* au langage. Isolé par la douleur, le consolé trouve dans le consolateur une voie pour le retour vers la communauté, voire, à l'instar de Boèce, vers un *logos* qui lui permet d'occuper nouvellement une place au sein de l'univers. La consolation est donc une démarche essentiellement rhétorique où les émotions parlent autant que si elles étaient des mots. Ainsi par exemple, Philosophie n'a pas besoin de connaître l'origine de la souffrance de Boèce, pour saisir la douleur que les larmes mettent en évidence. Faute de pouvoir guérir, comme le montrent Georg Simmel et Michaël Foessel, l'engagement consolatoire n'aspire pas à annihiler la souffrance mais s'attaque à "la souffrance de la souffrance, qui se nomme solitude, honte ou désespoir."² Ou pour le dire autrement, le consolateur est un *faiseur d'histoires*, la parole rhétorique prend en charge l'émotion du *deuillant* et la transforme en quelque chose d'autre. Ainsi Boèce devant Philosophie, ne peut plus se plaindre des coups de

¹ Karen Blixen, citée par Hannah Arendt, "La Condition de l'homme moderne," *La Condition humaine* (Paris: Fernand Nathan, 2002 (1952¹)).

² Georg Simmel, *Fragments und Aufsätze: aus dem Nachlass und Veröffentlichungen der letzten Jahre* (München: Drei Masken Verlag, 1923), 17, et Michaël Foessel, "Grammaire de la Consolation," *Études* 4205 (mai 2014): 51-60.

Fortune mais doit reconnaître l'aspect accidentel de sa situation en la comparant avec la survivance spirituelle qui lui est promise. Consolation et récit, dit Foessel, sont indissociables; "le récit-consolation a pour objectif de présenter la fin réelle (*i.e.* le malheur) comme une fin parmi d'autres, donc rouvrir le possible et le langage par-delà les clôtures de l'expérience."³ Les récits de consolation se définissent donc par leur fonction sociale et leur capacité à transformer la réalité du lecteur endeuillé; ce qui donne pied à la plupart des critiques de la consolation qui réduisent, cette dernière, à une *praxis* artificielle.⁴ Placée du côté du discours de vérité, la souffrance caractérise, si on suit leur logique, l'*ethos* du sujet à consoler, alors que la consolation passe pour une forme de manipulation. Eau oublieuse du Léthé, la consolation est alors offerte comme un langage capable de soustraire le sujet en deuil à la communauté.

A contrario, l'étude des récits de consolation de la fin du Moyen Âge, nous engage sur d'autres chemins: notamment celui du *symbolisme social* qui résulte dans la représentation littéraire d'une communauté de la souffrance forgée autour du deuil provoqué par la perte d'un être aimé; et celui de la construction argumentaire des émotions qui porte les sujets en proie à la douleur, à devenir des acteurs sociaux. Sur cette voie, la souffrance se transforme, à l'instar de la consolation, en une parole de persuasion capable d'altérer ou de rétablir le lien communautaire. Au croisement de ces deux routes, se trouve le pouvoir de la langue qui se donne à lire dans les diverses épîtres et le débat dialogué que nous étudions dans les deux premiers chapitres de ce travail: "Souffrance des pères, courage des mères: des pratiques de la consolation à la fin du Moyen Âge," et "Lamentation, consolation: épîtres *du temps qui court* par Philippe de Mézières et Christine de Pizan." Que ce soit le débat humaniste entre Giannozzo Manetti et ses familiers,

³ Michel Foessel, "Grammaire," 59.

⁴ Emmanuelle Poulain-Gautret, éd., *Littérature narrative et consolation. Approches historiques et théoriques* (Arras: Artois Presses Université, 2012).

le recueil de lettres constitué par Jacopo Antonio Marcello, le réconfort épistolaire qu'Antoine de La Sale envoie à Catherine de Neufville, la triste épître adressée par Philippe de Mézières à Philippe le Hardi, ou les trois missives de Christine de Pizan pour les Grands de la cour de France, le corpus de textes choisis développe, dans son ensemble, le lien social qui engendre l'écriture elle-même.

La dialectique entre deuil et consolation se fonde notamment autour d'un principe fondamental, dont l'origine littéraire date de l'antiquité, qui exige le dépassement rapide de l'émotion de la part du *deuillant*. Il en va ainsi de Sénèque s'adressant à Marcia, sa fille, dans une lettre de consolation. Le philosophe y convoque les exemples de deux mères en souffrance suite à la mort de leurs fils respectifs: Octavie et Livie. La première s'abandonne à une douleur inconsolable ce qui résulte dans l'humiliation des enfants vivants, rend impossible la commémoration du défunt et enterre en vie ("defodit se et abdidit") la mère en souffrance, mettant ainsi en danger la sociabilité nécessaire à la survie de la communauté après toute perte humaine.⁵ Livie, elle, célèbre le nom de son fils mort en vainqueur pour la République, transforme sa douleur en un discours mémoriel utile à la cohésion sociale et se montre reconnaissante envers Fortune de lui avoir laissé un autre enfant à aimer. Modèle à suivre pour Marcia, la consolation de Livie fait de la souffrance un discours stérile dont le propos est la douleur du *deuillant* et non pas le regret du défunt. À l'instar de Cicéron, Sénèque reprend une posture stoïque par excellence qui fait de l'objet de la perte un objet remplaçable--dont on peut prévoir la disparition--et du deuil une construction de l'esprit qui peut être contrecarrée et fait de la place pour une consolation évidente selon "l'ordre naturel des choses."⁶ L'anticipation de la douleur et l'acceptation de l'infortune comme dénominateur commun à toute l'humanité sont

⁵ Sénèque, "Consolatio ad Marciam," *Dialogues. Tome III: Consolations*, éd. et trad. R. Waltz (Paris: Les Belles Lettres, 1923), III-3.

⁶ Voir Sénèque, "Consolatio ad Marciam," IX-1: "Quod nihil nobis mali antequam eveniat proponimus."

donc des postulats stoïciens que les auteurs préconisent comme des thérapies discursives pour affronter la douleur ressentie au moment de la perte. Les consolateurs chrétiens ajustent ce discours à l'eschatologie du salut en s'appuyant principalement sur les épîtres de Saint Paul où l'apôtre prédique l'union des morts avec Dieu et rend par conséquent inapproprié l'exercice excessif du deuil. Grâce à la promesse de la rédemption et au dogme de la résurrection, la littérature de consolation médio-latine se transforme en un enseignement catéchumène donnant les moyens de surmonter la douleur dans l'amour et la bonté de Dieu: "le païen, dit saint Jérôme, vit dans l'attente de la mort, le chrétien meurt dans l'attente de la vie ('mori vitorum')." ⁷ De saint Jérôme à Gerson, on remarque une continuité dans le genre littéraire de la consolation indépendamment du fait que celle-ci soit écrite en latin ou en langue vernaculaire. "Portant en elles, l'essence même de la consolation depuis l'antiquité, qui est d'instruire et d'éduquer," les épîtres et les traités de consolation contemplent simultanément la souffrance personnelle du *deuillant*, et collective de la communauté dans laquelle la perte s'inscrit; ils décrivent de la sorte un mouvement qui va de l'émotion à l'argument rationnel, idéologique et/ou social. ⁸ Le sermon de la "Consolation sur la mort des amis" que le chanoine de Notre Dame écrit en 1403, illustre la *ratio consolationis* chrétienne topique des lettres de consolation médiévales. Il prêche l'acceptation de la mort comme contingente à l'ordre de Dieu, reprend le dogme de la résurrection comme argument de réconfort essentiel et souligne l'importance du temps eschatologique qu'il donne comme guide de toute vie humaine. Dans un passage très proche des *Confessions* de Saint Augustin, le chancelier de l'université de Paris argumente que la mort

⁷ Voir Peter von Moos, *Consolatio. Studien zur mittellateinischen Trostliteratur über den Tod und zum Problem der christlichen Trauer* (München: Wilhelm Fink, 1971-1972) et Charles Favez, *La consolation latine chrétienne* (Paris: Vrin, 1937), 156-157.

⁸ Denise Carabin, "Les Lettres de Nicolas Pasquier: la lettre de consolation," *Revue d'histoire littéraire de la France* 102 (2002): 17.

permet d'échapper aux périls de la chair et que les émotions douloureuses sont dangereuses puisque elles peuvent affecter la santé du survivant sans pour autant affecter la réalité de la perte.

Gerson et ses prédécesseurs ne nient pas la souffrance mais cherchent à la modérer dans un récit rassurant et soutenu par une logique salubre que la première vague d'humanistes italiens n'abandonne pas mais estompe au profit d'un discours sur la civilité. Dans les épîtres consolatoires destinées à ses proches, le *De remediis utriusque fortune* et le *De secreto conflictu curarum medicarum*, Pétrarque combine les *lieux communs* de la littérature funéraire ancienne et médiévale; le poète revendique l'héritage de Cicéron, Sénèque, Boèce et Augustin et passe en revue les arguments de la consolation littéraire pour y proposer une cure du survivant et ainsi l'aider à réintégrer son rôle dans la société.⁹ Comme George McClure le remarque, la résurgence du discours idéologique de type stoïque sur la vie et la mort, sur les implications sociales du deuil et sur le devoir communautaire de se reconforter et/ou consoler son prochain pour préserver le bon fonctionnement de la cité emprunte le langage de la consolation italienne tout au long du XIV^e siècle.¹⁰ Le lien social est renforcé à travers l'écriture parce qu'en adressant une lettre de consolation (ou de lamentation) à quelqu'un qui souffre, ou en entrant en débat avec lui, on montre, d'une part, l'attachement de l'épistolier avec l'objet de la perte; puis on souligne une relation passée ou en devenir avec le survivant. Par ailleurs, la relation qui naît entre destinataire et destinataire lors d'un échange de lettres de consolation diffère de celle qui se crée avec d'autres modèles épistolaires consignés dans les *artes dictaminis* parce qu'elles s'écrivent

⁹Margaret L. King et Diana Robin, trans. *Isotta Nogarola: Complete Writings. Letterbook, Dialogue on Adam and Eve, Orations* (Chicago: University of Chicago Press, 2004), 187-189: les *topoi* mobilisés par Pétrarque qui vont rapidement constituer un modèle pour le genre littéraire de la consolation vont du mépris du monde ('contemptu mundi') à la recommandation de tempérance dans le deuil ('de temperantia in luctu'), en passant par les arguments de la vanité de la vie humaine ('vanitas humus vitae'), l'instabilité de fortune ('variabilitas fortunae') et la prévention contre la peccamineuse tristesse ('aegritudo or torpor animi').

¹⁰George W. McClure, *Sorrow and Consolation in Italian Humanism* (Princeton, NJ: Princeton University Press, 1991)

uniquement après un événement unique et grave. Autrement dit, l'épître consolatoire ne s'inscrit pas dans un échange épistolaire suivi avec le sujet en deuil, et peut même être un acte communicatif isolé.¹¹ Écrire une lettre de consolation est un acte d'autorité avec lequel on cherche à montrer au *deuillant* le "vrai" de sa douleur; l'*ethos* de l'auteur doit, par conséquent, être reconnu et respecté par la communauté avant qu'il prenne la parole. Faire passer le personnage en deuil du *pathos* au *logos* est le premier objectif de ces épîtres, pour cela les auteurs y déroulent des discours de conviction qui s'organisent selon des *lieux communs* légués par la littérature préexistante, et d'après une logique argumentaire spécifique connue du public.¹² C'est d'ailleurs ce genre de connaissance partagée qui rend possible le débat sur le deuil des enfants qui oppose Giannozzo Manetti à son beau-frère Agnolo Acciaouili avec lequel nous ouvrons la réflexion dans le premier chapitre.

Entre 1400 et 1461, quatre Humanistes italiens notoires font de la perte de l'enfant le thème principal de leurs recueils de lettres et traités de consolation: l'échange épistolaire entre Coluccio Salutati et Francesco Zabarella, le *De consolatione de obitu filii* écrit par Giovanni Conversini da Ravenna, la *Cosolatoria* de Manetti et l'*Oratio consolatoria de obitu Valerii filii* par Francesco Filelfo. Situation hautement thymique, la mort d'un enfant conduit à la congrégation sociale, fait transparaître les conventions qui règlent les *communautés émotionnelles* représentées dans les textes, voire, est propice à la naissance de *communautés textuelles* diverses.¹³ De la majeure partie de ces œuvres se dégage, comme le montrent--entre autres--George McClure, Margaret King et Diana Robin, une rhétorique stoïque et un discours

¹¹ Voir Antoine de La Sale, *Le Réconfort de Madame de Fresne*, éd. Ian Hill (Exeter: University of Exeter, 1979).

¹² Voir Carabin, "Les Lettres," 18-19: ces argumentaires sont d'ordre religieux, psychologique, social, intellectuel et moral.

¹³ Brian Stock, *The Implication of Literacy. Written Language and Models of Interpretation in the Eleventh and Twelfth Centuries* (Princeton: Princeton University Press, 1983).

sur le devoir civique qui s'appliquent à soigner la douleur et non pas à la revendiquer. Seul Manetti fait entendre une voix discordante, qui sera reprise ultérieurement dans la lettre qui ferme le recueil de lettres d'ami(e)s destinés à consoler Jacopo Antonio Marcello de la perte de l'un de ses enfants. Manetti et Marcello envisagent l'expression de la douleur dans le discours sur le deuil de manière socialement positive; leur argumentaire s'oppose à celui de la norme stoïque-chrétienne qui réproouve la démonstration excessive de l'émotion et tend à la confiner dans l'espace de l'intimité et à la limiter dans le temps. La souffrance paternelle devient alors un des syntagmes constitutifs de l'humanité même du père et prouve la valeur au sein de la société de ce dernier.

La juxtaposition thématique et discursive des œuvres de consolation du XV^e siècle en France et en Italie, met en évidence l'émergence d'une *ratio consolationis* séculaire propre à la fin du Moyen Âge teintée des couleurs de l'Humanisme. Le détour par la littérature italienne est particulièrement intéressant lorsqu'on aborde l'œuvre d'Antoine de La Sale qui, dans ses fonctions d'écuyer et de diplomate pour le compte des ducs d'Anjou, a l'occasion de séjourner à plusieurs reprises dans le royaume de Naples entre 1400 et 1420. Tournant important du *processus* consolatoire tel qu'il était prescrit au siècle XIV^e siècle, Manetti et Marcello questionnent le bien fondé de l'argumentaire stoïque et valorisent l'expression de la souffrance dans la constitution du citoyen.¹⁴ La Sale, quant à lui, s'approprie ce même argumentaire, le déplace sur un échange social particulier à la courtoisie française du XV^e siècle et en fait un des principaux atouts de l'autorité maternelle.

¹⁴ Voir Foessel, "Grammaire," 51: l'auteur part du constat que la consolation peut être conçue comme un *processus* ou un *résultat*. À l'instar de Foessel, nous privilégions dans la première partie de notre travail, l'étude de la consolation comme *processus*, c'est-à-dire: "règles et pratiques qui gouvernent l'intention de relever celui qui se trouve dans l'affliction; le propre de la consolation est de ne jamais s'achever dans la disparition du malheur... agir pour que l'autre prenne le pouvoir sur le pouvoir de sa souffrance, atténuée l'intensité (de la douleur), étrangère à celui qui console."

Dans le deuxième chapitre, nous nous appuyons sur les recherches socio-linguistiques de Raphaël Micheli pour analyser les discours qui mènent de la lamentation à la consolation et mettre en lumière le *logos* du *pathos*, qui facilite, ou ne facilite pas, l'émergence d'une communauté autour de la douleur partagée.¹⁵ À l'inverse des épîtres consolatoires adressées aux parents endeuillés, les lamentations des défaites de Nicopolis, d'Azincourt et de la guerre civile en France ne cherchent pas à avoir un impact direct sur la souffrance du lecteur. L'étude de la thématization des émotions est certes amorcée dès le premier chapitre de ce travail; or, il devient ici le dispositif essentiel pour approcher les textes de Philippe de Mézières et Christine de Pizan afin de rendre intelligible le langage de l'émotion collective. Souvent injonctif et exhortatif l'épistolier cherche à tout prix à exposer la douleur et ainsi provoquer un mouvement de sympathie avec le lecteur. Mais la douleur que ressent le lecteur ne correspond jamais à la douleur du sujet qui souffre; seule la logique des sentiments peut établir un rapprochement entre le lecteur et l'expression de l'affectivité en jeu dans la lettre grâce à la construction argumentaire de l'émotion qui évalue et légitime que l'on éprouve la souffrance expliquée. Dans ces lettres, l'écrivain devient le porte-parole d'une collectivité en souffrance qui n'inclut pas forcément le destinataire mais qui réclame une prise de conscience de sa part. À l'acte de consoler, se joint celui de se lamenter comme des *processus* rhétorique apte à convaincre le lecteur de la nécessité d'une motion éthique. Du *pathos* au *logos* et à l'*ethos*, les épîtres de consolation et de lamentation, nous permettent, à l'instar de Raphaël Micheli, Jérôme Jacquin, Marc Angenot et Liesbeth Korthals Altes, d'étudier la valeur argumentaire de l'émotion par et pour elle-même et de postuler de son importance dans la définition des liens communautaires.

¹⁵ Raphaël Micheli, *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français* (Paris: Cerf, 2010).

En fin de parcours, dans un troisième chapitre intitulé “Consolation, désolation: les *Romans de Mélusine*,” nous interrogeons la mission consolatrice de la littérature en dehors de la relation explicite entre la nécessité d’être consolé et le besoin d’écrire. En faisant une lecture conjointe de *Mélusine ou la noble histoire de Lusignan* de Jean d’Arras et du *Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan* de Coudrette, nous montrons que les romans de Mélusine participent de ce que Umberto Eco a identifié comme une *consolation narrative*: c’est-à-dire, qu’il vise à satisfaire un lecteur spécifique qu’on inscrit dans la fiction. Dans une série d’articles, le sémioticien distingue la grande littérature, qu’il dit ‘problématique,’ du roman populaire (ou des consolations), qu’il décrit comme “la *fabula* à l’état pur, sans scrupule et libre de tensions problématiques.”¹⁶ En reprenant à notre compte l’affirmation de Foessel: “les individus ne sont pas les seuls à pouvoir consoler,” nous pensons les structures de la consolation dont joue la société de Jean d’Arras et de Coudrette.¹⁷ Nous y étudions notamment le projet généalogique qui soutient l’écriture de ces romans et construit au fil des pages qui se tournent un sentiment de satisfaction fondé sur des ‘artifices’ et “des solutions préconstituées, offrant au lecteur les joies de la reconnaissance du déjà connu.”¹⁸ D’Arras et Coudrette mobilisent un figure mythique et un horizon d’attente qui rapproche le lecteur visé de l’action qui se déroule dans le texte. Ils mettent en scène le récit d’une consolation réussie, cependant au réconfort de l’Histoire des Lusignan se mêle l’histoire de la perte qui menace la joie de la consolation promise et rend problématique le récit. Ce qui nous mène à repenser la catégorisation d’Eco et le pouvoir de consolation des récits, en particulier, et de la littérature en général.

¹⁶ Umberto Eco, “Pleurer pour Jenny?” *De superman au surhomme*, trad. Myriem Bouzaher (Paris: Bernard Grasset, 1978), 20.

¹⁷ Michel Foessel, “Grammaire,” 58.

¹⁸ Eco, “Pleurer,” 20.

Chapitre 1

Souffrance des pères, Courage des mères: des pratiques de la consolation à la fin du Moyen Âge

La lettre de consolation (*epistola consolatoria*) apparaît souvent répertoriée, aux XII^e et XIII^e siècles, parmi les différentes *species* épistolaires qui composent les traités destinés à l'apprentissage des techniques de rédaction des belles lettres, aussi connues sous le nom d'*artes dictaminis*.¹⁹ Suivant un canevas en apparence simple, le *dictator* d'une telle lettre commence par reconnaître la douleur du destinataire pour la rendre banale presque immédiatement puisque tout homme est destiné à disparaître et que la mort n'est qu'une étape dans le parcours du salut chrétien. On peut alors arguer, à l'instar de Richard Southern, que "the main interest of letters of this kind lay in the skill with which the writer chose and deployed his limited range of arguments."²⁰ Il est vrai, Anne-Marie Turcan-Verkerst le rappelle, que l'*ars dictaminis* à proprement parler concerne en premier lieu l'histoire de la rhétorique en latin. Le succès dès 1115, de ces recueils de règles, *topoi* et modèles de lettres dans les chancelleries italiennes, anglaises et françaises souligne en grande partie l'efficacité d'une écriture fonctionnelle consacrée essentiellement à structurer une communication *in absentia* dans une société lettrée. Faut-il pour autant leur refuser une valeur narrative? N'est-ce pas là, comme le montrent Turcan-Verkerst et Katherine Kong, que de passer à côté de précieux renseignements sur les pratiques esthétiques, discursives, idéologiques et sociétales qui interviennent dans la fabrication de ce

¹⁹ Pour quelques repères bibliographiques sur le genre des *ars dictaminis* voir notamment: Anne-Marie Turcan-Verker, "Destins croisés de l'*ars dictandi* et de l'*ars versificatoria*: Bernard de Bologne et la 'renaissance du XII^e siècle'," *Le manuscrit dans tous ses états, cycle thématique 2005-2006 de l'IRHT*, éd. S. Fellous, C. Heid, M.-H. Jullien et T. Buquet (Paris: IRHT, 2006) [En ligne: <http://aedilis.irht.cnrs.fr/manuscrit/bernard-de-bologne.htm>] et "Langue et littérature latines du Moyen Âge," *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* 143 (2012): 134-142, ainsi que Martin Camargo, "Where's the brief? The *ars dictaminis* and reading/writing between the lines," *Disputatio* 1 (1996):1-17; "Si *dictare velis*: versified *artes dictandi* and late medieval writing pedagogy," *Rhetorica. A Journal of the History of Rhetoric* 14 (1996): 265-288; et *Ars dictaminis, ars dictandi, Typologie des sources du Moyen Âge*, 60 (Turnhout: Brepols, 1991).

²⁰ Richard William Southern, *Medieval Humanism and Other Studies* (Oxford: Basil Blackwell, 1970), 90 [cité par Katherine Kong, *Lettering the Self in Medieval and Early Modern France* (Cambridge : D.S. Brewer, 2010), 59.]

tissu textuel?²¹ Ne peut-on pas postuler, qu'entre la convention propre au modèle, la *persona* de l'écrivain et la relation qui s'établit entre le mandataire et le destinataire, la narrativité prend le pas sur le l'écriture formulaire?²² Ainsi, par exemple, Abelard qui reconforte un ami grâce au récit de son histoire tragique dans une lettre de consolation, n'est-il pas en train de dépasser le protocole de l'écriture de circonstances? Étant donné qu'au-delà du discours salutaire l'orateur anticipe une double fonction de l'empathie qui au lieu de se limiter à la reconnaissance puis à la banalisation de la douleur, signale une identification, qui rapproche les expériences du deuil avec l'absence de l'être aimé, puis tend une main vers le sujet souffrant pour dire "je suis là, tu peux compter sur moi."²³

La lettre de consolation se donne donc à lire comme un lieu narratif privilégié et rare pour étudier l'expression littéraire des émotions partagées. Partant, de l'étude approfondie de la littérature de consolation italienne de Pétrarque à Ficin, George McClure suggère que *les artes dictaminis* sont à l'origine de la littérature du deuil (*grief literature*). Le critique y observe une tendance à la ritualisation du réconfort médiéval qui réduit considérablement l'espace accordé au sujet affligé d'une perte, ainsi qu'à l'expression de la douleur.²⁴ *A contrario* de la rhétorique thérapeutique préconisée dans les traités des anciens, il ressort de ces épîtres un goût prononcé pour le rite funéraire qui, certes, réside dans la vision eschatologique et salutaire du monde qui

²¹ Kong, *Lettering the Self*, 73.

²² Nous utilisons la notion de narrativité selon la définition de René Audét: "Notion ambiguë, souvent assimilée au récit, la narrativité renvoie à l'acte de raconter. Elle se distingue du récit, constituant la dimension narrative qui le caractérise dans son état le plus abstrait. En ce sens, elle exclut donc les dimensions suivantes, qui sont partie prenante du récit: l'intrigue (l'obligation d'inscrire les événements dans une séquence téléologique et marquée par une tension vers la fin), les descriptions (l'adjonction de passages discursifs complémentaires qui viennent situer, représenter les éléments référentiels impliqués dans le récit)." Voir: "Atelier de théorie de littérature: La Narrativité," *Fabula: la Recherche en Littérature* [http://www.fabula.org/atelier.php?La_narrativit%26eacute%3B].

²³ Voir *Abaelardi ad amicum suum consolatoria* de Pierre Abélard, c'est-à-dire la lettre qui ouvre l'échange épistolaire entre d'auteur de cette lettre et son aimée Heloïse, l'*Historia calamitatum*. Kong, *Lettering the Self*, 74.

²⁴ George McClure, *Sorrow and Consolation in Italian Humanism* (Princeton: Princeton University Press, 1991) et "The Art of Mourning: Autobiographical Writings on the Loss of a Son in Italian Humanist Thought (1400-1461)," *Renaissance Quarterly* 39 (1986): 440-475.

prédomine dans le discours pastoral jusqu'à la fin du Moyen Âge; Job dépossédé de sa famille et impassible face à la douleur ou le Christ sacrifié sur la croix, deviennent dans ce contexte littéraire des figures emblématiques au sein d'une communauté pour laquelle la mort "could be seen not so much as an earthly tragedy but as a divine rite of passage."²⁵ Se met alors en place un *système de représentations* où la souffrance et la perte ne se donnent plus à lire comme des marques de la faiblesse et de l'inconsistance humaine, mais portent, grâce à l'action du repentir, au salut de l'âme, et s'interprètent comme des signes de l'élection divine. Si bien que l'expression de la douleur reste un des thèmes inhérents à la littérature du deuil, mais son importance est moindre lorsqu'on la compare avec des thématiques comme celles de la foi ou de l'espérance. L'expression littéraire des émotions est ainsi circonscrite dans un discours d'origine stoïque-chrétien qui hiérarchise les souffrances et prescrit l'acceptation face aux malheurs humains. Ou pour le dire avec William Reddy, les soubassements de la construction littéraire de la consolation s'implantent sur la notion d'*émotif*, c'est-à-dire "la capacité qu'a l'expression de l'émotion de transformer l'état émotionnel du locuteur [ou du lecteur]," et pour les quelques épîtres et traités issus du genre des *artes dictaminis* qui nous restent c'est un *émotif contrôlé*.²⁶

Dans ce chapitre, nous posons comme axiome de départ le "nul ne naît en sachant comment exprimer ses émotions, ni même construire une articulation entre le ressenti interne et externe de l'émotion, et pas davantage les émotions qu'il conviendrait de privilégier ou de rejeter" que Barbara Rosenwein mobilise pour élaborer la notion de *communauté émotionnelle* que nous éprouvons au contact de la littérature du deuil des XIV^e et XV^e siècles.²⁷ Plus

²⁵ McClure, "The Art of Mourning," 470.

²⁶ William M. Reddy, *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions* (Cambridge: Cambridge University Press, 2001).

²⁷ Damien Boquet, "Le concept de communauté émotionnelle selon B. H. Rosenwein," *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre* BUCEMA, Hors-série n°5 (2013): 3.

particulièrement, nous proposons d'étudier l'expression de la douleur lors de la mort d'un enfant dans la relation intellectualisée entre consolateur(s) et consolé(s). Nous pensons ainsi pouvoir décrire un déplacement historique, de la rhétorique salutaire au discours humaniste, modulé par le discours produit autour de cette même émotion qui est la perte de l'enfant. En plus de l'étude de la communauté émotionnelle, nous posons la question de la paternité et de la maternité de manière à rendre compte de la différence des représentations et des valeurs attribuées aux deux parents dans le contexte d'une telle littérature à la fin du Moyen Âge.²⁸ Pour enfin suggérer que cette différence se formule selon les termes d'un père qui revendique son droit au chagrin et d'une mère toujours prête au sacrifice de son enfant au nom de la responsabilité civique.

Au XIV^e siècle, les modèles littéraires encomiastiques et/ou consolatoires se multiplient, donnant lieu à une production croissante d'oraisons funèbres, regrets, épitaphes, tombeaux poétiques, épîtres et traités dialogués. En réaction à la ritualisation de l'expression du deuil, la rhétorique épistolaire retrouve, en Italie, un second souffle grâce à l'Humanisme, à la redécouverte et à la traduction de la *Consolatio ad Marciam* de Sénèque et de l'anonyme *Consolatio ad Liviam* qui surviennent au moment même de la résurgence du stoïcisme comme discours civique et séculaire.²⁹ Modèles féminins de la maternité endeuillée par la perte de l'enfant, Martia et Livie constituent une illustration parfaite des prescriptions stoïques: au sein de la cellule familiale, la mère se doit de contrôler ses émotions pour ne pas négliger ses devoirs vis-à-vis de son autre enfant encore vivant et de son mari; sur la scène publique, elle devient

²⁸ Pour le concept de *communauté émotionnelle* développé par Barbara Rosenwein voir, entre autres: "Émotions en politique. Perspectives de médiéviste," *Hypothèses 2001. Travaux de l'École doctorale d'Histoire* (Paris: Université de Paris 1-Panthéon Sorbonne, 2002), 315-324; "Worrying about Emotions in History," *American Historical Review* 107 (2002): 21-45; *Emotional Communities* (Ithaca: Cornell University Press, 2006) et dans l'interview (conduite par courrier électronique) qu'elle donne à Jan Plamper en 2010: Jan Plamper, "The History of Emotions: An Interview with William Reddy, Barbara Rosenwein, and Peter Stearns," *History and Theory* 49 (2010): 237-265.

²⁹ Voir: Catherine E. Léglu et Stephen J. Milner (éds.), *The Erotics of Consolation. Desire and Distance in the Late Middle Ages* (New York: Palgrave Macmillan, 2008). Notamment l'introduction aux pp. 1-18 et l'excellent article de Catherine E. Léglu, "Maternal *consolatio* in Antoine de La Sale's *Le Réconfort de Madame de Fresne*," 185-203.

l'instrument de la mémoire de son fils défunt et doit, à ce titre, agir de manière honorable, voire 'virile.' Pétrarque lui-même a recours à la rhétorique antique dans *De remediis utriusque fortune* et le *De secreto conflictu curarum medicarum* qui deviennent à leur tour des modèles du genre de la consolation. Parallèlement aux lettres qui engagent l'auteur dans une parole dialectique avec le *deuillant*, des récits et traités d'ordre autobiographique suivent le modèle du poète couronné et reprennent à leur compte un discours théorique qui s'assimile à un *ars moriendi*. L'argumentaire topique est connu et conjugue une pratique du *contempu mundi* et un discours civique cicéronien qui fait du deuil d'autrui une affaire sociétale.

La douleur d'un père: *La Consolatoria* de Giannozzo Manetti

Le regain de popularité de la littérature, théorie et rhétorique de la consolation chez les auteurs italiens participe de ce que Étienne Gilson définit comme la distinction fondamentale entre la scolastique médiévale et la rhétorique humaniste.³⁰ *Aetas aristoteliana*, par excellence, le XIII^e siècle voit naître un discours politique et social dont l'idée essentielle est la création d'une vie en société qui s'organise autour du principe fondamental du *bonum commune communitatis* et s'appuie sur l'application exemplaire de la loi tout en aspirant à la justice. À l'époque de l'Humanisme, par contre, le double patronage de Platon et de Cicéron fonde l'émergence d'une civilisation caractérisée par une culture à dominance oratoire, qui se construit grâce à une notion et à une pratique du langage commun qui règle les relations d'ordre sociétal. Dès lors, grâce à une parole simultanément performante et morale dont les effets thérapeutiques égaleraient ceux de la médecine, la communauté se pense par et pour les réseaux de communication qui la soutiennent. Ainsi, la nécessité de bien pratiquer les *ars dictaminis* n'est pas seulement une question d'efficacité politique, puisqu'il s'agit avant tout d'une question de logique communautaire. De ce

³⁰ Étienne Gilson, "Le message de l'Humanisme," *Culture et politique en France à l'époque de l'humanisme et de la Renaissance*, éd. Franco Simone, 3-9 (Turin: Accademia delle Scienze, 1974), 3 sqq.

point de vue, les nouvelles traductions des épîtres consolatoires latines posent les premières pierres d'une structure discursive sur la souffrance comme paradigme constitutif de certaines communautés émotionnelles pour lesquelles la morale stoïque présente le versant le plus austère. L'insistance sur une apathie positive, qui libère l'individu des contraintes passionnelles, érigée comme une vertu essentielle au maintien de la communauté en elle-même, donne pied à un langage où l'émotion individuelle est considérée comme moindre aux dépens de la collectivité.

La rupture entre l'*aetas aristoteliana* et l'*aetas ciceroniana sed et platonica*, explique Marc Fumaroli, n'a jamais été nette et tranchée; Aristote pèse de son influence jusqu'à l'âge classique et même au-delà.³¹ Reste que le déplacement discursif d'une civilité à l'autre est remarquable et nous permet d'appréhender trois moments-clé du récit qui construit l'idée de citoyenneté à la fin du Moyen Âge. Vaille comme exemple, la caractérisation biographique de Dante Alighieri dans trois œuvres différentes qui voient le jour entre 1373 et 1447. La première est signée Jean Boccace, il dépeint la vie de l'illustre Florentin comme un échec civique à cause de son appartenance à une communauté dite corrompue, son exil forcé et son mauvais mariage avec Gemma Donati; au début du XV^e siècle, paraît sous la plume de Leonardo Bruni un texte qui fait du poète un citoyen modèle grâce à sa carrière politique, le courage montré à la bataille de Campaldino et son activité intellectuelle.³² Certes le résumé manque de nuances, la critique politique de Boccace et la louange de Bruni à l'égard de la ville de Florence et/ou des affrontements entre Guelfes et Gibelins perdent de l'ampleur; il n'empêche qu'en moins de cinquante ans, l'image du poète change radicalement et l'idée qu'on se fait du bon citoyen, aussi. Boccace marque l'échec de Dante au nom de sa quête du "vivre et bien vivre" aristotélicien qui

³¹ Marc Fumaroli, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et 'res literaria' de la Renaissance au seuil de l'époque classique* (Genève: Droz, 1980).

³² Giovanni Boccaccio, *Trattatelo in laude di Dante*, éd. Pier Giorgio Ricci, *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio* (Milan: Mondadori, 1974), 437-538; Leonardo Bruni, *Il libro della vita, studi e costumi di Dante in Le vite di Dante, Petrarca, Boccaccio*, éd. Angelo Solerti (Milan: Vallardi, 1904).

voudrait que le Florentin concilie le bien commun avec le bien privé; à l'inverse, pour Bruni, l'auteur est exemplaire car il se montre prêt à tout sacrifier au nom de la communauté.³³ À cette double position, une troisième génération d'humanistes italiens, dont Giannozzo Manetti proposent une voie moyenne qui combine les deux conceptions du citoyen avec plus ou moins d'adresse et aux dépens d'une certaine cohérence.³⁴ Sous sa plume, Dante devient un être multiforme, à la fois patriote, philosophe solitaire, politicien expert, parangon de la moralité capable d'abandonner sa famille avant d'être conduit en exil... Bref, à l'instar de Stephano Baldassari, il nous faut convenir que Manetti fait de l'exhaustivité des positions,--même de celles qui, à première vue, peuvent sembler contradictoires--, une particularité de son écriture:

His ideology can be summed up as follows: power should be celebrated, regardless of its form, as long as law and order are preserved in defense of the Christian faith and in the interests of the mercantile class. A fairly simplistic view, to be sure, though sufficient perhaps to support his main moral tenets: religious orthodoxy and civic virtue.³⁵

Issu d'une riche famille de marchands florentins, il est certain que la carrière politique de Manetti ressort pour une grande partie de ses compétences en tant qu'homme d'affaires et des appuis de la famille de Médicis d'autre part. Mais, n'est-ce pas là lui faire un procès d'intentions assez stérile que de réduire son discours à celui de la promotion d'une idéologie mercantile?

³³ Voir Karen Elizabeth Gross, "Scholar Saints and Boccaccio's *Trattatelo in laude di Dante*," *Modern Language Notes* 124 (2009): 66-85; Todd Boli, "Boccaccio's *Trattatello in laude di Dante*, Or *Dante Resartus*," *Renaissance Quarterly* 41/3 (1988): 389-412, et Stephano U. Baldassari et Rolf Bagemihl, *Giannozzo Manetti. Biographical Writings* (Cambridge: Harvard University Press, 2003), vii-xix.

³⁴ Giannozzo Manetti, *Vita Dantis*, éd. et trad. Baldassari et Bagemihl, in *Giannozzo Manetti*, 8-61.

³⁵ Baldassari et Bagemihl, *Giannozzo Manetti*, viii, et Stephano Ugo Baldassari et Arielle Saiber, *Images of Quattrocento Florence. Selected Writings in Literature, History, and Art* (New Haven: Yale University Press, 2000), 140, où les auteurs qualifient Manetti de *versatile writer*.

Héritier de Salutati, Bruni et Braccioli, Giannozzo Manetti (1396-1459) est un intellectuel accompli dont la carrière d'écrivain et d'orateur vont de pair avec son engagement politique. À l'âge de 25 ans, il débute des études dans le plus pur style scolastique: théologie, philosophie, histoire ancienne et littérature. Il devient un des plus grands érudits de son époque; il maîtrise le latin, le grec et, fait plus rare, l'hébreu. Son œuvre la plus célébrée est le *De dignitate et excellentia hominis* qui répond au *De contemptu mundi* d'Innocent III avec une étude où il compare les vertus de l'homme aux bienfaits de Dieu. En plus de la biographie de Dante, Manetti est aussi l'auteur des vies parallèles de Socrate et Sénèque, du Pape Nicolas V, de Pétrarque et de Boccace, d'une traduction de plusieurs textes moraux d'Aristote et d'autres textes autobiographiques dont *La Consolatoria* qui va nous occuper dans les pages qui suivent.

Représentation *autofictive* d'un débat philosophique sur la possibilité d'une consolation lors de la mort d'un enfant, *La Consolatoria* est la traduction du *Dialogus consolatorius* par Tomasso Tani; supervisée par Giannozzo lui-même. On y *translate* un échange entre érudits autour du deuil d'Antonino Manetti survenu en 1438.³⁶ Partant de la blessure que la perte du troisième fils inflige au père, le texte--tant en latin, comme dans sa version en italien--, multiplie les approches consolatoires pour déconstruire la logique cicéronienne et stoïque qui s'impose dans un premier temps.

³⁶ Antonino était né le 18 janvier 1434, et il est mort quelques jours avant Vendredi saint en 1438. Les meilleures études sur le *Dialogus consolatorius* sont le fruit de son éditeur, Alfonso de Petris, "Il *Dialogus consolatorius* di Giannozzo Manetti et le sue fonti," *Giornale storico de la letteratura italiana* 154 (1977), 76-106; "Giannozzo Manetti and his *Consolatoria*," *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 41(1979): 493-521. Voir aussi Maria Langdale, "A Bilingual Work of the Fifteenth Century: Giannozzo Manetti's *Dialogus consolatorius*," *Italian Studies* 31 (1976): 1-16; McClure, "Art of Mourning"; Francesco Bausi, "Le due redazioni del *Dialogus Consolatorius* di Giannozzo Manetti. Appunti sul testo e sulle fonti," *Dignitas et excellentia hominis. Atti del Convegno internazionale di studi su Giannozzo Manetti*, éd. Stefano U. Baldassarri (Firenze: Casa Editrice Le Lettere, 2008), 77-104.

À l'orée du récit, l'auteur est placé au centre de l'échange dialectique puisque c'est lui que l'on cherche à consoler. Il apparaît dans la pose de l'intellectuel aux prises avec la tristesse, retiré du monde, cherchant le réconfort dans les livres et les exemples historiques:

Essendomi dal prossimano e acerbo essequio del mio caro Antonino partito di Firenze e ito nella villa di Vacciano per starmi alquanti giorni in solitudine per spasso diversi autori e ingegnandomi per la varia lezioni, quanto potevo, consolarmi.³⁷

La puissance thérapeutique de la littérature, mobilisée dans un premier temps, est très vite démentie au profit d'une expérience assumée de la douleur et la revendication de la souffrance légitime qui s'opposent aux pratiques d'une communauté régie sur une rhétorique de la responsabilité civile laissant très peu de place à l'expression de la souffrance. Manetti rompt avec un intellectualisme des émotions et s'autorise à ressentir la perte de son enfant sans accepter les remontrances de ses familiers et amis qui cherchent à le faire réintégrer sa fonction sociale au sein de la communauté.

Dans l'intention de le réconforter, son beau-frère Agnelo Acciaiuoli l'invite à venir au monastère de Certosa de Galluzzo où des amis l'attendent pour l'accompagner dans son deuil et pour célébrer le Vendredi Saint.³⁸ La mise en scène oppose dès lors l'introspection contemplative avec la pratique du deuil socialisé:

per le quali il gentile cavalier m'invitava e chiamava al monasterio di Certosa solamente per cavarmi della solitudine che suole aumentare e nutrire le passioni dell'animo. E benché io rimossi, tutti gli arbitri, assai più volentieri nella prefata

³⁷ Giannozzo Manetti, *Dialogus consolatorius*, éd. Alfonso de Petris (Roma: Edizioni di Storia et Letteratura, 1983), 7.

³⁸ Notons d'ailleurs que cette "réinsertion" se fait au moment de Pâques, fête symbolique pour la constitution de la communauté chrétienne dont les valeurs et les préceptes vis-à-vis de l'expression de la douleur seront donnés en réponse à la pratique du deuil à la fin du débat.

solitudine mia meco medesimo mi fossi rimasto, ... perché pensavo che non temerariamente e senza qualche singulare e espressa spezie di consolazione sì da lunghi mi chiamasse.³⁹

Réticent à la consolation humaniste, Manetti accepte, malgré tout, de rejoindre la compagnie de ses amis; il amorce ainsi un premier retour à la civilité. C'est lors de cette rencontre que jaillit le débat sur la douleur provoquée par la mort d'un enfant. Ce dernier prend place suite à un échange cordial entre Agnolo et Manetti, où le premier demande au *deuillant* s'il va mieux et quand il l'entend exprimer de la douleur, il s'étonne du fait qu'un homme cultivé et éduqué, ne sache pas se consoler de ce qu'il ne peut empêcher. À l'instar de la question générique sur la valeur de l'amour paternelle que Giovanni Gherardo de Prato posait déjà dans le *Paradiso degli Alberti* (1367), Manetti initie alors un débat qui l'oppose à Agnolo sur la performance de la consolation du père; laissant le soin à Gherardino, ambassadeur du marquis de Ferrara et à Adovardo Acciaiuoli d'arbitrer et décider qui des deux rhéteurs les persuade au mieux.⁴⁰

Il en sort de cette prétendue joute verbale, un récit datant de 1438, dont l'intérêt réside majoritairement dans la nouvelle lecture qu'il donne des attitudes des Italiens de la Renaissance face à la mort:

[Manetti:] E benché io mi ricordassi di quel tuo terenziano, nondimeno mediocramente mi dolea, perche questo altro memorabile dell medesimo poeta insieme mi stava fermo nella mente: "Tutti noi, quando siamo sani, diamo di buoni consigli agl'infermi," e quell'altro notabile ancora d'esso poeta non dimenticavo: "Io sono uomo e niuna cosa umana ripiuto aliena da me."⁴¹

³⁹ Giannozzo Manetti, *Dialogus consolatorius*, 7.

⁴⁰ Notons que la consolation en forme de dialogue est rare, mais que Manetti a pu avoir accès au *De consolatione in obitu filii* de Giovanni Conversini da Ravenna écrit en 1401.

⁴¹ Giannozzo Manetti, *Dialogus consolatorius*, 15.

Se réclamant d'Aristote, Manetti reprend point par point les arguments qu'Agnoli lui oppose. Ce dernier réduit la douleur humaine à une méprise, voire à l'ignorance de la vertu et de la condition humaine; puis illustre son propos à l'aide de figures exemplaires qui doivent rappeler la gloire de ceux qui n'ont pas fait cas des émotions pour mieux remplir leur fonction d'état. Dans un discours tout aussi exhaustif, le *deuillant* compare la connaissance intellectuelle et l'expérience vécue de la douleur. À l'impuissance des lettres pour apaiser la souffrance d'autrui, il ajoute celle des mots: "Tutti noi, quando siamo sani, diamo di buoni consigli agl'infermi." Puis il affirme que le deuil est une épreuve personnelle inhérente à l'humanité. Le débat s'organise autour des définitions de la communauté et de la détermination de la douleur comme une construction culturelle ou, au contraire, comme faisant partie de la nature humaine. La posture d'Agnoli est modulée pour délester l'individu du poids de la perte, la lui faire oublier, et le ramener à une sociabilité. Manetti dénonce l'hypocrisie intellectuelle d'un tel postulat qui renie l'essence même des relations entre les êtres humains:

Sì que tutto il dolore ch'è in me, più tosto all'umanità mia che a leggerezza si debbe, secondo il mio parere attribuire. E in questo, deh, guarda quanto dissenso da te! Tu non pensi ch'è padri, per la morte de' figliouli, punto si debbano dolere né più né meno come se noi nascessimo di dura pietra. E io credo che non sia possibile ch'è padri per la morte de' cari figliouli almeno nel principio di questa così fatta miseria non si muovino.⁴²

Constatant des positions diamétralement opposées, Manetti donne à la douleur un caractère noble, particulier à l'identité de l'être humain. Il affirme que, à moins d'"être né" d'une pierre, la douleur est un paradigme à part entière de la condition humaine. Pour le Florentin, l'émotion

⁴² Giannozzo Manetti, *Dialogus consolatorius*, 15.

porte en elle le signe de l'appartenance à la communauté des humains puisqu'elle est commune à tout survivant. Dans la traduction amplifiée en langue vernaculaire qu'il termine en 1439, l'auteur sort définitivement le discours de consolation des cercles érudits, parce que "i mercanti e i governatori della republica e qualunche altra gentile persona, che per le varie occupazione delle cose familiari e comuni non possono attender agli studi della lingua latina, non fussino in tutto privati della lezione di questa così degna e così leggiadra materia, e quasi pertinente alla maggiore parte degli uomini."⁴³ Comme si par ce geste, il signait la naissance d'une nouvelle intelligence littéraire de *l'humanité*.

La composition dialogique donne à l'intellectuel florentin, l'occasion de discuter beaucoup de postures philosophiques et enjeux personnels et civiques qui affleurent au moment du deuil de l'enfant. Par exemple, soulignons, à l'instar de James R. Banker qu'Antonino n'était pas l'aînée de la fratrie des Manetti, ce qui laisse, ici, peu de place à l'argument très répété par les historiens de la famille qui insistent sur le dénigrement des enfants puis-nés ou soulignent l'attachement entre le père et l'enfant comme un souci du premier qui concerne plus la survie de la lignée que l'émotion et le lien réel.⁴⁴ *A contrario*, dans *La Consolatoria*, Manetti fait de *l'individualité* de chaque enfant l'argument principal dans la revendication de l'émotion paternelle dans le processus de deuil.⁴⁵

La souffrance acquiert ainsi une valeur éthique nécessaire à la récupération psychique et personnelle du personnage endeuillé. La consolation médiatisée par la littérature et les récits

⁴³ Voir de Petris, "Giannozzo Manetti and his *Consolatoria*," 494, et Giannozzo Manetti, *Dialogus consolatorius*, 4.

⁴⁴ James R. Banker, "Mourning a Son: Childhood and Paternal Love in the *Consolatoria* of Giannozzo Manetti," *History of Childhood Quarterly*, 3/3 (1976): 352.

⁴⁵ Les textes de Manetti et Marcello contredisent la critique historique qui avance par trop souvent qu'il n'y a pas de sentiment de l'enfant ni de l'enfance voire même que l'on ne lui reconnaît pas de personnalité. L'enfant est un moyen de regarder le monde des adultes, une incursion par un regard muet qui fait de lui un être de regard et de silence, présent/absent. Béatrix Vadin, "L'absence de représentation de l'enfant et/ou du sentiment de l'enfance dans la littérature médiévale," in: *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévales* (Aix-en-Provence: Presses universitaires de Provence, 1978) [<http://books.openedition.org/pup/3227>]

exemplaires est inefficace dans le réconfort du père. L'expérience intellectuelle n'est en aucun cas thérapeutique et se distingue clairement de l'expérience affective. Quand Agnoli dénonce l'expression de la douleur comme un manque de sagesse et de virilité, Manetti répond par l'affirmation de la douleur masculine comme un des privilèges du père:

Non è però possibile ch'e' padri, se verament sono padri, per la perdita de' cari figliouli almeno leggiermente non si dolghino, però ch'io non so intendere quello che possa essere a' padri più soave, più caro, più dolce che la salubre vita degli allevati figliouli, de' quali la privazione non può accadere in alcuno modo senza molestia dell'animo.⁴⁶

Giovanni Gherardo de Prato postulait aussi, aux dépens du sentiment maternel, pour une affectivité paternelle plus profonde et plus élaborée; Manetti réitère donc cette position en divergeant nettement de la représentation sociale attendue et fait du père une figure du "care." Le débat se poursuit sur une dichotomie entre nature/culture provoquée par la question: Est-ce que la douleur des pères est naturelle, par conséquent légitime; ou est-elle une construction culturelle dont on doit se débarrasser?⁴⁷

Agnoli réaffirme la différence générique qui se pose lors de l'expression d'émotions telles que le deuil et clame que, contrairement aux femmes et aux ignorants, les hommes apprennent les mécanismes qui soutiennent la pratique de la douleur. Par conséquent, l'émotion manifestée est superficielle et manipulable par l'esprit; instruit, son père est donc habilité à désamorcer les effets de cette douleur et réintégrer sa fonction sociale à l'image des héros qui achèvent leur destinée grâce à un désengagement affectif. Or Manetti passe en revue les

⁴⁶ Giannozzo Manetti, *Dialogus consolatorius*, 15.

⁴⁷ Giannozzo Manetti, *Dialogus consolatorius*, 15-17: "Tu di che a' padri è naturale il dolersi per la perdita de' figliouli; io tutto questo male stimo che sia male d'opinione più tosto che de natura. E se questo qualsia vogliamo dirittamente considerare, le cagione dell'una e dell'altra sentenza insieme conferiamo acciò che, pesati da goni parte gli argomenti, qual paia più verisimile chiaramente apparisca!"

exemples évoqués par son interlocuteur et met en déroute l'argument de l'acceptation stoïque et *placide* en faisant de la souffrance une expérience universelle dont la répression ne peut être que nuisible à l'individu.

Le dialogue se termine de manière circulaire quand Agnoli reformule son premier argument. Il compare la satisfaction d'être père à celle de dresser des petits animaux pour en obtenir l'admiration et la reconnaissance publique. Le refus de Manetti est alors catégorique, non seulement il conteste l'assimilation du deuil d'un enfant avec celui d'un animal, mais surtout il insiste sur le fait que chaque enfant est différent et par conséquent irremplaçable. Dans sa réponse la perte de l'enfant est non seulement irrécupérable mais porte un coup à sa propre mortalité car il est "la chair de sa chair." L'importance donnée à l'amour paternelle est manifeste, incontestable et illustrée en dernier recours par l'exemple légal: "essendo il padre posto alla colla e per un maleficio commesso crudelmente tormentato, pertinacemente negavo non l'aver mai commesso, ... essendo legato il figliuolo alla colla per tormentarlo nella sua presenza, spontaneamente confessò."⁴⁸ Alors qu'Agoli convoque des arguments stoïques et chrétiens et mobilise des exemples de pères qui sacrifient leur progéniture en démontrant ainsi leur contrôle émotif, Manetti condamne ces attitudes comme une manifestation de la vaine gloire et revendique le droit à la douleur comme un des traits définitoires de l'être humain.

Au-delà de la définition de la paternité qui se dégage de cette œuvre, il est important de souligner la rhétorique stoïque et la constitution d'un discours sur le devoir civique en contraste avec la situation individuelle dans la société séculaire dont les humanistes italiens sont tributaires. Les traités et les lettres de consolation, tels que celui de Giovanni Conversini (XIV^e s.) s'attachent à soigner la douleur et non pas à la revendiquer. La voix discordante de Manetti

⁴⁸ Giannozzo Manetti, *Dialogus consolatorius*, 67.

fait place à l'expression de la douleur dans le discours sur le deuil et envisage un individu dont la souffrance pourrait être visible et néanmoins positive socialement. La mise en scène discursive permet la création de cet espace dans une scène majoritairement occupée par une norme stoïco-chrétienne qui réproouve la démonstration excessive des émotions et tend à la limiter dans l'espace comme dans le temps. À l'instar de Gianozzo Manetti, Jacopo Antonio Marcello reprend le débat sur le deuil des enfants et se prononce en faveur d'une communauté où l'émotion paternelle serait validée.

Un enfant exceptionnel ou la formation d'une communauté textuelle

La compilation des quinze épîtres consolatoires réunies par l'humaniste italien Jacopo Antonio Marcello entre 1461 et 1463 est à lire comme un moment charnière entre une rhétorique morale et une rhétorique sociale autour de la souffrance. Il s'agit des quatorze lettres qu'il a reçues lors de la disparition son fils de dix ans et qui, tout en louant l'enfant mort, encouragent le père à reprendre le cours normal de sa vie. Dans la quinzième lettre, le père répond à ses correspondants en mettant en place une rhétorique de l'affect paternel qui conteste la norme stoïque-chrétienne et le discours d'acceptation de la perte récurrents dans les autres lettres.⁴⁹ Le père inconsolable revendique son droit aux larmes et à l'isolement social pour une durée indéterminée pendant laquelle il assimile cette perte à une blessure incurable. La douleur est telle que ni les paroles rassurantes d'outre-tombe de son fils qui lui demande d'abandonner le deuil

⁴⁹ Commanditée à Giorgio Bevilacqua, l'épître écrite à la première personne redonne la parole au père endeuillé, qui à son tour portera le recueil à l'attention et au jugement de René d'Anjou. Voir: Margaret L. King, *The Death of the Child Valerio Marcello* (Chicago and London: University of Chicago Press, 1994) et "An Inconsolable Father and his Humanist Consolers. Jacopo Antonio Marcello, Venetian Nobleman, Patron and Man of Letters," *Supplementum Festivum. Studies in Honor of Paul Oskar Kristeller*, eds. J. Hankins, J. Monfasani and Fr. Purnell Jr. (Binghamton: MRTS, 1987), 221-246.

Dans un dernier mouvement, le débat est porté au regard de René d'Anjou, dont les liens intimes et politiques avec Jacopo Antonio Marcello sont notoires depuis l'adoubement du Vénitien dans l'ordre du Croisat en 1443 par le noble Angevin. Bien que la collection de lettres préparée pour René n'est pas finie et n'a jamais été envoyée, elle est initialement pensée pour être portée à son jugement et décision.

qui l'enlaidit physiquement et moralement--il refuse en effet de réintégrer ses fonctions au sein de la noblesse de la République de Venise--ni l'écriture ne sont des réconforts satisfaisants.⁵⁰ La mort de l'enfant provoque la mort symbolique du père qui décrit le moment de la perte comme le moment où son âme et son corps se séparent, laissant croire à l'assistance qu'il est mort avec son enfant. Dans un rôle de douleur, il crie combien sont inhumains ceux qui assistent à la mort de leurs enfants sans verser une larme. Tout dans la lettre tend à souligner la perte incommensurable et les qualités exceptionnelles dont a témoigné cet enfant de sa conception à son dernier souffle. Il se dégage de sa description l'idée d'un esprit parfait contenu dans un corps parfait: "sic ego dudum crediderim, quod ubi mater ex me viro filium hunc concepiebat," écrit Marcello, "non formam aut figuram humanam aliquam contempleretur, et qua similitudinem duceret, sed in ipsius mente species pulchritudinis eximia quaedam et singularis insidebat."⁵¹ Si le jeune Valerio admire son père à cause du rôle politique et militaire qu'il joue au sein la République, le père ne voit en son fils que perfection: front, yeux, nez, bouche, hanches, en lui, tout pousse à l'admiration. Dans son lit de mort, alors qu'il comprend que la maladie va l'emporter, l'enfant demande que l'on donne ses vêtements aux pauvres, et lorsque dans un ultime geste de courage Jacopo Antonio lui promet des habits de soie pourvu qu'il se rétablisse, Valerio les refuse en soulignant qu'il n'en a pas atteint l'âge, ni acquis les honneurs, contrairement à son père qui devrait toujours se vêtir comme un sénateur. Que ce soit avec son précepteur, sur son lit de mort ou lorsqu'il apparaît en vision, l'enfant ne cesse de répéter que l'important c'est la participation à la vie de la République. Et alors qu'il n'était qu'idée de perfection dans la tête de sa mère lors de

⁵⁰ King, *Death of the Child*, 22 et 353 la lettre anonyme, G, 248: "Unde fit audiam nunc eum de caelo clamantem: O pater, hec me pietas? Hoc ego te capillo? Hac barba? Pannosum lacrimantemque cerno. Cino mea felicitati, congratularis sic me gaudens, o pater." Jacopo Antonio Marcello est alors gouverneur et responsable militaire de la cité de Crema où il joue un rôle crucial dans l'établissement de la République de Venise.

⁵¹ King souligne qu'il s'agit là de l'une des rares allusions à la mère de l'enfant (*Death of the Child*, 6-7 et 332).

sa conception, après sa mort, il n'est plus que voix auprès de son père, donnant ainsi à voir la vanité du corps humain et la solitude de celui qui s'enferme dans la douleur et la déploration.

La réponse de Marcello confirme la position de Manetti, mais le dispositif discursif est différent. La mise en scène dialogique permet au Florentin de sortir de la hiérarchie propre au genre de l'épître de consolation (une voix d'autorité prodigue les conseils à celui qui est dans une situation de détresse), mais situe le discours dans l'espace privé de la relation père/fils. La compilation de Marcello, quant à elle démultiplie les voix de consolation qui occupent la place publique. Cette polyphonie donne naissance à ce que Rosenwein définit comme une "communauté émotionnelle" dont les dénominateurs communs sont: l'enfant, le père et ses ancêtres, la République de Venise, et le sens de la consolation.⁵² Chaque acteur déploie les arguments qui le légitiment au sein de cette collectivité. La plupart des auteurs reconnaissent la douleur de Marcello après la perte de Valerio, et sont capables de la partager en avançant différents arguments: qui vont de la connaissance intime de Valerio à l'identification avec une situation personnelle similaire--c'est le cas de Filelfo qui avait perdu lui-même son fils Olimpio à peine une année plus tôt. Les quatorze consolateurs conviennent dans le fait qu'il est normal de pleurer les êtres chers et particulièrement s'il s'agit d'enfant mais "assez c'est assez," et à un certain moment ils accusent la position de Marcello comme contraire au sens commun selon lequel on se doit d'accepter la mort comme essence de la condition humaine et comme preuve de l'acceptation de la volonté divine. Au nom de la prudence et de la modération, les échanges épistolaires énumèrent tous les arguments qui soutiennent la communauté stoïco-chrétienne

⁵² Barbara Rosenwein, *Emotional Communities*, 25: "... groups in which people adhere to the same norms of emotional expression and value--or devalue--the same or related emotions. More than one community may exist--indeed normally does exist--contemporaneously, and these communities may change over time... group in which people have common stake, interest, values and goals. Thus it is often a social community. But it is also possibly a 'textual community,' created and reinforced by ideologies, teachings, and common presuppositions. With their very vocabulary, texts offer exemplars of emotions belittled and valorized."

rendant la souffrance du père dangereuse. Or dans l'*excusatio*n que Marcello a commandé à de Bevilacqua, on rend légitime sa douleur, rejette les arguments consolatoires tout en donnant les arguments pour une communauté qui valorise l'expression de la souffrance. À ceux qui lui reprochent son manque de patience, comme le ferait un bon chrétien, il répond que seul le suicide serait la marque du désespoir inacceptable. À ceux qui avancent la vulnérabilité des enfants et la survivance à d'autres deuils, voire lui attribuent de la faiblesse morale; il leur donne en exemple les larmes du Christ devant la dépouille de Lazare et montre que le deuil est dans la nature humaine. Qu'il s'agisse d'arguments idéologiques comme la perspective de la résurrection ou la prison de la vie humaine, ou sociaux comme le devoir du *pater familias* face au reste de sa famille, Marcello n'obtempère nullement et postule la coexistence sociale de la vertu et de la douleur. Il donne l'émotion en général, et la douleur en particulier, comme la base de la condition humaine et fait du deuil un principe vertueux et nécessaire.

Les larmes d'une mère

Les larmes ne sont pourtant pas bannies des récits de consolation à vocation stoïque, mais se donnent à lire comme le paradigme d'une *communauté émotionnelle* différente. Dans les pages qui suivent nous reprenons à notre compte les questions de Lyn Blanchfield sur les larmes et de la création des communautés émotionnelles autour de la manifestation de la douleur:

Could Rosenwein's approach work for weeping? Can we identify "communities of weepers"? What would they look like? How could we tease out the many, sometimes conflicting, meanings that each community assumed for this behaviour?⁵³

⁵³ Lyn Blanchfield, "Prolegomenon: Considerations of Weeping and Sincerity in the Middle Ages," *Crying in the Middle Ages: Tears of History*, éd. Elina Gertsman (New York: Routledge, 2012), xxi-xxx. "While overlapping meanings between groups are certainly common, as Rosenwein notes about emotions, the possible reasons for these

Partant de ces lignes, nous proposons à analyse l'épître consolatoire qu'Antoine de La Sale adresse à Catherine de Neufville (dite Madame de Fresnes) en 1457, et ainsi souligner certaines particularités des communautés émotionnelles représentées autour d'un discours de l'acceptation et du devoir maternel.

Écrivain tardif, son œuvre hétéroclite a du mal à mettre d'accord la critique qui tantôt lui reconnaît des morceaux virtuoses comme son *Jehan de Saintré*, tantôt lui reproche les pires maladresses du compilateur dans *La Salade*, pour ne donner qu'un exemple. Et pourtant, comme Simonetta Cochis le soulève, c'est certainement l'érudition du compilateur qui lui vaut, dès 1435, son premier poste de gouverneur auprès de Jean de Calabre, le fils aîné du duc René d'Anjou. Entré au service du duc Louis II d'Anjou en 1400, alors qu'il n'était qu'un enfant, Antoine de La Sale évolue dans la cour angevine sans grande difficulté. Ses services successifs comme écuyer, conseiller, diplomate et précepteur des princes sont appréciés et reconnus en place publique; comme le prouve le rôle de juge symbolique qu'on lui fait tenir en 1446 lors du *Pas de la joyeuse garde*, ou *Pas du perron*, que René d'Anjou offre à Saumur.⁵⁴

Le Réconfort de Madame de Fresnes est écrit peu après le décès du premier-né de Jacques de Lille et Catherine de Neufville, et doit être lu, dans un premier temps comme un récit de circonstances et de proximité. Somme toute, *Le Réconfort* est une lettre de condoléances adressée à de nobles voisins; le texte ainsi conçu cimente le lien entre les commanditaires, les lecteurs et l'auteur tout en mettant en lumière la tension entre la situation émotionnelle et la

similarities are rooted in culture and physiology, both of which affects how we see and interpret this behaviour and meanings.”

⁵⁴ Voir Joseph Nève, *Antoine de La Salle. Sa vie et ses ouvrages d'après des documents inédits* (Paris: Slatkine, 1903), 49, qui se réfère au récit du *pas* par Vulson de la Colombière dans *Le vray théâtre d'honneur* (Paris, 1648); Jacques Heers, “Introduction,” *René d'Anjou. Traité des Tournois. Édition microfiches couleurs du manuscrit Dresden, Sächsische Landesbibliothek, Mscr. Dresd. Oc 58*, éd. Françoise Robin (München: Edition Helga Lengenfelder, 1993) et Sylvie Lefèvre, *Antoine de la Sale. La fabrique de l'œuvre et de l'écrivain*. Suivi de l'édition critique du *Traité des anciens et des nouveaux tournois* (Genève: Droz, 2006).

tentative discursive pour contrôler les effets de cette émotion.⁵⁵ Aussi le réconfort de la part d'un aîné en qui on a confiance met en place les conditions nécessaires pour voir surgir un moment didactique enraciné dans une relation d'exclusivité entre l'auteur et son lectorat. L'épître devient un texte exemplaire, une pratique éloquente dont les ambitions sont d'instruire, d'émouvoir et de soigner. Dans un premier temps, sa fonction est pragmatique et pense l'efficacité du récit de manière à réintroduire Madame de Fresnes dans la société à laquelle elle appartient; dans un deuxième temps, la fonction symbolique de la lettre de consolation se fonde sur une potentielle réaction intellectuelle qui permettrait de rétablir le lien rompu entre Dieu et le destinataire à cause de la douleur, c'est-à-dire que l'épître consolatoire rend possible la transition du *pathos* à l'*ethos* du lecteur endeuillé. Antoine de La Sale parie sur un procédé d'identification entre Madame de Fresnes et les mères endeuillées portées à titre d'exemple sur le devant de la scène, en suggérant un mouvement d'empathie, de compassion vis-à-vis de la souffrance maternelle, un mouvement qui fonde la consolation: on doit souffrir avec la mère endeuillée, montrant par là, la capacité de comprendre le deuil ressenti.

Dans son analyse des *Lettres de Nicolas Pasquier* (1623), Denise Carabin met au jour cinq argumentaires récurrents dans la rhétorique de la consolation: le religieux, qui se fonde sur une idée d'élection et de préférence divine non contestable et juste par nature; l'intellectuel, qui s'appuie sur l'inconstance des choses de ce monde et pose la mort comme un événement naturel et commun à tous les êtres vivants; le moral, qui plaide pour une attitude raisonnable face à la Providence et qui voit dans la souffrance un moyen pour celui qui en souffre de s'endurcir et de s'améliorer; le psychologique, qui souligne l'importance de la mémoire du défunt pour apaiser les vivants; et le social, qui réprime l'expression de toute émotion néfaste au sens de l'honneur et

⁵⁵ Lefèvre, *Antoine de La Sale*, 122-126.

de la responsabilité civique et familiale.⁵⁶ Et bien que dans un premier temps, La Sale ne semble convoquer que l'argument religieux, les trois récits exemplaires, sur lesquels il fonde sa consolation, engagent le lecteur dans un processus thérapeutique fluide qui passe d'un modèle à l'autre, en délimitant une nouvelle cartographie de la souffrance et du sacrifice maternel.

Dans la société chrétienne du XV^e siècle, les larmes valident la maternité. Sous l'égide des figures de sainte Anne abandonnant son enfant, de la Vierge Marie en *mater dolorosa* ou encore de Griselda qui accepte sans mot dire la mise à mort de ses enfants par son mari, "the mother of tears" est en définitive celle qui sait renoncer à la chair de sa chair en signe d'obéissance divine.⁵⁷ Les larmes soulignent le caractère exceptionnel du sacrifice, caractérisent la mère comme une figure exemplaire et lui assurent le salut. La larme comme manifestation de l'émotion tient donc, dans ces exemples, autant de la souffrance que de la joie. La consolation devient par contre absolument nécessaire quand ce flot de larmes ne sert qu'à rendre visible la douleur et plonge la mère éprouvée dans l'oubli de Dieu. Telle est la situation dans l'exemple qui est placé en marge de la démonstration qualifiée par La Sale d'exemplaire:

il advint que la mort prist cet enffant, dont sa mere prist telle dolleur et tristesse que a bien peu n'en perdit le sens. Par lesquelz dueil et tristesse la povre femme ne cessoit jour et nuit de plourer (...) Et quant toute la compagnie fut passee, la très desconffortee ne y vist point son enffant. Lors fut assez plus troublee que par avant; dont elle estant en celle dolloureuse penssee, elle le aperceust venir moult bellement comme cil qui estoit fort lassé. (...)

⁵⁶ Denise Carabin, "Les lettres de Nicolas Pasquier: la lettre de consolation," *Revue d'histoire littéraire de la France* 102 (2002): 15-31.

⁵⁷ Clarissa W. Atkinson, *The Oldest Vocation. Christian Motherhood in the Middle Ages* (Ithaca and London: Cornell University Press, 1991), 144 ssq.

– Ma mere, dist-il, et je le vous diray: l’effusion des larmes que pour moy avez tant gettees me ont ainssy baignié ma robe par derriere, que me poise tant que je ne la puis porter, dont par ainssy me convient derriere et sy loings aller. Mais, ma mere se voz larmes se adreschoient doucement et par vrayes oroisons a Nostre Seigneur, je seroye bien tost en vraye salvacion.⁵⁸

Avancé comme par inadvertance entre les salutations à la dame et la recommandation des prières à saint Michel d’Angers, cet exemple laisse entrevoir l’horizon d’attente de ceux qui se perdent dans la détresse. La vision de l’enfant, dont le vêtement est trempé par les larmes de la mère et qui ne peut poursuivre l’ascension vers le Paradis en compagnie des autres âmes, souligne la continuité matérielle du lien mère-enfant qui par “l’effusion de larmes” mal employée fait de cet âme innocente une âme errante. Le récit combine les modèles moraux et religieux, mobilise une rhétorique de l’acceptation de la perte et décrit la responsabilité maternelle qui transcende la mort et dont le salut du défunt dépend. Contrairement au discours de Valerio Marcello, ici la corporéité de l’âme – résultant de la tristesse excessive de la mère –, est visible et devient ainsi un argument consolatoire. De même que l’émotion est rendue palpable grâce aux larmes, ses effets néfastes le sont sur la robe imbibée. L’apprentissage des larmes salutaires se fait grâce à la prière et à la soumission à la volonté de Dieu. L’enjeu étant de canaliser le désespoir dans les cadres réglementés d’un rituel qui commande l’arrêt et la reprise du temps ordinaire, transformer le désarroi en prière salutaire et accepter la finitude humaine.⁵⁹

Ce récit liminaire pose le dogme chrétien comme discours idéologique encadrant le récit de consolation. Notons qu’à cette mère éperdument douloureuse, répond la réaction de la mère

⁵⁸ La Sale, *Réconfort*, ll. 70-80 et 85-90.

⁵⁹ Piroška Nagy, *Le don des larmes au Moyen Âge. Un instrument spirituel en quête d’institution (V^e-XIII^e siècle)*, (Paris: Albin Michel, 2000), 44-46.

de Vasco Fernando Taide (dernier exemple du récit) dont la dévotion prend le pas sur la souffrance simultanément à l'annonce de la mort de son fils:

Et quant la bonne dame, qui de plourer ne cessoit, entend que son filz au service de Dieu est mort, et qu'il avoit son seigneur ainssy saulvé, lors, comme par grace de Dieu especiale, fust son cuer de toute joye enluminé. Et au roy dist: "Ha! Sires, et vous, dames, qui estes cy, aidiez-moy a remercier nostre vray Dieu, quy m'a presté ung vray filz, qui mort est en son service, comme martir, et que plus est, pour saulver la vye à son seigneur, dont j'en suis ores, des femmes resconfortées, celle qui le doit estre plus."⁶⁰

Tout comme dans le récit de Marcello, les deux exemples qu'Antoine de La Sale présente à Madame de Fresnes soulignent surtout que "l'éclatement sans bornes du désespoir, de la douleur, et de la tristesse menaceraient la cohésion sociale."⁶¹ Grâce au sacrifice de l'enfant, Madame du Chastel et Madame Fernandez Taide s'emparent de valeurs résolument masculines, comme l'honneur et la force morale, pour pallier l'impuissance des seigneurs et sauver la cité.

Sacrifier l'enfant et sauver l'honneur

Deuxième exemple de cette épître, le siège de la cité du Seigneur du Chastel et la mort de son fils unique aux mains du Prince Noir comptent parmi les anecdotes reprises par les chroniqueurs, tels Froissart, et les récits populaires qui rapportent avec plus ou moins d'inventions les atrocités de la guerre de Cent Ans. Obligé de choisir entre sa descendance et son honneur et ayant soumis en vain la question aux hommes de son conseil, le Seigneur du Chastel ne peut dans l'intimité de sa chambre réprimer l'expression corporelle de ses tourments:

⁶⁰ La Sale, *Réconfort*, ll. 1160-1169.

⁶¹ Nagy, *Don des larmes*, 45.

La nuit ensievant, que ledit seigneur et madame furent en leur litz couchiez,
hellas! son tres doulereux cuer ne faisoit que souspirer, gemir, plaindre et
plourer...

Alors le sires vers Madame se fist et à tresgrans souppirs lui dist: “C’est bien
raison que le sachiez.” Lors a tres grans detresses, plains et pleurs, mot a mot luy
dist comme par Chastel son herault il avoit requis et sommé le prince que lui
rendeist son ostaige, quant par la grace de Dieu il estoit secouru.⁶²

Soupirs, gémissements, plaintes et pleurs--autant de manières de communiquer à son
épouse l’impasse mortelle dans laquelle il se trouve et qui ne peut le mener qu’“a perdre son
honneur ou de son fils être le vrai boucher.”⁶³ Autour de la douleur extrême que cette nouvelle
provoque chez Madame du Chastel s’ébauche un sentiment de communauté:

lors la doulleur de son cuer tellement la destraint, que elle cuida bien rendre a
Dieu son esperit. A celle foiz furent les dueilz de l’un et de l’autre telz que, se ne
fussent les femmes, qui en la couchette gisoient, que soubitement firent venir
leurs plus amis, pres de la mort estoient. Dont ainssi les ungs avec les aultres,
passerent celle nuit, et jusques à la responce que le prince fist.⁶⁴

L’originalité de cet exemple réside essentiellement dans la logique que la dame du
Chastel met en place pour revendiquer le droit de vie ou de mort sur son enfant et ainsi protéger
la communauté dont son seigneur est responsable. Le *maternal martyr plot* pose le choix
douloureux entre la mort physique de son enfant ou la mort symbolique de son époux.⁶⁵ Face à

⁶² La Sale, *Réconfort*, ll. 259-260 et 271-276.

⁶³ La Sale, *Réconfort*, l. 376.

⁶⁴ La Sale, *Réconfort*, ll. 284-290.

⁶⁵ Barbara Newman, *From Virile Woman to Woman Christ. Studies in Medieval Religion and Literature*, (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1995), 76 ssq et La Sale, *Réconfort*, ll. 376-380.

ce terrible dilemme, la dame change “son cruel deuil en tres vertueux parler.”⁶⁶ En invoquant un droit naturel propre aux mères:

Le ij^{me} et derrain est que vous, monseigneur, et chascun homme et femme vivant, savez que, selon droit de nature et experience des yeulx, est chose plus apparante que les enfans sont filz ou filles de leurs meres qui en leurs flans les ont portez et effantez que ne sont de leurs maris, ne de ceulx à qui on les donne. Laquelle chose, monsieur, je dis pour ce que ainssi nostre filz est plus apparant moy vray filz qu’il n’est le vostre, nonobstant que en soyez le vray pere naturel... Et car pour ce il est mon vray filz, qui moult chier m’a cousté à porter l’espace de .ix. mois en mes flans, dont en ay receu maintes dures angoisses et par mains jours, et puis comme morte a l’enfanter, lequel j’ay si chierement nourry, amé et tenu chier jusques au jour et heure que il fut livré.⁶⁷

Le corps souffrant pendant la grossesse et l’accouchement rend légitime le droit de vie et de mort de la mère; l’auteur formule une intimité entre la mère et l’enfant médiatisée par la douleur. Tout comme la mère du premier exemple dont les larmes trempent et alourdissent l’âme de son fils mort et l’empêchent d’accéder au Paradis; le *continuum* entre les corps rend problématique la décision de Mme du Chastel, au risque de la faire bousculer dans ce que Nicole Loraux décrit comme le “paradigme du rossignol qui fut une mère qui chante le double deuil d’avoir tué le fils qu’elle aimait et de pleurer à la fois sur la perte et sur l’acte.”⁶⁸ Cependant, à la différence de Procné ou Médée (figures emblématiques de ce paradigme) qui “tuent leurs enfants pour mieux

⁶⁶ La Sale, *Réconfort*, ll. 393-394.

⁶⁷ La Sale, *Réconfort*, ll. 426-446.

⁶⁸ Nicole Loraux, *Les mères en deuil* (Paris: Seuil, 1990), 84.

anéantir leur mari,” le sacrifice de la châtelaine ne la range pas au côtés de ces mères terribles.⁶⁹

Au contraire, de fait elle actualise le discours stoïque dont l’aspiration morale est celle de l’honneur du châtelain aux dépens de tout autre lien personnel:

Vous ne avez que ung honneur, lequel apres Dieu, sur femme, sur enffans et sur toutes choses devez plus amer. Et sy ne avez que ung seul filz. Or advisez duquel vous avez la plus grande perte... Nous sommes assez en aaige pour en avoir, se a Dieu plaist; mais vostre honneur une foiz perdue, lasse, jamais plus ne la recouvrez... Et pour ce, Monseigneur, sy tres humblement que je scay, vous supplie, fetez comme moy, et en lui plus ne pensés que se ne l’eussiez jamais eu: ains vous resconffortez, et remerciez Dieu de tout, qui le vous a donné pour votre honneur racheter.⁷⁰

Rempart de sa communauté, elle nous incite à reconsidérer le système de reproduction comme soubassement social secondaire face au contrat social qui se crée entre ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés. En renonçant à sa progéniture, la mère renverse l’échelle de valeurs attendue “en vertu de laquelle l’enfant est le premier, voire le seul trésor, qui prime absolument sur la cité.”⁷¹ Eric Auerbach et Barbara Newman lisent dans la réponse de Madame du Chastel une rhétorique similaire à celle de Griselda; contrainte de faire taire son sentiment maternel pour plaire à son mari, la dame se soumet à la volonté du patriarche. La soumission ainsi dénoncée efface toute autonomie féminine dans l’abandon de l’enfant. Or les implications de cette décision dépassent la relation personnelle du couple seigneurial. Les larmes des parents cimentent les liens d’une société dont le sort est suspendu à la sentence de la dame. C’est elle qui

⁶⁹ Nicole Loraux, *Les mères*, 78.

⁷⁰ La Sale, *Réconfort*, ll. 450-452; 454-456 et 459.

⁷¹ Loraux, *Les mères*, 64.

est dans la position du souverain et qui, dans un geste qui va de la lamentation à la vertu, expose la nécessité d'opter pour l'honneur, valeur absolue et irrécupérable une fois perdue, alors que l'enfant, lui, peut être en quelque sorte oublié, voire remplacé. La dame démontre de cette manière son habilité à canaliser sa douleur et à faire le deuil de son fils encore vivant de façon à sauver la cité.

Ce modèle d'argumentaire social est à rapprocher du dispositif stoïque, ainsi résumé par Sénèque: "Quem amabas extulisti: quaere quem ames. Satius est amicum reparare quam flere," et que Martha Nussbaum reprend: "...the violent passions concerning external objects of love, hatred, envy, or grief, consisted of a complete transformation of the individual's perception of that object. Crucially, the object's value had to be diminished, in the sense that it had to be deemed replaceable, or not unique."⁷² Tout comme dans les représentations de la descente de la Croix du corps du Christ, la déploration maternelle crée le sens d'une communauté, dont les larmes sont désormais le signe de reconnaissance d'une fondation commune: le sacrifice de l'enfant, celui-ci étant caractérisé à la fois comme l'outil et le martyr, en fonction du rôle qu'il joue au sein de cette communauté: "et remerciez Dieu de tout, qui le vous a donné pour votre honneur racheter."⁷³ Jadis confiné dans les espaces privés, le deuil féminin ne menace plus l'ordre public, au contraire il en est le garant. Par exemple, quand monsieur du Chastel décide d'affronter les troupes du Prince Noir, malgré la défaite certaine, c'est la douleur accablante de son épouse qui l'arrêtent dans sa folle entreprise:

Madame, qui tant de dueil de paour avoit, doubtant sa personne pour le perilleux party, à genoulx et à mains jointtes toute deschevellée lui crya: "Mercy! mercy!

⁷² Sénèque, *Lettres à Lucilius* (Paris: Les Belles Lettres, 1979), II, 63, 11-12, et Martha C. Nussbaum, *The Therapy of Desire: Theory and Practice in Hellenistic Ethics* (Princeton: Princeton University Press, 1994), 380.

⁷³ La Sale, *Réconfort*, ll. 462-463.

mercy! A! pour Dieu, monseigneur, mercy! Or est en vous ma mort, or est en vous ma vie. Vueillez de ceste vostre povre femme ad ce cop avoir mercy. Se pour obeir a vostre vraye honneur nous soyons desgarnis de nostre seul et tresamé filz, est-il pour tant dist que au chose impossible vous doyez obeir et vouloir vous perdre, et tous vos parens et tant de voz amis, ... lasse my sur toute la plus dollente, je ne vueil en ce monde plus vivre, et je ne puis.” Et, a ces parolles, elle cheyt pasmée. Alors chascun courust a elle, qui en fust sur son lit portée, et fait tous les remedes que on y peust. Et alors, leurs cousins a luy vindrent remonstrer les grans perils ou il se vois mettre, et la pitié ou madame estoit, que ne parloit ne veoit personne....Alors par le conseil de ses cousins, et pour l’amour de madame, il descendi et osta sa cappeline...⁷⁴

Le deuil interfère ouvertement avec la vie publique et le débordement du *pathos* maternel devient un acte mémoriel positif que nous qualifierons de politique. Si au début du récit elle était contenue dans l’espace de la chambre et son époux ne faisait appel à son conseil qu’en désespoir de cause; à la fin nous la retrouvons au centre de sa communauté. On lui annonce l’exécution de l’enfant dans une scène de repas, espace de sociabilité comme il y en a peu, or sans exprimer du remords, Madame du Chastel ne manque pas de rappeler à son époux les enjeux civiques de son sacrifice et entre dans l’exercice de l’autorité publique. Le deuil, ainsi lu, est une valeur éthique qui prend place au sein des pratiques sociales positives.

L’émotion maternelle comme argument de consolation

Le souvenir des larmes de Marie, *mater dolorosa*, jouent encore un rôle symbolique dans le dernier exemple du *Réconfort* où don Henry, héritier du trône du Portugal, devient

⁷⁴ La Sale, *Réconfort*, ll. 658-698.

nommément ‘le fils de’ la mère de son précepteur: le chevalier Vasco Fernandez Taide. La douleur et les larmes sont mises en scène sur la place publique et émanent essentiellement de don Henry, inconsolable, incapable de faire son deuil tout seul, ni d’annoncer à la mère de son maître la mort de ce dernier, tombé sur le champ de bataille. Paradoxalement, c’est l’intervention de la mère endeuillée qui ramène l’ordre:

Et quant la bonne dame le vist en tel party, que pour roy ne pour aultre de son dueil ne pavoit saillir, alors d’un cuer ferme, prudent et hardy, comme la plus joyeuse du monde, luy dist: “Ha! Seigneur, et qu’est cecy? ou est vostre vertu royalle, vostre haultesse, et vostre jonesse aussy, de plourer et faire dueil comme une femme? C’est tres mal fait a vous. C’est moy qui doys plorer, c’est moy qui dois faire dueil, pour la mort de mon enfant, seul et tres bon filz, dont n’en recouvreray jamais plus...” Don Henry, pour resconffort que la dame lui feist, ses yeux ne cessoient de larmoier, mais au mieulx qu’il peust lui dist: “Ma bonne mere, tant que je scay et puis, de tout mon cuer vous remercie. Il est humaine chose le plourer, et naturelle resconfforter.”⁷⁵

Compassante, la dame reconforte le jeune prince en incarnant de manière réussie le modèle thérapeutique stoïque: une mère pour un fils; un fils pour une mère. L’objet du désir est remplacé et l’ordre social garanti. Cette consolidation qui est validée par les commandements du roi puisque d’une part le cœur de don Vasco sera gardé avec ceux de la famille royale, et que, de l’autre, il donne l’ordre de maintenir la noble dame en joie constante prenant ainsi en charge le deuil maternel de manière officielle:

⁷⁵ La Sale, *Réconfort*, ll. 1160-1169.

Et le roy, qui la estoit, dist a madame l'Inffante: "Menez-la en vostre chambre, et ne vous, ne les aultres, au mains que porrez le abandonnez, mais le mettez en aultres nouvelles se la voyez fort pensser ou plourer." Laquelle dame, ne fust puis personne qui lui oyst son filz regretter, ne faire semblant de plourer, fors que faire dire messes, aumosnes, et pour l'ame de lui prier. Et quant don Henry fust en son logis retourné et incontinent ordonna lui faire ung sollempnel service, que ce fust pour ung de messeigneurs ses freres il eust bien souffis. Puis, fist fonder une perpetuelle messe pour l'ame de luy.⁷⁶

Ainsi à la fin de l'épître consolatoire, la mère endeuillée est transformée par la rhétorique en un personnage du réconfort et de la compassion; elle a réintégré la société et rétabli le lien rompu avec Dieu. Antoine de La Sale construit ce que Rosenwein identifie comme une société émotionnelle qui se sert des larmes pour actualiser les arguments religieux et les conclusions corollaires qui impliquent une idéologie eschatologique, afin de convoquer le sens du devoir civique chez sa destinataire, de mettre l'émotion et la tristesse au service de la vertu et de l'honneur attachés à sa position sociale et enfin d'obtenir les effets thérapeutiques de la consolation grâce à l'implication de la mère endeuillée dans le procédé de la consolation en lui-même. De la vision à l'anecdote historique, en passant par le conte breton, les trois exemples construisent progressivement l'image qui se reflète dans le miroir que l'on rapproche de Madame de Fresnes pour qu'elle s'y conforme. Grâce à ces trois exemples, le consolateur met en scène trois personnages féminins nobles qui partagent avec la destinataire une condition sociale et émotionnelle. Un registre lexical commun exprime une même souffrance avec des effets physiologiques similaires: larmes, désolation et isolation sont les caractéristiques premières des

⁷⁶ La Sale, *Réconfort*, ll. 1194-1205.

quatre personnages. En dehors du souci thérapeutique de la consolation, le dispositif stoïque participe de l'acquisition d'une nouvelle forme d'autorité qui valide le renoncement à la maternité de manière à promouvoir et garantir la sécurité communautaire et la cohésion sociale. Se dégage ainsi une nouvelle communauté reliée par l'émotion, celle des mères endeuillées qui partagent cette notion de la maternité fluide et malléable en fonction des besoins de l'État.

Le consolateur exige de son lecteur d'adopter une attitude éthique qui détermine sa place et sa fonction dans la société. Le deuil devient un *processus* rhétorique: d'un côté il rend légitime et utile la souffrance des pères, de l'autre il ouvre un espace où l'autorité féminine est respectée et admirée. En outre, la consolation des parents en deuil, Manetti, Marcello et La Sale décrivent l'émergence de trois communautés émotionnelles différentes mais surtout illustrent comment est que les discours qui les soutiennent s'incorporent et modifient le tissu social en plaçant l'émotion au centre de l'argumentation.

Chapitre 2

Lamentation, Consolation: épîtres du temps qui court par Philippe de Mézières et Christine de Pizan

À l’instar des poètes de l’antiquité, à la fin du Moyen Âge, nombreux sont les auteurs qui confèrent au langage en général et, plus particulièrement, à la rhétorique une portée thérapeutique.⁷⁷ Guillaume de Machaut, Nicole d’Oresme, Jean Gerson, Christine de Pizan, Philippe de Mézières, Alain Chartier ne sont que quelques uns parmi ceux qui prennent la pose du *medicus* et prétendent apaiser, avec leurs œuvres, la souffrance d’un lectorat souvent éprouvé par un contexte socio-politique compliqué. Que ce soit par conviction personnelle, ou par engagement professionnel, les écrivains de cour en France autour des années 1400 deviennent les dépositaires d’une mémoire collective douloureuse et rendent compte d’une situation traumatisante à laquelle il devient impératif de trouver des remèdes. Le roi et le pays sont malades, comme le soulignent Joël Blanchard et Jean-Claude Mühlethaler: la folie empêche Charles VI d’exercer le pouvoir de manière efficace, ce qui fomenta les luttes pour le pouvoir entre Armagnacs et Bourguignons qui dégénèrent en guerre civile à la mort de Jean sans Peur en 1407. La monarchie doit aussi faire face à la révolte cabochienne qui éclate en 1413, en réaction à une fiscalité abusive. À l’extérieur du pays, la situation n’est guère meilleure, la guerre de Cent Ans sévit depuis des décennies et la chrétienté occidentale, divisée, depuis 1378, par le Grand Schisme, affronte une crise sans précédents qui met en péril les rapports de pouvoir et d’obéissance entre Rome et les cours européennes.⁷⁸ Dans ces circonstances, Claude Gauvard le montre, les intellectuels aspirent à conseiller princes et factions politiques pour le bien de la

⁷⁷ Voir à ce sujet Laín Entralgo, *The Therapy of the Word in Classical Antiquity*, trad. L. J. Rather and J. M. Sharp (New Haven: Yale University Press, 1970) et Jean-Louis G. Picherit, *La métaphore pathologique et thérapeutique à la fin du Moyen Âge* (Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 1994).

⁷⁸ Voir Joël Blanchard et Jean-Claude Mühlethaler, *Écriture et pouvoir à l’aube des temps modernes* (Paris: Presses Universitaires de France, 2002), 34 et Renate Blumenfeld-Kosinski, *Poets, Saints, and Visionaries of the Great Schism, 1378- 1417* (University Park: The Pennsylvania State University Press, 2006).

communauté. En s'adressant à Richard II d'Angleterre en 1395 pour promouvoir la paix franco-anglaise, et à Philippe le Hardi pour l'encourager à fonder un nouvel ordre de chevalerie chrétien après la défaite devant Nicopolis en 1396, Philippe de Mézières se veut le chantre d'une chrétienté en déroute qui désespère de retrouver l'unité pour mieux combattre l'hérésie de l'islam avec la croisade.⁷⁹ Quant à Christine de Pizan, dans ses interactions avec les Grands de son époque, elle souhaite faire entendre la voix d'une partie de la société qui, étant exclue du champ de bataille souffre tout de même des conséquences dévastatrices des luttes fratricides et des défaites face à l'ennemi anglais. Avec "L'epistre a la Roayne de France," "La Lamentacion sur les maux de la guerre civile" et "L'epistre de vie humaine," l'écrivaine réagit aux ravages de la guerre au nom d'une collectivité, majoritairement féminine et vulnérable, qui exige un changement de politique pour assurer sa survie.⁸⁰

Héritiers d'Aristote et de Cicéron, ces deux auteurs mobilisent le "triangle pragmatique" qui relie l'*ethos* de l'écrivain au lecteur et au discours, grâce au *pathos* et au *logos*.⁸¹ D'un côté, Philippe se grime en bon samaritain et offre son texte en onguent curatif; de l'autre, l'Italienne reprend à son compte la métaphore du corps politique à l'image du corps humain pour rétablir

⁷⁹ Claude Gauvard, *Violence et ordre public au Moyen Âge* (Paris: Picard, 2005). Pour les éditions des textes de Philippe de Mézières voir: *Letter to King Richard II, A Plea Made in 1395 for Peace Between England and France, Original Text and English Version of "Epistre au roi Richart,"* éd. et trad. G. W. Coopland (Liverpool: Liverpool University Press, 1975) et *Une Epistre Lamentable et Consolatoire*, éd. Philippe Contamine et Jacques Paviot (Paris: Société de l'Histoire de France, 2008).

⁸⁰ Christine de Pizan, "La Lamentacion sur les maux de France de Christine de Pisan," *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Charles Foulon*, éd. J. de Caluwé (Liège: Association des romanistes de l'Université de Liège, 1980), I: 177-185; "Christine de Pizan's *Epistre à la reine* (1405)," éd. Angus J. Kennedy, *Revue des langues romanes* 92 (1988): 253-264; "Epistre de la prison de vie humaine," éd. Angus J. Kennedy (Glasgow: Glasgow University Press, 1984); et "*The Epistle of the Prison of Human Life, with An Epistle to the Queen of France and Lament on the Evils of the Civil War*," éd. J.A. Wisman (New York: Garland, 1984).

⁸¹ Aristote, *La Rhétorique*, trad. Patricia Vanhemelryck (Paris: Le Livre de Poche, 2012); Marcus Tullius Cicéron, *De l'Orateur*, éd. et trad. Edmond Courbaud (Paris: Les Belles Lettres, 2002 [1922]) et Liesbeth Korthals Altes, *Ethos and Narrative Interpretation. The Negotiation of Values in Fiction* (Lincoln: University of Nebraska Press, 2014), 3: "Le triangle pragmatique" décrit la relation entre les trois preuves de la persuasion aristotélicienne. L'*ethos* autorise à la prise de parole; le *pathos* est un moyen d'anticiper et provoquer l'émotion du lecteur et le *logos* est un argumentaire, indépendant des deux autres preuves, qui "convainc de lui-même et par lui-même."

l'ordre dans le royaume et rappeler à la caste de ceux qui gouvernent leur devoir de prendre soin du reste du corps social.⁸² Soigner ou consoler deviennent alors des dispositions rhétoriques qui viennent accroître d'autres capacités comme celles d'exhorter, sermonner, louer et inspirer. Elles façonnent la crédibilité de l'auteur et de l'autorité institutionnelle donnée en cure, ce qui, ajouté au *prior ethos* cicéronien--c'est-à-dire la confiance inspirée hors-texte, grâce à la réputation, les œuvres et l'image publique--valide la prise de parole de l'écrivain et l'action du prince. Dans l'article intitulé "Healing Eloquence," George McClure attire notre attention sur l'importance de Pétrarque lors de l'élaboration de la figure du rhéteur et du poète comme *medicus animorum*.⁸³ À l'instar des *Tusculanes* de Cicéron, dans le *Secretum*, le *De remediis utriusque fortunae*, de même que dans le recueil où il réunit sa correspondance (*Epistolae familiares*), l'humaniste italien accorde à la rhétorique différentes facultés pour traiter les maux moraux de l'auteur et/ou du lecteur qui contribuent toutes à créer une figure alternative à celle du médecin qui selon le poète ne devrait s'occuper que du corps et laisser les problèmes de l'esprit aux spécialistes du langage:

Nemo medicum conducit eloquentiae appetens, sed salutis, ad hanc herbis non verbis
opus est, odoribus non coloribus, physicis demum non rhetoricis argumentis; cura

⁸² Voir Otto Gierke, *Political Theories of the Middle Ages*, trad. Frederic W. Maitland (Cambridge: Cambridge University Press, 1900); Jacques Krynen, *L'idéal du prince et pouvoir en France à la fin du Moyen Âge (1380-1440)* (Paris: Editions A. et J. Picard, 1981) ; et Picherit, *La métaphore*, 18: Le pouvoir thaumaturge, ici évoqué de manière très indirecte, naît "dans le contexte d'une présentation de la structure politique de l'état suivant le modèle du corps humain, qui connaît un grand succès à la fin du Moyen Âge. Cette conception trouve sa source dans les épîtres de Paul, en particulier celles adressées au Ephésiens (1: 22-23) et aux Colossiens (1: 18-24). Le Christ est la tête d'un corps qui est l'Eglise. C'est Jean de Salisbury qui associe le premier les membres du corps naturel à chaque partie de l'état. Cette analogie avec le corps humain amène tout naturellement à évoquer le corps malade et les médicaments susceptibles de le guérir. C'est à propos de l'organisation de l'état que Jean de Salisbury se sert, dans son *Policraticus*, de l'analogie pathologico-thérapeutique."

⁸³ George McClure, "Healing eloquence: Petrarch, Salutati, and the Physicians," *Journal of Medieval and Renaissance studies* 15: 2 (Fall 1985): 317-346.

corporum vobis imposita est, curare animos aut movere, Philosophis veris atque oratoribus linquere.⁸⁴

Contrairement à ce que Jean-Louis Picherit soutient, le rapprochement entre le rhéteur et le médecin n'est pas simplement métaphorique, ni même poétique, il est empirique et aspire à influencer la réalité.⁸⁵ Le poète est de cette manière investi d'une fonction sociale équivalente à celle du thérapeute, il s'attachera à soigner la douleur psychologique, voire socio-psychologique. Certainement influencé par Sénèque, Pétrarque conçoit une thérapie de la consolation à l'aide d'arguments stoïques et chrétiens; il professe les vertus de la patience face au malheur, la nécessité de l'acceptation du destin, l'exemplarité des *Écritures* et surtout met en avant sa propre expérience du trauma à l'origine de la commotion; autrement dit, le poète couronné fonde la constitution de son *ethos* sur une subjectivité affective.⁸⁶ Sur le modèle de l'humaniste, les écrivains français endossent, eux aussi, la robe du praticien--*psychothérapeute*--pour mieux s'entremettre des affaires politiques courantes qui affectent la bonne santé de l'état. La *persona* éthique du poète-médecin légitime toute intervention auprès de son lecteur et lui donne l'autorité nécessaire pour transformer une situation inacceptable: autrement dit il assure le passage du *lamentable* au *consolatoire*, tel est le programme qu'esquissent les quatre épîtres que nous étudions dans ce chapitre, à savoir *L'épître lamentable et consolatoire* de Philippe de Mézières et celles de Christine de Pizan "L'épître a la Royne de France," "La Lamentacion sur les maux de la guerre civile" et "L'épître de vie humaine."

⁸⁴ *Opere latine di Francesco Petrarca*, éd. A. Bufano (Turino: Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1975), 861 [cité par McClure, "Healing," 325 n. 30.]

⁸⁵ Picherit, *La Métaphore*, 2: "En effet, la prolifération des références thérapeutiques et pathologiques dans les écrits de la fin du Moyen Âge nous pousse '... à découvrir l'influence non explicitée des maladies sur le jeu de l'imagination et, par voie de conséquence, sur la métaphore.'"

⁸⁶ Jean-Claude Mühlethaler, "Tristesses de l'engagement. L'affectivité dans le discours politique sous le règne de Charles VI," *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 24 (2012): 21-36, 23.

Dans une certaine mesure, écrivent Jan Ziolkowski et Anne Klinck, la lamentation et la consolation recouvrent une même réalité, celle de la perte significative: d'un côté la première fait entendre la tristesse, la douleur, la rage de cette privation; de l'autre, la seconde plaide pour l'apaisement et la résignation. Mais toutes les deux puisent leur source dans "the whole spectrum of human attachments: erotic, convivial, familial, spiritual. It may be the genuine social or personal need; it may be a literary exercise: and on occasions it's both."⁸⁷ Et pourtant, de la lamentation littéraire à la consolation littéraire le chemin à parcourir est celui qui mène de l'absent au présent, du mort au survivant, du perdu à ce qui peut encore être sauvé. La lamentation est un discours émotionnel sur l'objet de la perte, auquel on attribue une certaine valeur en fonction de l'affectivité engagée; la consolation elle se concentre sur le *deuillant* et le contrôle, si ce n'est de l'émotion éprouvée en elle-même, du moins du cadre ritualisé de son expression.⁸⁸ Il n'est pas dans nos intentions de revenir ici sur le genre littéraire de la consolation dont nous avons traité dans le premier chapitre; reste que, malgré la difficulté de la tâche, nous devons ébaucher une définition fonctionnelle pour aborder le genre de la lamentation.

À la question "What's a 'lament'?", Jan Ziolkowski reprend la réponse de Velma Bourgeois Richmond: "What is said when someone is dead or is believed to be dead," et de cette manière note que "the operative word in the definition quoted is 'said.' This main verb places lament squarely in the realm of rhetoric which signals the fact that it was originally and remained heavily oral."⁸⁹ Le genre littéraire de la lamentation trouve originellement son inspiration dans

⁸⁷ Anne L. Klinck, "Singing a Song of Sorrow: Tropes of Lament," *Laments for the Lost in Medieval Literature*, éd. Jane Tolmie and M. J. Toswell (Turnhout: Brepols, 2010), 1-20: 1; et Jan M. Ziolkowski, "Laments for Lost Children: Latin Traditions," *ibid*, 81-107.

⁸⁸ Ziolkowski, "Laments," 87.

⁸⁹ Velma Bourgeois Richmond, *Laments for the Dead in Medieval Narrative* (Pittsburgh: Duquesne University, 1966), 13 et 29; et George R. Keiser, "The Middle English *Planctus Mariae* and the Rhetoric of *Pathos*," *Popular Literature of Medieval England* [cités par Ziolkowski, "Laments," 87], éd. Thomas J. Heffernan (Knoxville: University of Tennessee Press, 1985), 167-193.

les *Lamentations* de Jérémie et dans quelques chants de l'*Illiade*. Il adopte, comme le souligne Claude Thiry, des formes très différentes--allant des lettres aux "traité[s] philosophique[s] et allégorique[s], à la méditation religieuse ou à la satire politique"--, qui concourent toutes à élaborer une manifestation esthétique de la douleur à l'occasion d'un départ, d'une mort ou d'une calamité publique.⁹⁰ Au Moyen Âge, la lamentation funèbre atteint le sommet de son expression dans le *planctus* médio-latin où l'on reconnaît un horizon d'attente qui se fonde sur la thématique de la douleur en regret et/ou en deuil et dont l'intention première est celle de la commémoration du défunt tant par l'illustration de la désolation et du vide émotionnel que sa perte provoque chez les *deuillants* que par l'élaboration d'un récit panégyrique de sa vie publique. Des déplorations célèbres, comme celle sur la mort de Charlemagne, instaurent un modèle que les poètes et rhéteurs prennent en exemple jusqu'à ce que la poésie de la Pléiade le remette en question à cause de son caractère utilitaire et qu'on le relègue aux limbes des poncifs littéraires.

Convertir l'émotion en mots, voici d'après Véronique Klauber, l'ambition de la lamentation littéraire; encore faut-il s'entendre sur la nature de cette conversion.⁹¹ Par exemple, faut-il y chercher une expression spontanée de l'émotion, ou est-ce qu'il s'agit d'une élaboration articulée des modalités du deuil en société? La structure thématique de la plainte funèbre relève avant tout de la rationalisation des émotions, ce qui explique que, dans un même texte, l'invitation à la lamentation de la perte, le récit généalogique, la description géographique et politique, l'éloge et l'oraison funèbre se côtoient: la douleur se colore au gré des discours en

⁹⁰ Claude Thiry, *La plainte funèbre* (Turnhout : Brepols, 1978), 7. Lire aussi Caroline Cohen, "Les éléments constitutifs de quelques *planctus* des X^e et XI^e siècles," *Cahiers de civilisation médiévale* 1 (1958): 26 et 83-86.

⁹¹ Véronique Klauber, "Lamentation, genre littéraire," *Dictionnaire des genres et des notions littéraires* (Paris: Encyclopaedia Universalis, 2013) [URL: <http://www.universalis.fr/encyclopedie/lamentation-genre-litteraire/>]. Dans cette définition, nous suivons le rapprochement synonymique noté par Claude Thiry qui insiste sur le fait que "les équivalents en langue vulgaire [du *plactus* médiolatin sont]: plahn, plainte, complainte, regret, déploration, pianto, planto, lament, lamentacion, Klagelied" (Thiry, *La plainte*, 9-21)

deuil, mémoire, pouvoir, regret, et/ou salut chrétien.⁹² Parmi les œuvres que nous étudions dans ce chapitre, seule “La Lamentacion sur les maux de la guerre civile” peut être nommément rattachée au genre. “L’epistre de vie humaine,” “L’epistre a la royne de France” et *L’epistre lamentable et consolatoire* sont, quant à elles, à la charnière de la lamentation et de la consolation. Mais toutes aspirent à soigner une société française blessée par les défaites politiques et guerrières. Dans ce propos, l’éloge des morts pour la France, l’émotive description de la bataille--entre autres--sont délaissées; à la place, les auteurs y exposent et argumentent dans le détail les émotions résultant de ces déroutes afin, en ultime instance, de provoquer un changement de politique chez le lecteur premier envisagé dans le texte. L’émotion s’impose alors comme une *technè* de l’argumentation rationnelle au même titre que le *logos* qui ne cherche plus seulement à émouvoir mais veut convaincre de manière raisonnée.

Dans son travail sur l’émotion et la nation, Charles-Louis Morand Métivier juge le choix du genre épistolaire de Philippe et de Christine propice à solliciter de manière *implicite* l’affectivité du lecteur privilégié, qui n’est plus seulement interpellé “en tant que dirigeant, mais en tant qu’être humain souffrant.”⁹³ La douleur du destinataire de la lettre est alors comprise dans celle ressentie par les membres du groupe au nom duquel l’auteur avait entrepris son intervention et elle acquiert une valeur sociale centrale dans la constitution d’un sentiment national. Fort de ce constat, le critique étudie l’émergence de l’*idée de la nation française*, comme communauté émotionnelle, qui résulte des *réactions littéraires* aux événements historiques traumatisants partagés par une population. Il décrit ainsi un mouvement émotionnel qui ressort à la fois du privé et du public, ou, pour reprendre son hypothèse, nous pourrions dire que ce qui permet

⁹² Cohen, “Les éléments,” 83: date la déploration sur la mort de Charlemagne de 814.

⁹³ Charles-Louis Morand Métivier, “Apprendre des massacres: Émotions et Nation dans la littérature du Moyen-Âge et de la Renaissance” (PhD diss., University of Pittsburgh, 2013), 60 sqq.

“d’individualiser chaque membre de la communauté..., [tout] en les inscrivant en tant qu’individus désignés par des marqueurs émotionnels communs” c’est la perte et le *trauma* qui conjoignent le caractère personnel et identitaire des membres de la collectivité touchée.⁹⁴

L’émotion est placée au cœur de l’œuvre, qui, à son tour, déploie l’espace textuel nécessaire à attester de la formation d’une communauté émotionnelle. Le récit de la perte vise donc à émouvoir le prince de manière à enclencher un processus de reconnaissance et de responsabilité qui, paradoxalement, dans une dernière étape, transforme le lecteur qui met un terme à cette souffrance communautaire.

Affirmer que la naissance de *l’idée de la nation* est associée à l’affectivité publique que certains événements historiques peuvent provoquer, revient à instrumentaliser l’émotion de masse et à la donner comme un argument fort qu’il faut entendre au même niveau que l’hypothèse des origines troyennes des rois de France proposée par Colette Beaune, ou l’avènement d’une littérature vernaculaire, comme le soutient Timothy Hampton.⁹⁵ La prémisse est originale et convaincante mais elle ne reste pas moins une approche convenue de l’émotion

⁹⁴ Charles-Louis Morand Métivier (*Apprendre*, 20), ouvre sa réflexion en faisant un pertinent parallèle entre les massacres et défaites en France aux XV^e et XVI^e siècles et le 11 septembre aux États-Unis: “La nation américaine, j’argue, a alors été recréée en tant que communauté émotionnelle, regroupant tous les membres ayant au plus profond d’eux le même ressenti. La recréation de la nation américaine autour des émotions participe à ce qu’Etienne Balibar définit comme la ‘production’ du peuple: “Elle doit être à la fois un phénomène de masse et un phénomène d’individuation, réaliser une “interpellation des individus en sujets” (Althusser) beaucoup plus puissante que la simple inculcation des valeurs politiques, ou plutôt intégrant cette inculcation dans un processus plus élémentaire (que nous pouvons appeler ‘primaire’) de fixation des affects d’amour et de haine, et de représentation de ‘soi’.” La nation américaine a été reproduite par le biais de la réception de ses membres en tant qu’individus appartenant à un même groupe au phénomène émotionnel. Pour reprendre ce qu’explique Balibar, le phénomène de masse qu’ont été les attentats a permis de resserrer les composantes individuelles de la nation américaine en un groupe uni, qui est devenu une entité indivisible. Malgré le fait que cette attaque a eu des répercussions mondiales, elle a permis cependant d’individualiser chaque membre de la communauté américaine, en les inscrivant en tant qu’individus désignés par des marqueurs émotionnels communs, liés au profond caractère personnel de ces attaques, qui a permis à chacun d’entre eux de ressentir cette douleur les touchant directement au cœur, que les membres d’autres nations, faute de cette appartenance originelle, n’ont pas pu pleinement ressentir.” (Voir aussi Etienne Balibar et Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe, les identités ambiguës* [Paris: La Découverte, 1988]: 128 et Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origins and Spread of Nationalism* [New York: Verso, 2006]).

⁹⁵ Voir Colette Beaune, *Naissance de la nation France* (Paris: Gallimard, 1985) et Timothy Hampton, *Literature and Nation in the Sixteenth Century: Inventing Renaissance France* (Ithaca: Cornell University Press, 2001).

comme *adjuvante* de l'argumentation historique et, par là même, secondaire. Tout autre est la démarche de Raphaël Micheli qui, grâce à son analyse discursive de ce qu'il nomme *l'émotion argumentée*, tord le cou aux lieux communs les plus scolaires sur la disjonction entre le *logos* et le *pathos*. Le linguiste met l'émotion au centre du discours en tant qu'objet de l'argumentation; ce faisant, il montre que les émotions construisent une *logique des sentiments* qui sert à formuler les raisons, "en faveur ou en contre, pour lesquelles il faut--ou il ne faut pas--, éprouver [les émotions débattues]."96 L'étude des discours *passionnés* et/ou *émotionnels* doit être abordée, écrit-il, sous l'angle de l'argumentation de l'émotion. Le locataire--ou dans notre cas, le lecteur-- est alors en position de considérer la légitimité des émotions thématiques dans le texte et d'en évaluer les conséquences perlocutoires et cognitives engendrées sur l'auditoire (c'est-à-dire le lectorat). Dans les pages qui suivent, nous nous appuyons sur ce dispositif afin d'analyser la construction argumentée de la douleur morale thématique par Philippe de Mézières, Christine Pizan, ainsi que d'autres, dans les épîtres où ils abordent les défaites de Nicopolis et Azincourt, ainsi que le traumatisme de la guerre civile en France.⁹⁷

La logique des sentiments: autour de la défaite de Nicopolis

L'ampleur de l'échec des croisés contre les troupes ottomanes du sultan Bajazet en Bulgarie se mesure, dit Elisabeth Gaucher, au nombre de témoignages qui rapportent les

⁹⁶ Voir notamment Raphaël Micheli, *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français* (Paris: Cerf, 2010); "Emotions as Objects of Argumentative Constructions," *Argumentation* 24-1 (2010): 1-17; Jérôme Jacquin et Raphaël Micheli, "Dire et montrer qui on est et ce que l'on ressent: une étude des modes de sémiotisation de l'identité et de l'émotion," *Dire/Montrer: au cœur du sens*, eds. H. De Chanay, M. Colas-Blaise et O Le Guern (Chambéry: Langages 12, Université de Savoie, 2013), 67-92 et Marc Angenot, *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique* (Paris: Mille et Une Nuits, 2008).

⁹⁷ Raphaël Micheli schématise la construction argumentative de l'émotion en trois mouvements du discours: 1) la thématique, ou identification de l'émotion qui dévient le sujet de l'interaction; 2) l'évaluation de l'émotion selon un contexte d'énonciation précis; 3) la légitimité (ou illégitimité) de cette émotion, moment où le locuteur montre, ou veut montrer, que ses émotions se fondent sur des raisons. Ici, Micheli prévient le lecteur du risque de désaccord entre le locuteur et le locataire, ce qui d'ailleurs n'affecte en rien le déroulement de la construction argumentative en soi ("Emotions," 14).

événements dans les mois et les années qui suivent.⁹⁸ Les récits sont souvent *chargés en émotions* et reflètent l'impact sur l'opinion publique qui perçoit la défaite comme la marque d'une punition divine en raison de la division de la chrétienté et de la noblesse occidentale. En France, chroniques, biographies chevaleresques, poèmes et lettres de circonstance reviennent sur les faits en relevant la déchéance de la chevalerie française dont la conduite en campagne et sur le champ de bataille est qualifiée à tout le moins d'indisciplinée et est souvent condamnée à cause de ses exactions. Michel Pintoin, auteur de la *Chronique de Charles VI*, relate les faiblesses de l'armée française dont les manquements à l'éthique chevaleresque sont notoires: par exemple, après les prises de Vidin et d'Orjahovo, les soldats exécutent les villageois captifs en contrevenant à la parole donnée par Sigismond d'Hongrie à Bajazet d'épargner leur vie. Cet événement, connu comme le massacre de Rachowa--ou Orjahovo--, provoque la colère du sultan qui, en représailles, ne fait preuve d'aucune pitié au moment de la défaite des chrétiens.⁹⁹ En outre, le religieux de Saint Denis déplore l'aveuglement et la débauche de la noblesse française qui ne se montre pas à la hauteur de sa tâche: combattre l'ascendance turque sur les territoires de l'est de l'Europe et de l'empire byzantin. Certes, Bertrand Schnerb l'explique, deux visions différentes de la croisade sont ici en jeu; pour Pintoin, comme pour Mézières, l'entreprise est

⁹⁸ La bataille de Nicopolis a eu lieu autour du 25 ou 28 septembre 1396; les premiers témoignages fiables datent de décembre 1396. Philippe Contamine et Jacques Paviot, "Les circonstances historiques," *Une épître lamentable et consolatoire* de Philippe de Mézières (Paris: Société de l'Histoire de France, 2008), 48-64 et Elisabeth Gaucher, "Deux regards sur une défaite: Nicopolis", *Cahiers de recherches médiévales* 1 (1996): 93-104, consulté le 01 mai 2015, doi: 10.4000/crm.2517, et Andrea Tarnowski, "To Console and Control. Philippe de Mezières's *Epître Lamentable*," *Digital Philology* 2.2 (Fall 2013): 181-200.

⁹⁹ À la tête de l'empire ottoman depuis 1390, Bajazet ou Bâyezîd continue l'entreprise d'expansion commencée par son père, Mourad I^{er}, vers le nord-ouest de la Turquie. La puissance de son armée et la politique d'alliances qu'il met en place font qu'il impose très vite son pouvoir. Par exemple, à la mort de Lazare Hrebeljanović, roi de Serbie--tombé, comme Mourad, pendant l'affrontement des troupes ottomanes avec celles de l'empire byzantin dans la bataille du Kosovo en 1389--, il obtient de la veuve serbe sa fille en mariage; devenu ainsi le beau-frère d'Étienne Lazarevitch, il s'ouvre un passage pour atteindre Constantinople s'il réussit à gagner Nicopolis en Bulgarie. Ce qu'il fait en 1395 contre le tsar Sisman de Târnovo qui s'y était réfugié depuis la conquête turque de Târnovo qui avait suivi la révolte du tsar en 1393. Voir Contamine et Paviot, "Les circonstances" et Colin Imber, *The Ottoman Empire, 1300-1650. The Structure of Power* (Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2002).

d'ordre spirituelle et morale, alors que pour une grande partie de l'aristocratie elle est d'abord politique. "Point de rencontre d'un imaginaire, né d'un certain fonds culturel, et d'une idéologie mise au service d'une maison princière"; la réussite militaire est dans ce cas là secondaire pour autant que le prestige et l'honneur des participants augmente.¹⁰⁰

Premier volet d'un projet bicéphale de *reconquête* de Jérusalem mené par Charles VI et Richard II, la croisade de Nicopolis répond donc à l'appel à l'aide lancé, en 1393, par le roi d'Hongrie pour contenir la progression de l'armée ottomane. L'expédition, planifiée en 1395, ambitionne de "servir la chrétienté toute entière"; les ducs de Bourgogne, Orléans et Lancastre s'engagent ainsi à apporter leur secours aux troupes de Sigismond.¹⁰¹ Or, au moment de préparer l'expédition, Louis d'Orléans et Jean de Gand se rétractent--ou du moins, retardent leur départ-- et Philippe le Hardi décide d'envoyer à sa place son fils, Jean de Nevers, pour prendre en charge le commandement de l'armée. Le jeune comte y voit une occasion de montrer sa valeur guerrière et a vite fait de remplacer la raison d'État et la mission sacrée par l'autopromotion et la recherche de la gloire, comme le feront tant d'autres "bacheliers" réels et imaginés, dont la vaillance et le renom acquis pendant cette bataille sont soulignés dans des récits héroïques tels que la biographie du maréchal Boucicaut ou les aventures de Jean de Saintré.¹⁰² L'hôtel ducal s'impose

¹⁰⁰ Bertrand Schnerb, "Le contingent franco-bourguignon à la croisade de Nicopolis," *Actes du colloque international "Nicopolis, 1396-1996," Dijon, 1996/ Annales de Bourgogne* 68 (1996), 59-75

¹⁰¹ "ad honorem nominis christiani" in Michel Pintoin, *Chronique du Religieux de Saint-Denys, contenant le règne de Charles VI, de 1380 à 1422*, éd. Bernard Guenée (Paris: Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1994): 488.

¹⁰² Jacques Paviot note 285 noms de nobles qui participent à l'expédition, parmi les proches du roi: Philippe d'Artois, comte d'Eu, connétable de France, et Jean Le Meingre, maréchal de France, plus connu comme Boucicaut. "Noblesse et Croisade à la fin du Moyen Âge," *Cahiers de civilisation médiévale* 13 (2006): 69-84, 75. Le rapprochement entre l'épisode de Nicopolis dans *Le livre des faits* et la séquence de la croisade dans le *Saintré* n'est pas le notre; nous suivons la démonstration de Roberta Krueger et Jane Taylor pour qui la croisade prussienne où brille Saintré n'a pas de vrais fondements historiques mais se construit en contraste avec la réalité de la croisade de Nicopolis. Les critiques nomment ce procédé littéraire un *contrafactual fiction*, parce que tout en intégrant des personnages et des faits historiques familiers au public, le récit réécrit au positif une réalité négative qui sert à dépasser le traumatisme chrétien. La Sale s'inspire de la biographie de Boucicaut, personnage qui est d'ailleurs cité plusieurs fois dans les aventures du chevalier. Roberta L. Krueger et Jane H.M. Taylor trad., *Jean de Saintré. A Late Medieval Education in Love and Chivalry*, par Antoine de La Sale (Philadelphia, University of Pennsylvania Press,

en nombre parmi le contingent des combattants venus de France: 108 chevaliers, 107 écuyers, 12 archers et 22 arbalétriers, soit la plus grande formation militaire que la Bourgogne ait jamais engagée dans les conflits de l'époque. Philippe le Hardi affiche, de la sorte, sa force et son pouvoir tant devant l'ennemi Turc, qu'auprès de l'allié français.¹⁰³ Il est incontestable que le prestige de la maison de Bourgogne a profité de cette expédition, et ce malgré la défaite; le comte de Nevers et ses compagnons, rappelle Bertrand Schnerb, reviennent en héros, tandis que ceux qui sont tombés au combat rejoignent la communauté des martyrs de la chrétienté. La littérature n'est pas indifférente à la construction de l'exception franco-bourguignonne, les pleurs et les plaintes de la débâcle se font l'écho de la lamentation pour la disparition de "tant noble compagnie." Les auteurs, comme le biographe de Boucicaut ou Eustache Deschamps, se servent des appels d'émotion afin de glorifier une campagne militaire confuse et une armée en déroute, quitte à incriminer les Hongrois:

Nychopoly, cité de payennie,
A ce temps la ou li sieges fut grans,
Fut delaissez par orgueil et folie;
Car les Hongres, qui furent sur les champs
Avec leur roy fuitis et recreans,
Leur roy meisme en mainent par puissance

2014; Jane H. M. Taylor, "The Crusade in Antoine de La Sale's *Petit Jehan de Saintré*: Parody or Pipe-dream?," 14^{ème} congrès de l'ICLS, Lisbonne le 24 juillet 2013; *Le livre des faits du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*, éd. Denis Lalande (Genève: Droz, 1985) et Antoine de La Sale, *Jehan de Saintré*, ed. Joël Blanchard (Paris: Le Livre de Poche, 1995).

¹⁰³ Bertrand Schnerb insiste sur la place que les bourguignons occupent dans l'armée française dans cette expédition: "l'hôtel du comte de Nevers apparaît clairement dans nos sources comme une unité structurée et cohérente. [Pour le reste du contingent franco-bourguignon] son effectif devait avoisiner le chiffre de 1000 chevaliers et écuyers que cite Froissart ainsi que l'auteur du *Livre des faits* du maréchal Boucicaut qui précise, en outre, que la compagnie du maréchal était forte de 70 gentilshommes, dont 15 chevaliers." ("Le contingent," 63).

Sanz assembler.¹⁰⁴

Roi dénué d'autorité, lâche et couard, Sigismond est épinglé tandis que le poète exhorte le lecteur à pleurer "ceste mescheance," à venger les morts et à secourir les survivants en se montrant généreux: "donnons d'or mainte drame / Aux povres gens, faisons leur secourance; / De chascun d'eulx ait Dieu mercy de l'ame!"¹⁰⁵ Dans cette balade, le *pathos* caractérise simultanément la résistance, la défaite et l'exil des croisés français, qui endossent le monopole de la souffrance et de la dignité au combat, et rattache l'épisode de Nicopolis à ceux qui narrent les invasions assyriennes des terres d'Israël dans l'Ancien Testament tout en laissant la porte ouverte à l'espoir. À l'instar des larmes de Judith et de Rachel, les pleurs des "Frans, Nevers, Bar, Eu, ... Marche, [et] Coucy" sont emblématiques de la douleur héroïque d'une noblesse française prête à sacrifier "maints devos" afin de libérer Nicopolis--nouvelle Béthulie--de l'occupation turque.¹⁰⁶ L'injonction à l'émotion postule un *spectacle de la souffrance* qui légitime la recommandation faite au prince dans l'envoi "d'avoir toujours loial chevalerie / et d'estre humble [et sans] orgueil" ce qui, bien entendu, vise à le distinguer du roi des Hongrois dont "l'orgueil et la folie" engendrent initialement la perte.¹⁰⁷ Deschamps opère alors une *binarisation par la souffrance* grâce à laquelle il classe la grandeur du côté des Français et la trahison "dont no gent est perie" du côté des Turcs et des Hongrois.¹⁰⁸ Certes on y signale les "pechiez" d'une noblesse décimée au combat, mais, au lieu de la stigmatiser par le sceau de la

¹⁰⁴ Eustache Deschamps, "Balade MCCCXVI. Pour les Français morts à Nicopolis (1396)," *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, vol. 7, éd. Le marquis de Queux de Saint-Hilaire et Gaston Raynaud (Paris: Firmin, 1878-1903), 77-78 (vv. 21-27).

¹⁰⁵ Deschamps, "Balade MCCCXVI," vv. 18-20, 78.

¹⁰⁶ Deschamps, "Balade MCCCXVI," vv. 5-7 et 9, 77.

¹⁰⁷ Deschamps, "Balade MCCCXVI," vv. 32-33 et 23, 78.

¹⁰⁸ Deschamps, "Balade MCCCXVI," vv. 35, 78. Pour le dispositif de *binarisation des émotions* voir Raphaël Micheli, "La construction argumentative des émotions pitié et indignation dans le débat parlementaire de 1908 sur l'abolition de la peine de mort," éd. Michaël Rinn, *Le pathos en action. L'usage des émotions dans le discours* (Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2008), 13-26 et Luc Boltanski, *La souffrance à distance* (Paris: Métailié, 1993.)

punition divine, on l'incite à l'action collective, que ce soit de manière spirituelle par la prière, économique par le don ou encore émotionnelle par le pleur et la vengeance. Les larmes des Français sont rendues nécessaires parce que, comme "le plour [de] Jheremie sur son exil qu'il fut prophetisans" de l'avènement du Christ et du salut promis par l'alliance entre Dieu et son peuple, elles consolident la valeur de "loial chevalerie."¹⁰⁹ Contrairement à la balade "Faicte pour ceulx de France quant ils furent en Hongrie," où, sur le thème du *ubi sunt*, le poète remémore l'éclat, la courtoisie et la richesse perdus de la chevalerie française, ne voit autour de lui "que tristesse et plour et obseques soir et matin" et se lamente sur le comportement moral qui les a menés à la défaite; contrairement aussi au *lamento* de Charles Pintoin qui ouvre l'épisode de Nicopolis en reprochant aux Français en général, et à l'armée en particulier, une attitude politique peu chrétienne et immorale qui se solde par ce lamentable désastre (*discrimen lamentabile*); la balade "Pour les Français morts à Nicopolis," instrumentalise l'émotion.¹¹⁰ Elle dépasse ainsi l'évaluation de la douleur ressentie au moment de raconter l'événement et devient l'argument qui plaide pour la valorisation de l'armée française au moment même où elle brille le moins. L'émotion se joue alors du lecteur par le biais d'une *politique de la représentation* qui ranime le fantasme de la gloire de la chevalerie française aux dépens du récit d'une réalité moins noble.¹¹¹

¹⁰⁹ Deschamps, "Balade MCCCXVI," vv. 3-4, 77 et *Vulgate*, Jérémie, 31.

¹¹⁰ Eustache Deschamps, "Balade MCCCCXXVII. Faicte pour ceuls de France quant ilz furent en Hongrie (1396)," *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, vol. 8, éd. Le marquis de Queux de Saint-Hilaire et Gaston Raynaud (Paris: Firmin, 1878-1903) refrain et envoi, 85-86 : "Prince, abisme est il li jugemens / De Dieu et ses pugnissemens; / Il l'a bien moustré a ce tour: / En Turquie et ses vengemens, / De loing, par divers mandemens, / Pour noz pechiez plains de venin: / Je ne voy que tristece et plour / Et obseques soir et matin."

¹¹¹ Cette expression que nous empruntons au lexique de Louis Marin nous la comprenons comme l'effet qui donne à voir l'image d'une gloire qui n'est plus présente, pour autant qu'elle ait jamais existé. Dans "Représentation et simulacre," le philosophe définit la représentation en ces termes: "Qu'est-ce que représenter sinon porter en présence un objet absent, le porter en présence comme absent, maîtriser sa perte, sa mort par et dans sa représentation et, du même coup, dominer le déplaisir ou l'angoisse de son absence dans le plaisir d'une présence qui en tient lieu, et dans cette appropriation différée par référence et reconnaissance transitives, opérer le mouvement réfléchi de constitution du sujet propre, du sujet théorique? (...) répondre à ces questions, c'est donner à ma représentation le statut juridique d'un jugement vrai (...) C'est en ce sens que toute représentation est d'essence narrative." "Représentation et simulacre," *De la représentation* (Paris: Le Seuil-Gallimard, 1994), 303-312, ici 305-306.

L'efficacité de la construction argumentée de l'émotion est adjacente à la thématization qu'elle entend porter et constitue l'expression pathémique comme un vecteur cognitif du monde tel que l'auteur le voit, l'imagine ou le désire.

De la compassion comme argument politique

S'appuyant sur les mêmes dispositions affectives, la stratégie discursive de Philippe de Mézières est très différente de celle de la majorité des œuvres écrites à la louange du courage des chevaliers franco-bourguignons. En accord avec la posture critique de Michel Pinton, le *Vieil Solitaire des Célestins de Paris* ne se laisse toutefois pas déborder par les émotions dont il se sert pour construire un discours raisonné qu'il adresse, tour à tour, au duc de Bourgogne-- particulièrement affecté puisque son fils fait partie du contingent des prisonniers retenus par Bajazet--, aux rois de France et d'Hongrie, aux instances de pouvoir ecclésiastiques et, enfin, à la noblesse chrétienne en général. Dans *L'épître lamentable et consolatoire*, l'auteur analyse les paramètres socio-politiques qui ont mené les croisés à une telle défaite et arrive au désolant ("lacrivable" dans le texte) constat de l'échec moral d'une chrétienté corrompue qu'il veut soigner grâce aux "petites medecines pour conforter... non pas pour pleine garison ... mais pour aucune alegence et respirement de vostre tribulacion" qu'il connaît par l'expérience personnelle de la douleur passée.¹¹² D'emblée, Mézières tisse des liens symboliques avec son destinataire et rapproche le deuil privé ressenti à la mort des rois André I^{er} de Naples et Pierre de Lusignan "pour lesqueles plaies et douleurs, desqueles Dieu par sa grace tant de foiz [l']a guery et come

¹¹² "Fontaine amere dont la plaie de crestienté est issue," "plaie douloureuse," ou "plaie commune a tous," pour Philippe de Mézières, la défaite de Nicopolis est le symptôme d'une maladie qui résulte, à l'instar de la théorie humorale de la médecine, d'un déséquilibre dans les quatre vertus nécessaires à la stabilité du royaume ("regle; discipline de chevalerie, obédience et justice"). En ce qui concerne le texte cité, voir: Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 103-4.

ressuscité,” de celui collectif éprouvé par les Bourguignons, suite aux événements en Bulgarie.¹¹³

Dans sa missive, l’ancien conseiller du roi formule alors le deuil comme une émotion nécessaire à la guérison de la chevalerie chrétienne. Certes, dans son diagnostique, noblesse et chevalerie souffrent à cause des plaies ouvertes par les pertes de Nicopolis, mais cette douleur n’est que symptomatique de la véritable maladie qui touche la société dans son essence même:

...la corruption en l’ost des crestiens des .iiii. vertuz morales tant de fois loueez et reppeteez soit et est le fondement general et particulier et la droite racine de toutes les desconfitures de commun cours qui oncques furent ou seront faictes en ce monde mortel.¹¹⁴

L’émotion du deuil est donc légitimée par la *corruptio mores*, mais ses effets ne se cantonnent ni aux pertes sur le champ de bataille, ni à l’angoisse provoquée par le destin incertain des prisonniers du sultan; elle affecte “l’ost des crestiens” dans son ensemble et lui impose un renouvellement fondamental qui passe par la réorientation des politiques nationales sur un projet de croisade global dont la pierre angulaire fonde un nouvel ordre religieux militaire destiné à se substituer au Temple et à évincer l’Hôpital.¹¹⁵ Comme le note Philippe Contamines, le réconfort promis par Mézières tient donc dans un message, somme toute assez simple; le

¹¹³ Philippe de Mézières, *L’epistre lamentable*, 102. Entre 1359 et 1360, Philippe de Mézières qui était alors connu comme diplomate et professionnel de la politique devient le chancelier de Pierre de Lusignan avec lequel il partage des liens d’amitié sans doute forgés par un désir commun de croisade “contre les ennemis de la foy.” Sur cette/sa carrière politique: Philippe Contamine, “Guerre et paix à la fin du Moyen Âge. L’action et la pensée de Philippe de Mézières (1327-1405),” éd. H. H. Kortüm, *Krieg im Mittelalter* (Berlin: Oldenbourg Akademieverlag, 2001), 181-196 et “La crise de la royauté française au XIV^e siècle. Réformation et innovation dans *Le Songe du Vieil Pelerin* (1389) de Philippe de Mézières,” éd. H. J. Schmidt, *Tradition, Innovation, Invention. Fortschrittverweigerung und Fortschrittsbewusstsein im Mittelalter* (Berlin: de Gruyter, 2005), 361-379.

¹¹⁴ Philippe de Mézières, *L’epistre lamentable*, 134-135.

¹¹⁵ Pour les ordres de chevalerie des XIV^e et XV^e siècles, voir: D’Arcy Jonathan Dacre Boulton, *The Knights of the Crown. The Monarchical Orders of Knighthood in Later Medieval Europe, 1325-1520* (New York: Woodbridge, 1987); Jacques Paviot, “Les ordres de chevalerie à la fin du Moyen Âge,” *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France* (2001): 195-205 et Auguste Molinier, “Description de deux manuscrits contenant la règle de la Militia Passionis Jhesu Christi de Philippe de Mézières,” *Archives de l’Orient latin* 1 (1881): 362-364 (cité dans Jacques Paviot, “Les ordres.”)

conseiller rassure son lecteur et lui propose “une solution mûrement réfléchie pour contenir et repousser l’invasion des Infidèles, il faut renforcer un ordre de chevalerie sous les ordres du Hardi.”¹¹⁶ L’auteur reformule ainsi ce qui a été le projet d’une vie et qu’il a déjà soumis à l’intérêt des princes auxquels il a offert ses services de diplomate et homme politique depuis 1367.¹¹⁷ Ordre qu’il base en Orient et dont le seul et unique propos est la libération des lieux saints de la chrétienté, la Milice de la Passion de Jésus-Christ figure à la fois un renouveau de la chevalerie, de la société et de l’église que Mézières signale tout particulièrement après la défaite de Nicopolis puisque “plaiee et navree, en deux parties divisee, il est a doubter qu’elle ne sente pas a plain les plaies de ses ouailles qui des lieux sont navrees.”¹¹⁸ La douleur morale et le désordre sociétal sont dès lors associés dans une construction argumentaire qui se nourrit de la douleur des “ouailles,” dénonce l’église schismatique et vise la réorganisation communautaire. Le célestin s’inspire, dans un premier temps, du modèle augustinien de la cité de Dieu et annonce la naissance d’un nouveau peuple d’Israël “qui pour l’amour de Dieu volontairement sera la lettre en Dieu regulee et preste a la mort a toutes heures sans regarder derriere.”¹¹⁹ Mais ne nous y trompons pas car, comme le remarque Lori Walters, en plus de la réforme de la chevalerie, l’orateur exige celle de tous les membres du corps politique.

À plusieurs reprises, le poète assied son autorité sur une parole qu’il revendique simultanément comme morale (c’est-à-dire éthique) et empreinte de tristesse (autrement dit

¹¹⁶ Auguste Molinier date de 1367 la première tentative de Mézières à ce propos, il souligne aussi qu’un certain nombre de nobles et de non nobles de France, d’Angleterre, de Castille, d’Aragon, de Gascogne, de Navarre, d’Allemagne et d’Écosse étaient disposés à s’engager dans cette entreprise mais que cela n’a pas abouti. Pour la citation voir Philippe de Mézières, *L’épître lamentable*, 65.

¹¹⁷ Alain Marchandisse, “Philippe de Mézières et son *Epistre au roi Richart*,” *Le Moyen Âge* 116 (2010): 605-625, 607.

¹¹⁸ Philippe de Mézières, *L’épître lamentable*, 122.

¹¹⁹ Philippe de Mézières, *L’épître lamentable*, 147 (pour l’élaboration de la cité de Dieu) et 143 (pour la citation). Voir aussi Lori J. Walters, “The *vieil solitaire* and the *seulette*. Contemplative Solitude as Political Theology in Philippe de Mézières, Christine de Pizan, and Jean Gerson,” éd. Renate Blumenfeld-Kosinski et Petkov Kiril, *Philippe de Mézières and His Age: Piety and Politics in the Fouteenth Century* (Leyde: Brill, 2011), 119-144, 143.

pathétique) et sur un discours qui oscille constamment entre la prescription collective de sa leçon et l'illustration singularisante de son émotion.¹²⁰ Tout comme dans *L'Epistre au roi Richart II*, une oraison faussement attribuée à saint Bernard dont le propos est la douleur du Christ comme source de connaissance est donnée en épigraphe:¹²¹

O bone Jhesu, scribe in corde meo vulnera tua preciosissimo sanguine tuo ut
semper cognoscam quid desit michi, legam, senciam, et intelligam dolorem et
amorem tuum, bone Jhesu.¹²²

Appelés à marquer de leur sceau le cœur de celui qui prie, le sang et les blessures christiques inculquent la valeur de la souffrance et de l'amour divine. L'exhortation met en place un système de raisons qui fonde l'argumentation sur l'enseignement à tirer du tourment d'autrui dans la constitution morale du bon chrétien. Au seuil de l'écriture, le conseiller renforce l'armature idéologique de son discours en l'inscrivant sous les commandements évangéliques: "nous doions amer Dieu de toute nostre puissance devant et sur toutes autres choses, et après lui nous devons amer nostre proïsme comme nous mesmes," et sous l'enseignement de la parabole du bon samaritain dont il se sert pour illustrer le deuxième commandement:

Une parabole de l'Euvangile pour le fondement d'aucun confort du roy de France
et de sa noble lignie royale et de touz les roys et princes crestiens et
singulièrement du duc de Bourgoingne, lesquelx ont esté vilainement plaiez.¹²³

¹²⁰ Le poète dit "parler moralement non pas sans tristesse," Philippe de Mézières, *L'epistre lamentable*, 102.

¹²¹ Jacques Paviot et Philippe Contamine corrigent cette attribution car la prière serait en fait l'oeuvre de Marie Oetrewyk, une nonne brigittine suédoise du monastère de Syon, voire de Saint Brigitte de Suède (Philippe de Mézières, *L'epistre lamentable*, 98 n. 4).

¹²² Philippe de Mézières, *L'epistre lamentable*, 98 et 98 n. 4: "O bon Jésus, écris dans mon cœur par ton très précieux sang tes blessures, afin que toujours je connaisse ce qui me manque et que je sente et comprenne ta douleur et ton amour, bon Jésus."

¹²³ Philippe de Mézières, *L'epistre lamentable*, 99, pour la parabole voir *Le Nouveau Testament*, évangile de Luc 10, 29-37.

La rubrique annonce la teneur consolatoire de la missive et exige de ses lecteurs un travail herméneutique que l'auteur facilite grâce à la question "Qui est nostre proïsme?" La réponse néanmoins n'est pas sans équivoque. Si le roi de France et le duc de Bourgogne, à la tête de la noblesse chrétienne, sont à l'image de l'homme qui "aloit en Jerico, lequel ou chemin se trouva entre les larrons qui le despouillerent et vilainement le navrerent et le laisserent a moitié vif ou chemin"; le "proïsme," lui, est à la fois celui qui est blessé: "c'est a entendre que toutes les prosperitez de nostre proïsme nous doions avoir parfaicte joye et es adversitez tres grant douleur et compassion amere," et celui dont le comportement imite celui du Christ: "Celui qui fist la misericorde au navré, ce fu le vray proïsme."¹²⁴ De la glose du commandement à l'explication dialectique de la parabole, le texte articule l'expérience affective qui permet au sujet de prendre part à l'émotion d'autrui, avec l'expérience cognitive qui lui permet de comprendre cette même émotion. À cet effet, le Vieil solitaire pose comme condition impérative la disposition du lecteur à la compassion--que nous lisons ici comme un synonyme de l'empathie, dans la mesure où elle est décrite comme un instrument de connaissance de l'autre et du monde ordonné selon le précepte chrétien.¹²⁵ La prise de parole de Mézières participe de ce que Frédérique Toudoire-Surlapierre décrit comme la "juridiction des émotions," car c'est grâce à la reconnaissance de la souffrance du duc, qu'est prononcé le diagnostique critique de la situation:¹²⁶

Je vieillart et povre samaritain, avoye trouvé l'omme navré qui estoit descendu de
Jherusalem et aloit en Jerico, duquel selon ma faculté et fragilité, comme Dieu

¹²⁴ Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 99 et 100.

¹²⁵ Sur la notion d'empathie comme instrument d'appréhension d'autrui et du monde voir Elisabeth Pacherie, "L'empathie et ses degrés," éd. A. Berthoz & G. Jorland, *L'empathie* (Paris: Editions Odile Jacob, 2004), 149-181 et Magalie Sizorn, "Expérience partagée, empathie et construction des savoirs," *Journal des anthropologues* 114-115 (2008): 29-44 [<http://jda.revues.org/302>].

¹²⁶ Frédérique Toudoire-Surlapierre, "La critique: ou Les stratégies de l'émotion," *Fabula / Les colloques*, *L'émotion, puissance de la littérature*, URL: <http://www.fabula.org/colloques/document2339.php,1/20>.

scet, j'avoye tres grande compassion, c'est assavoir, parlant moralment et non pas sans tristesse, vostre tres haulte personne royale, mon tres amé seigneur.¹²⁷

L'émotion du prince autorise l'ancien conseiller à une parole morale qui rejoint la réflexion salutaire que l'épître cherche à insuffler. Mais pour que celle-ci soit efficace, Philippe écarte le récit de ses propres sentiments et centre son discours sur l'expérience de la douleur des acteurs ayant souffert directement les conséquences de la défaite et ainsi ne proposer qu'une analyse cognitive de l'émotion.¹²⁸ Dès lors, il ne s'agit pas, comme l'affirment certains critiques, qui séparent les instruments didactiques des arguments émotionnels, de relayer l'affectif au deuxième plan sous prétexte que l'auteur les mesure à l'aune de l'exemplarité biblique; mais au contraire de juger la légitimité des affects constatés dans le plaidoyer pour la création de l'Ordre de la Passion de Jésus-Christ.¹²⁹

Le discours du samaritain véhicule une charge émotive forte: exhortant le lecteur à la lamentation et aux larmes, les adjectifs "lamentable" et "lacrimable" ponctuent la description des événements, caractérisent la typologie historique qui va de Xerxès à Sigismond et décrivent le déséquilibre humoral des vertus qui soutiennent la communauté. La valeur modale contingente aux qualificatifs s'attache particulièrement à la représentation de la douleur qui doit inciter à la performance affective de *ce qu'il faut éprouver* en raison de la faillite morale de la société chrétienne. Point culminant de cette démonstration argumentaire, la vision allégorique de

¹²⁷ Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 102.

¹²⁸ Mühlethaler, "Tristesses," 23.

¹²⁹ Voir Renate Blumenfeld-Kosinski, "Philippe de Mézières' Ghostly Encounters. From the *Vie de Saint Pierre de Thomas* (1366) to the *Epître lamentable* (1397)," *Romania* 127 (2009): 168-89 et Tarnowski, "To Console." Charles-Louis Morand Métivier relève l'analyse portée par ces deux critiques qui montrent que, dans *L'Epître Lamentable*, les émotions ne sont considérées qu'à l'intérieur d'un rêve ou pour "révéler les vices des mauvais chevaliers et les vertus qu'ils ont perdues;" le critique, lui, propose une lecture alternative où l'épître "a été écrite avec le but avoué d'obtenir une réaction émotionnelle de la part du lecteur. *L'Epître* est donc à concevoir comme un postulat émotionnel de son auteur, qui a voulu réagir à la défaite de Nicopolis, mais également en tant qu'œuvre destinée à induire l'émotion de son lectorat..." Aucune de ces deux lectures ne nous convainc entièrement. (*Apprendre*, 60)

Nouvelle Jérusalem, “cité portative,” et de son palais royal, c’est-à-dire l’église dont la patronnesse n’est autre qu’une *mater dolorosa* identifiée comme madame Compassion. La construction architecturale met en scène l’ossature sociétale idéale “por demonstrier le fondement catholique et la dignité de la nostre noble chevalerie.”¹³⁰ À la droite de Compassion apparaît Charité en trésorière de la cité accompagnée de l’évêque Saint Pierre bordé de Paix, Miséricorde, Vérité et Justice; au cœur de l’église sont disposées soixante dames qui représentent les douze articles de foi; les dix-sept sacrements de l’Ancien et du Nouveau Testament; les dix commandements; les sept œuvres de miséricorde et les sept dons du Saint-Esprit; reparties dans d’autres endroits du palais se trouvent aussi Contemplation, Jouissance et Jubilation; et en gardiennes absolues de l’entrée, on compte encore, d’un côté les vertus théologiques, Foi et Espérance, et de l’autre les quatre préceptes qui fondent le sacrement de la confession, Contrition, Confession, Pénitence et Pardon. À l’exception des six dernières personnifications, toutes les dames représentées tiennent à la main un calice rempli de différents “buvrages et de precieuses medecines” offerts au nouveau peuple d’Israël à l’instar de la supplique de la reine Compassion dont l’intercession auprès du roy de Jérusalem se fait alors qu’elle porte encore “entre ses bras son doulx Filz crucefix.”¹³¹ La personnification de la *pietà* accentue la puissance de la souffrance comme instrument de la guérison communautaire dans une scène où elle surplombe les autres dames en majesté et fait du deuil le point de fuite qui accroche les regards et appelle à l’action de celui qui voit. Mais parce que pleurer et se lamenter devant autrui, écrit John Jackson, “c’est à la fois lui avouer une émotion véritable et lui demander une consolation,” le regard du lecteur est détourné sur une nouvelle figure allégorique qui occupe une place à part

¹³⁰ Philippe de Mézières, *L’epistre lamentable*, 153 et 155.

¹³¹ Philippe de Mézières, *L’epistre lamentable*, 153.

dans ce tableau.¹³² Pendant dysphorique de toutes les autres dames présentes, une dernière reine exhibe, chue sur le parterre de l'église, tous les signes caractéristiques de la tristesse et la désolation:

toute eschevelee et as peneuse robe en deux moitez dessiree, et chascune partie en cent parties derompue et toute divisee, de laquelle roine la couronne lui sera cheüe a ses piez et des trespasans toute foulee... Ceste piteuse roine sera appellee Lamentacion et qui de lui n'aura compassion il pourra bien dire qu'il aura le cuer plus dur qu'une pierre.¹³³

Le poids du *pathos* mobilisé par la scène de la dame en pitié est redoublé par cette nouvelle personnification, identifiée dès la rubrique comme “nostre mere sainte Eglise, triste, foulee et divisee.” En juxtaposant les images de Compassion et Lamentacion, la lettre trace une ligne entre le moment historique constituant la communauté des chrétiens autour des larmes d'une mère, le corps inerte de son fils crucifié sur le giron, et l'actualité du lecteur confronté au délabrement de l'institution morale qui soutient cette communauté. La vision en larmes de Lamentacion en appelle à l'émotion sociale, voire au mimétisme, pour le spectateur forcé à l'empathie à moins d'avoir le cœur dur comme de la pierre. L'é-motion, autrement dit *motus animi*, concerne avant tout le passage de l'inconscience à la conscience de la souffrance d'autrui; les larmes débordant du calice “tout enruillié” que la reine tient à la main et arrosent “tout le pavement de l'eglise jusques a la porte” *impressionnent* le spectateur au même temps qu'elles *font pression sur lui*,-- elles disent: “Vois ce que tu fais de moi!”¹³⁴ Ce dispositif émotionnel souligne le pouvoir du spectateur dont la réponse évalue, approuve ou désapprouve les larmes versées et dicte la

¹³² John E. Jackson, *Eros et pouvoir: Büchner, Shakespeare, Corneille, Racine* (Neuchâtel: À la Baconnière, 1988), 85.

¹³³ Philippe de Mézières, *L'epistre lamentable*, 155.

¹³⁴ Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux* (Paris: Seuil, 1977).

conduite à tenir devant la douleur d'autrui. Comme le montre Elizabeth Pacherie, l'appel à l'empathie sous sa forme perceptive révèle les normes sociales qui règlent la légitimité des sentiments dans la relation qui nous relie à l'autre.¹³⁵ Le spectacle de ces deux reines est lamentable parce qu'elles "donne[nt] sujet à se lamenter"; le lecteur se reconnaît dans les normes sociales que la représentation de ces émotions établissent ce qui constitue en soi un motif suffisant pour provoquer de l'émotion. Or, au delà de la sémiotique de l'image, *Lamentacion* verbalise le bien fondé de ces larmes avec quatre autres lamentations, ou raisons de se plaindre, qui reprennent le cours de l'argumentation de l'émotion: le schisme ecclésiastique, la défection des croyants, les guerres internes qui déchirent la chrétienté et l'affaiblissement de la chevalerie.¹³⁶ Miroir tendu au(x) lecteur(s) visé(s), le système de raisons qui s'y déploie autour de l'émotion éprouvée par la personnification singularise le ressenti social dont le corps politique devient l'objet même de l'émotion et sur lequel doit se porter le soin de la consolation.

"Après tribulacion venra consolation"¹³⁷

La démonstration allégorique achevée, Mézières renoue avec un discours didactique plus explicite qu'il rattache à la défaite de Nicopolis et à la situation immédiate de Philippe le Hardi. Inspiré par les paroles de Saint-Jean, il annonce un dernier onguent pour le réconfort du duc dont les propriétés "en l'ame d'omme ensaigne toutes choses: c'est assavoir fuir tristece et estre joieux en Dieu congnoistre les biens et adversitez que Dieulx veult mander."¹³⁸ L'argument, forgé dans la doctrine de Saint-Paul, prédique l'endurance à la douleur grâce à la connaissance de Dieu et aux figures exemplaires à imiter dans la pratique de la souffrance salutaire que sont

¹³⁵ Pacherie, "L'empathie," 181.

¹³⁶ Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 155.

¹³⁷ Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 170.

¹³⁸ Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 169. De l'évangile de Saint-Jean, Mézières reprend l'élaboration des bienfaits du Saint-Esprit qui devient dans l'épître "l'emplastre alectif et la medecine confortative."

Job, Saint-Eustache, Saint-Alexis et le Christ, lui-même. Connaître Dieu par les tourments et/ou supporter la douleur par la connaissance de Dieu, posent alors les deux syntagmes inhérents à la création du nouveau peuple d'Israël et de l'idéologie sacrificielle inséparable de l'Ordre de la Passion que l'orateur donne comme consolation sociale ultime.

Par ailleurs, du point de vue de la construction de l'émotion argumentée, mettre en avant l'importance de l'expérience de la douleur, c'est la désigner comme l'instrument cognitif des émotions d'autrui--nous l'avons montré--, et surtout de soi-même.¹³⁹ Suivant l'exemple des tragédies de Sénèque et des *Lamentations* de Jérémie, l'ancien conseiller revendique la teneur "lamentable et lacrimable" de son écriture qu'il donne comme nécessairement prolix dans la mesure où brèves paroles "ne devraient pas souffrir pour la consolation des loyaulx crestiens qui se sentent feruz et blechiez de la playe tant de fois repete." ¹⁴⁰ Acte de langage informatif-assertif, dire la blessure, dans cette missive, revient à montrer la plaie soufferte par autrui et n'implique pas l'engagement du *pathos* du lecteur.¹⁴¹ L'argumentation de la douleur, par contre, met en œuvre un dispositif incitant à l'expression des sentiments, voire à l'appropriation de l'émotion d'autrui pour peu qu'elle ait été rendue légitime dans le discours. Comme le spectacle pathétique des reines Compassion et Lamentacion, exposer les diverses formes de la plaie infligée à la

¹³⁹ Pacherie, "L'empathie," 181. Notons néanmoins, avant de poursuivre notre raisonnement, qu'il ne s'agit en aucun cas d'encenser la souffrance de manière gratuite. En dehors de la logique discursive qui aspire à consolider le nœud pathémique entre savoir et désolation, la douleur est dénoncée et demande à être contrôlée: "Mon tres amé seigneur, vous savez par experience lacrimable que la personne qui est ferue d'une extreme douleur jusques au cuer ne puet non penser et jour et nuit a la matere dont la douleur est engendree. Quel merveille, se la fantaisie est troublee et les sens naturelx souvent passent regle? car la douleur empesche et corrompt la digestion et fais aucunes fois perdre l'appetit et entre les gens contenance, elle empesche le dormir et aucunefois fait dormir comme firent les trois appostres par grant douleur quant le doulx Jhesu par grant tristesse sua sang pour la paour de la mort." Philippe de Mézières, *L'epistre lamentable*, 221.

¹⁴⁰ Philippe de Mézières, *L'epistre lamentable*, 220.

¹⁴¹ Nicole Delbecq, *Linguistique cognitive: Comprendre comment fonctionne le langage* (Bruxelles: De Boeck-Duculot, 2006), 181-222: "Un **acte assertif** permet de faire une déclaration, une constatation, une description, ou de poser une question informative" (192); "[lors d'un] acte de langage informatif: le locuteur fait part d'un état de choses qu'il constate ou qu'il croit constater. Même s'il est convaincu de la véracité de l'information, celle-ci peut aussi bien être fausse que vraie..." (193).

chevalerie, aux princes, à l'église et à la chrétienté, en général, équivaut à convaincre le lecteur de la nécessité sociale à éprouver la douleur, autrement dit à performer la lamentation. La répétition du récit intensifie le *pathos*, comme si les effets de la défaite étaient éprouvés de nouveau à chaque fois qu'ils étaient contés. Au terme de son discours, le Vieil Solitaire considère la matière de son texte et fait une distinction d'ordre thymique:

...c'est assavoir l'une lamentable et lacrimable a tout homme catholique pour la gloire de la sainte foy de nostre doulx Redempteur qui a esté en nostre temps si villainement foulee (...) La seconde matere de ceste presente epistre si est une nouvelle joye au contraire de la douleur souvent repetee, un remede souffisant descendant de lassus du Pere des lumieres, une nouvelle medicine alective et confortative pour la guerision de la plaie generale de la cretienté.¹⁴²

De la douleur à la joie, l'orateur repose la promesse portée par le titre de l'épître en clarifiant le sens de chaque terme selon son propos. Encouragé par l'écriture et la logique de "la douleur souvent repetee," l'exercice de la lamentation mène le lecteur à saisir l'actualité, à évaluer la conjoncture politico-morale qui l'a provoquée, puis à déterminer sa place et sa fonction au sein de cette communauté; *a contrario*, la joie est présentée comme "un remede, une nouvelle medicine alective et confortative," bref, un soin prodigué par Dieu qui projette le lecteur dans la possibilité d'un avenir meilleur.

Engagé dans les affaires de son temps, Mézières suggère une dernière fois la réformation de la chevalerie, et surtout la création d'un nouvel ordre "selon Dieu et vraye honneur de la cretienté trouvee et vaillamment poursuivie et executee."¹⁴³ Le secours ne pouvant venir que de "sainte pitié," l'auteur dégage enfin son écriture de tout pouvoir consolatoire et exige de son

¹⁴² Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 219-220.

¹⁴³ Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 220.

lecteur une transformation morale et politique à laquelle il ne peut parvenir que par la lecture de la missive et la pratique de la lamentation professée. Comme le montre Edmund Husserl, l'émotion ne peut, en ultime instance, se comprendre qu'à travers l'expérience, combien même celle-ci soit intellectualisée.¹⁴⁴ En citant Saint-Jérôme, l'orateur dissocie la douleur non-contrôlée qui "aucunefois ne peut pas refraindre sa langue ou sa plume comme il voudroit et parle plus que de mestier ne lui seroit," de celle qui motive son écriture: "traictant et anonçant une nouvelle puissance en Dieu assez souffisant pour leur redemption."¹⁴⁵ Arrivé à cette étape de l'argumentation, et comme pour illustrer le dispositif qui mène sur la voie consolatoire, l'orateur quitte la pose d'autorité qu'il a tenu jusqu'alors pour rejouer la scène qui engendre l'écriture:

Le vieil sollitaire ainsi parlant a Dieu et non pas sans larmes, une fois reconforté et l'autre desesperé de ce que après sa grant plaie generale il ne veoit aucun commencement de remede souffisant pour contretester aus ennemis de la foy ne de notable amendement des vies et des meurs des gouverneurs du peuple crestien, desirant d'estre bien mors en Dieu, en sa povre et lacrimable contemplacion une parabole lacrimable lui vint au devant, laquelle parabole pour esmouvoir a pitié les princes raisonnablement plaiez de la plaie commune, le vieil solitaire s'est enhardiz de l'escrire en la fin de ceste epistre lacrimable.¹⁴⁶

Samaritain devenu l'homme blessé de Jéricho, le célestin performe l'émotion du deuil et y reconstruit la logique de la douleur argumentée dans le reste de l'épître. Ses larmes ouvrent alors la porte à la "contemplation," c'est-à-dire, comme l'explique Jean-Claude Mühlethaler,

¹⁴⁴ Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes* (Paris: Vrin, 1931).

¹⁴⁵ Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 220-221.

¹⁴⁶ Philippe de Mézières, *L'épître lamentable*, 221-222.

elles poussent à une réflexion salutaire que l'écrivain entend partager avec son destinataire.¹⁴⁷

Concentrée sur la vision de l'ami mortellement blessé à Nicopolis, l'émotion est canalisée par la relation qu'elle tisse entre l'humain et le messager de Dieu.

Comme dans la peinture allégorique du palais de madame Compassion, la piteuse semblance de Jean de Blaisy, visage pâle et défiguré, pieds nus, habillé en cordelier et donnant à voir sur son flanc gauche "une grant plaie, de laquelle le sang couloit a grans ruissiaux jusques a ses piez, et [que] de la grant douleur de sa plaie il avoit sa teste enclinee sur sa main senestre," suffit à justifier la douleur privée du Vieil Solitaire.¹⁴⁸ Mais le récit du chevalier livre aussi les terribles conditions de vie des prisonniers de Bajazet, et donne une lecture incriminante de la conduite de l'armée franco-bourguignonne sur le champ de bataille. La parabole "lamentable et lacrimable" qui force dans un premier temps l'émotion moralisée de l'auditeur ("il est pire que Judas qui trahy son Dieu et son seigneur qui n'a pitié de toy et de messeigneurs prisonniers") ne peut parachever l'édification voulue que si elle "expose," c'est-à-dire, rattache la défaite communautaire au dérèglement des valeurs universelles inhérentes à la chrétienté que sont Foy et Discipline.¹⁴⁹ En dehors du circonstanciel, le chevalier partage alors sa douleur thématifiée en honte sociale et exige du Vieil Solitaire qu'il en fasse de même avec son lecteur. L'écriture se lit alors comme un moyen de provoquer la lamentation qui elle seule peut conduire à la consolation.

"Plourer, parler, filler mist Dieu en femme"¹⁵⁰

Deuil et lamentation signent aussi l'œuvre de Christine de Pizan qui, comme Nadia Margolis le montre, fait du premier un aspect particulier de son *ethos* auctorial ("a signal facet of

¹⁴⁷ Mühlethaler, "Tristesses," 23.

¹⁴⁸ Philippe de Mézières, *L'epistre lamentable*, 223.

¹⁴⁹ Philippe de Mézières, *L'epistre lamentable*, 228.

¹⁵⁰ Christine de Pizan, *La Cité des Dames* I, 10, 84.

Christine's authorial persona”) et de la seconde un mode d'expression littéraire distinctif (“lament becomes a primary mode of expression in both her poetry and prose”).¹⁵¹ À l'origine du *topos* dit du *veuvage qualifiant*, l'écrivaine teint toutes ses interventions poétiques, allégoriques, didactiques ou politiques de la couleur du manque caractérisé par la perte de l'être aimé, que ce dernier appartienne à son cercle privé (père, mari, fils), ou qu'il soit de l'ordre du collectif (Charles V, le duc de Bourgogne, les chevaliers tombés à Azincourt,...).¹⁵² Les disparitions de son père, Thomas de Pizan, et de son mari, Etienne de Castel, la propulsent à la tête d'une famille composée de sa propre mère, de trois enfants et d'une nièce. Christine n'a que 25 ans et doit trouver un moyen de sustenter sa “maisonnée,” ou du moins c'est la raison qu'elle donne souvent pour justifier son entrée dans le monde des lettres. Il n'est pas dans nos intentions de juger, ni même d'étudier, la sincérité de cette affirmation; par contre nous voudrions aligner nos propos sur les lectures de Liliane Dulac, Kevin Brownlee et Barbara Stevenson qui constatent qu'au delà de l'émotion de la perte, le veuvage offre à l'auteure l'occasion de légitimer sa prise de parole dans un monde culturel essentiellement masculin. Dès le départ, le discours du deuil fait ressortir les difficultés matérielles et économiques auxquelles Christine fait face, l'expression du sentiment est accompagnée du récit des aléas de la vie quotidienne pour une femme seule, ce que *de facto* la place du côté des plus fragiles de la société, de ceux qui subissent en première

¹⁵¹ Nadia Margolis, “Christine de Pizan's Life in Lament: Love, Death, and Politics,” *Laments for the Lost in Medieval Literature* (Turnhout: Brepols, 2010), 265.

¹⁵² “Le *veuvage qualifiant*: fait passer une femme à un situation où elle égale ou surpasse les hommes... ce *topos* prendra corps dans *La Galerie des femmes fortes du père le Moyné*, ou bien l'ouverture de la *Polixène* de Molière d'Essertine.” Madeleine Jeay, “Le *topos*: une familière étrangeté,” *Étrange topos étranger: actes du XVI^e Colloque de la SATOR, Kingston, 3-5 octobre 2002*, éd. Max Vernet (Québec: Presses Université Laval, 2006), 60. Voir aussi Liliane Dulac, “Les ouvertures closes dans *Le Livre de la Cité des Dames* de Christine de Pizan: le *topos* du ‘veuvage qualifiant’,” *Vers un ‘Thesaurus informatisé’: topique des ouvertures narratives avant 1800. Actes du 4^e Colloque international SATOR, Université Paul-Valéry-Montpellier III, 25-27 octobre 1990*, éd. Pierre Rodriguez et Michèle Weil (Montpellier: Centre d'étude du 18^e siècle de Montpellier, 1991), 35-45; Kevin Brownlee, “Widowhood, Sexuality, and Gender in Christine de Pizan,” *Romanic Review* 86 (1995): 339-53 et Barbara Stevenson, “Revisioning the Widow Christine de Pizan,” *Crossing the Bridge. Comparative Essays on Medieval European and Heian Japanese Women Writers*, éd. Barbara Stevenson et Cynthia Ho (New York: Palgrave, 2000), 29-44.

ligne les effets du bon ou du mauvais gouvernement.¹⁵³ Traduite dans son écriture, cette faiblesse a des conséquences diverses, d'une part, comme elle l'écrit dans *L'Advision Cristine*, cela lui donne une autonomie qu'elle n'aurait pas eu si son "mary eust duré... car occupacion de mainage ne [l']eust souffert," de cette autonomie dérive l'acquisition d'un savoir qui l'autorise à conseiller et à interpeller les Grands de son époque lors d'événements et de décisions politiques cruciaux:

...auquel bien d'estude te mis comme a la chose plus eslevée selon [son] jugement après la vie qui est de tous poins pour les parfaiz, c'est la contemplative, laquelle est vraie sapience.¹⁵⁴

Enfin l'aspect personnel du deuil s'estompe au profit d'une souffrance collective dont elle devient le porte-parole. Veuve, mère, femme, bien plus qu'une écrivaine de cour, Christine crée ainsi un personnage littéraire qui se donne en exemple à son lecteur: à travers elle, le prince se doit de comprendre la détresse des autres femmes du royaume confrontées aux deuils provoqués par une situation politique intenable résultant des tensions internes entre Bourguignons et Armagnacs et du conflit avec les Anglais.¹⁵⁵ De la mort de son mari à sa réaction sur la défaite d'Azincourt, l'expression de la douleur "sert à avancer de nouveaux éléments ou à souligner certains faits," dit Claire Le Ninan; autrement dit, elle construit des logiques argumentaires

¹⁵³ Dans *La mutacion de Fortune* et *L'advision*, Christine fait le récit des difficultés financières rencontrées à cause de son veuvage. Christine de Pizan, *Le livre de la mutacion de Fortune*, éd. Suzanne Solente (New York: Johnson Reprint, (1959¹) 1966) et Christine de Pizan, *Le livre de l'advision Cristine*, éd. Christine Reno et Liliane Dulac (Paris: Champion, 2001).

¹⁵⁴ Christine de Pizan, *Le livre de l'advision Cristine*, 125.

¹⁵⁵ Sur l'évolution de la voix politique de Christine de Pizan dans différentes œuvres (*L'Épître Othéa*, *Le livre du corps de Policie*, *Le Livre des fais et bonnes moeurs de Charles V*, ...) voir Margarete Zimmerman, "Vox Femina, Vox Politica. *The Lamentacion sur les maux de France*," *Politics, Gender and Genre. The Political Thought of Christine de Pizan*, éd. Margaret Brabant (Boulder: Westview Press, 1992) 113-127.

différentes qui vont de la démonstration de la solitude comme paradigme nécessaire de la création poétique à la revendication d'un changement d'attitude politique.¹⁵⁶

Écrivaine prolifique, le corpus littéraire christinien est trop vaste pour étudier toutes les thématiques et constructions argumentaires du deuil qu'elle met en place sans dévier de notre objectif premier--c'est-à-dire, étudier l'articulation entre les raisonnements qui mènent le lecteur de la lamentation à la consolation. Partant, nous limitons notre choix à trois lettres tardives dans lesquelles l'Italienne s'adresse aux princes de France dans un moment de crise: la menace et l'avènement de la guerre civile dans "L'épître à la royne de France" et "La Lamentacion sur les maux de la guerre civile"; et la défaite française d'Azincourt dans "L'épître de la prison de vie humaine." Comme l'écrit Eric Hicks, Christine affiche dans ces textes "la conscience d'une femme solitaire et savante [qui] se donne pour tâche de ranimer les instances d'un pouvoir vacillant, tout près de succomber à la folie générale."¹⁵⁷ Explicite dans l'épître pour la reine et dans la lamentation, l'injonction à l'action d'une caste politique au pouvoir se lit aussi entre les lignes de l'épître consolatoire de la prison de vie humaine et donne une intention cohérente à ce groupement textuel. Loin des idéaux des traités d'éducation, ces lettres reflètent la réalité dans son aspect le plus sombre; elles constituent de véritables cris de détresse, par lesquels l'écrivaine invite ses lecteurs à contempler les souffrances du peuple français et renvoie ceux qui exercent le pouvoir à leurs responsabilités. Dès lors, même si ces trois lettres sont fortement ancrées dans le contexte historique qui les a vu naître, le travail argumentaire de l'émotion en fait des textes

¹⁵⁶ Claire Le Ninan, *Le Sage Roi et la clergesse. L'écriture du politique dans l'œuvre de Christine de Pizan* (Paris; Champion, 2013), 57.

¹⁵⁷ Eric Hicks, "Une femme dans le monde: Christine de Pizan et l'écriture de la politique," *L'hostellerie de pensée: études sur l'art littéraire au Moyen Âge offertes à Daniel Poirion par ses anciens élèves*, éd. Michel Zink et alli. (Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1995), 236. Voir aussi Eric Hicks, "The Political Significance of Christine de Pizan," *Politics, Gender and Genre: The Political Thought of Christine de Pizan*, éd. Margaret Brabant (Boulder: Westview Press, 1992), 7-15.

intemporels, dont le message sur la souffrance et la vulnérabilité de l'être humain est encore actuel.

De sa "voix plourable," Christine de Pizan s'aventure dans une dialectique humble mais autorisée afin de mettre en relief les dysfonctionnements d'un corps politique malade et des parties qui en sont le plus atteintes. Tour à tour témoin, messagère, conseillère des princes, voire même prophète, l'écrivaine confectionne au fil de ces lettres un *éthos* d'auteure engagée qui ne se contente jamais de constater la douleur ou d'en appeler à l'émotion par la mimésis du "Je" qui souffre; au contraire, elle accompagne son discours de ce que Jean-Claude Mühlethaler a identifié comme "un programme d'action" qui permet d'envisager une échappatoire à la situation politique critiquée.¹⁵⁸ Suivant le même ordre d'idées, Nadia Margolis classe les lettres de Christine selon trois intentions discursives qui servent, comme chez Philippe de Mézières, à catalyser l'émotion et l'inscrire dans une pratique de l'exhortation à chaque fois renouvelée: apaiser les rivalités entre les pouvoirs en jeu, analyser l'actualité sous la lumière des récits historiques et des discours idéologiques qui assurent l'ordre social, et stimuler l'empathie et l'action compassionnelle du lecteur ("counter-emulative, sybilline and compassionate").¹⁵⁹

Parce que "toute chose a son remede"¹⁶⁰

Paroles dictées par "affection desirouse de toute bonne adrese," "L'epistre a la royne de

¹⁵⁸ Claire-Marie Schertz, "Autour de Christine de Pizan. Entre lyrisme courtois et engagement politique," *COnTEXTES: Revue de sociologie de la littérature* 13 (2013), consulté le 1^{er} mai 2015, doi :10.4000/contextes.5798, et Jean-Claude Mühlethaler, " 'Traictier de vertu au prouffit d'ordre de vivre'; relire l'œuvre de Christine de Pizan à la lumière des miroirs des princes," *Contexts and Continuities. Proceedings of the ivth International Colloquium on Christine de Pizan (Glasgow 21-27 July 2000) Published in Honour of Liliane Dulac*, eds. Angus J. Kennedy, Rosalind Brown-Grant, James C. Laidlaw et Catherine M. Müller (Glasgow: University of Glasgow Press, 2002), II, 585-601 et "Le poète et le prophète. Littérature et politique au XV^e siècle," *Le Moyen Français* 13 (1983/84): 37-57.

¹⁵⁹ Nadia Margolis, " 'The Cry of the Chameleon': Evolving Voices in the Epistles of Christine de Pizan," *Disputatio. An International Transdisciplinary Journal of the Late Middle Ages* 1 (1996): 42.

¹⁶⁰ Christine de Pizan, *The Epistle of the Prison of Human Life with An Epistle to the Queen of France and Lament on the Evils of the Civil War*, éd. Josette A. Wisman (New York: Garland Publishing Inc, 1984), 70.

France” porte la première intervention de Christine dans le conflit qui affronte les ducs d’Orléans et de Bourgogne, le 5 octobre 1405 alors qu’une bataille se prépare aux portes de Paris.¹⁶¹

Préfacée et mise en recueil par les soins de Christine, après la résolution du conflit, le lecteur moderne trouve dans le paratexte les informations contextuelles qui expliquent l’émergence de ce sentiment et pousse l’écrivaine à prendre la plume et apostropher la reine Isabeau dans l’espoir de l’inciter à rétablir la concorde entre les deux seigneurs. Au moment des événements, la reine de France se trouve à Melun en compagnie du duc d’Orléans qui y lève une armée pour se battre contre celle des Bourgogne-Limbourg-Nevers, menaçant ainsi la sécurité de “la bonne ville de Paris et tout le royaume.”¹⁶² Si bien, par l’entremise du roi de Sicile et Navarre et des ducs de Berry et de Bourbon, ces noires perspectives sont enrayées, il n’en reste pas moins que la situation donne lieu à un questionnement sur le rôle politique de la souveraine que Christine formule a nom “des adouléz supplians François, a present raempliz d’affliccion et tressesse.”¹⁶³ L’Italienne, module ainsi sa voix sur l’émotion du peuple français et rappelle adroitement à sa destinataire ses obligations et son intérêt à devenir “purchaceresse de paix et la cause de la restitution du bien de vostre noble porteur et de leurs loyaux subjez.”¹⁶⁴

L’écrivaine évalue la situation en prenant bien soin de ne pas prendre partie pour l’une ou l’autre des factions; allant même, dans un souci d’apaisement des esprits, jusqu’à humaniser et rendre banale l’origine du conflit à travers l’analogie familiale:

Et chose est assez humaine et commune mesmement: souventefoiz vient entre
pere et fils aucun descort. Mais dyabolique est et seroit la perseverance en la

¹⁶¹ Christine de Pizan, “L’epistre a la royne,” 70.

¹⁶² Christine de Pizan, “L’epistre a la royne: préface,” 70, pour la paraphrase je reprends librement la traduction d’Eric Hicks et Thérèse Moreau, “L’*Epistre à la Reine* de Christine de Pizan,” *Clio. Femmes, Genre, Histoire* 5 (1997), consulté le 1^{er} mai 2015, doi :10.4000/clio.417.

¹⁶³ Christine de Pizan, “L’epistre a la royne,” 72.

¹⁶⁴ Christine de Pizan, “L’epistre a la royne,” 74.

quelle povez notter deux grans et horribles mauux et dommages.

Dans un même geste, elle concède à Isabeau qu'elle puisse être plus encline à une maison par rapport à l'autre, en raison d'affinités politiques et de passifs historiques qui l'auraient incitée à délaissier la défense de la paix:

Et ma redoubtee Dame, a regarder aux raisons de vostre droit, posons qu'il soit ou feust ainsi que la dignité de vostre haultesse se tenist de l'une des partiez avoir aucunement blecee, par quoy vostre hault cuer feust mains evolu que ceste paix feust traictiée.¹⁶⁵

Or, ces précautions stylistiques énoncées, l'oratrice urge sa lectrice de reconsidérer sa position en fonction de son rang et de la recherche du bien commun qui doit être le sien. Partant du constat d'un peuple et d'un royaume blessé, Christine se fait l'écho de "l'opinion de tous," qui voient dans la personne de la reine "la medecine et le souverain remede de la garison."¹⁶⁶ Elle encourage sa lectrice à réinvestir de manière éthique son rôle de régente et pour ce faire, elle illustre la souffrance du peuple grâce à un tableau exemplaire qui, au terme de la lecture, rend impérative l'action de la souveraine.

Figure tutélaire de la nation, le texte cherche à inscrire Isabeau à la suite d'une liste de reines et dames exemplaires qui forgent son horizon d'attente dans un discours sur la paix caractéristique de la littérature politique médiévale.¹⁶⁷ Véturie, Esther, Bethsabée, Blanche de Castille et même la Vierge apparaissent alors comme des médiatrices féminines qui usent de leur parole et parviennent à désamorcer des situations qui mettent en péril des communautés entières. Vivement encouragée à suivre leur exemple, la requête qui lui est adressée par Christine est du

¹⁶⁵ Christine de Pizan, "L'epistre a la royne," 74.

¹⁶⁶ Christine de Pizan, "L'epistre a la royne," 70.

¹⁶⁷ Voir Nicolas Offenstadt, *Faire la Paix au Moyen Âge* (Paris: Odile Jacob, 2007).

même ordre; “a vostre peuple veuillez donner en temps de tribulacion une piecete de la parolle et du labour de vostre hautesse et puissance.”¹⁶⁸ L’expression et illustration du peuple souffrant rend légitime l’action de la reine qui à l’instar de la Vierge devient une mère pour toute sa communauté, ce qui conditionne définitivement les possibles lignes d’action à entreprendre dans le conflit:

doit estre dicte et appellee toute saige et bonne royne, mere et conffortarresse, et advocate de ses subjiez et de son pueple. Helas, doncques, qui seroit si dure mere qui peust souffrir, se elle n’avoit le cuer de pierre, veoir ses enfans entre-occire, et espendre le sang l’un a l’autre et leur povres membres destruire et disperser, et puist, qu’il venist par de costé aucuns estrangiers qui du tout les percutassent et saisissent leurs heritaiges?¹⁶⁹

“Saige et bonne royne, mere et conffortarresse” ou mère cruelle “au cuer de pierre,” la construction argumentaire de l’émotion articule les deux postures qui déterminent l’action ou l’absence d’action de la reine. En usant de son influence pour empêcher l’avancement du conflit, Isabeau s’assure le salut de son âme, rétablit les droits de sa progéniture et accède à une renommée telle que son nom sera associé dans les chroniques aux bienfaits de la paix. Par contre, si elle persiste dans sa position initiale; si elle continue à fermer les yeux sur la souffrance qu’une guerre fratricide génère; si elle s’obstine à ne pas reconnaître que la guerre nuit essentiellement aux plus faibles de la société; alors elle encourt la vengeance divine et le retour de Fortune.¹⁷⁰ À l’orée de l’épître, l’oratrice anticipait les prétextes d’Isabeau, dans une justification assez faible pour ne pas être intervenue en faveur de la paix; remettant au centre de

¹⁶⁸ Christine de Pizan, “L’epistre a la royne,” 82.

¹⁶⁹ Christine de Pizan, “L’epistre a la royne,” 78.

¹⁷⁰ Christine de Pizan, “L’epistre a la royne,” 78-80.

l'argumentation la voix du "povre peuple compara[nt] le pechié dont il est innocent," Christine déconstruit définitivement la logique des alliances et des amitiés particulières à la cour. À la lutte pour le pouvoir entre les familiers de Charles VI et du dauphin, l'Italienne oppose une politique pour le peuple dont la figure de proue serait la reine-mère. Plus qu'une "plourable requeste," l'épître prend alors des allures de mise en garde bienveillante pour qu'Isabeau fasse enfin un usage politique de "pitié, charitié, clemence et benignité"--vertus que l'on trouve "naturellement en feminines condicions."¹⁷¹ En promettant la gloire ou prédisant l'opprobre, la chambrière exige de la reine l'exercice d'un pouvoir particulièrement féminisé qui, comme l'image de la mère le suggère, l'oblige à raccourcir les distances entre ses sujets et les instances du pouvoir; autrement dit, à descendre des hautes sphères royales "couronné d'honneurs" qui l'empêchent de connaître "fors par autruy rappors, les communes besoignes, tant en paroles comme en faiz, qui queurent entre les subjez."¹⁷²

Le temps de pitié

Le 23 août 1410, alors que la guerre civile bat son plein depuis l'assassinat du duc d'Orléans en 1407 par le duc de Bourgogne, Christine écrit une nouvelle lettre qui réclame, encore une fois, l'intervention politique en faveur de la paix. Adressée à la fois à la reine et au duc de Berry, dans cette épître l'écrivaine se plie à la forme de la lamentation politique pour marquer son incompréhension devant un affrontement fratricide qui "transmue homme, que

¹⁷¹ Christine de Pizan, "L'epistre a la royne," 74, 76 et 78.

¹⁷² Christine de Pizan, "L'epistre a la royne," 72. Dans *L'Advison*, le personnage de Libera reprend au mot près le même discours en accusant les enfants de la Dame Couronnée de manquer de discernement face aux dangers de la guerre civile qui mènent le royaume à sa destruction: "Ainsi de eulx amender et mettre a paix devers leur Dieu de qui ja voy la guerre, bien vouldroye qu'a mes paroles si adjoustassent foy." Christine de Pizan, *L'Advison Cristine*, I, XXVIII, l. 34-35, 48.

convertiz soit en serpent, ennemi de nature humaine.”¹⁷³ Lieu commun philosophique sur la bestialisation du cœur humain qui “si puist ramener homme a nature de très devorable et cruele beste,” la réflexion permet à l’auteure d’établir une opposition dialectique entre violence et raison humaines (“Ou est doncques la raison qui li donne le non d’animal raisonnable?”) qu’elle place à l’origine du conflit national.¹⁷⁴ Au fil de la démonstration, l’expression de la douleur est utilisée pour renvoyer à ses lecteurs le reflet distordu de cet animal raisonnable dénaturé par une guerre indigne dont aucune des parties ne peut tirer profit. Ponctuée d’interjections affectives, la parole de Christine rythme l’argumentation par l’expression de la douleur grâce à ce langage-- semblable au soupir ou à la manifestation corporelle que l’on ne peut contrôler--qui renvoie sans cesse à la première image de l’écrivaine dans une lutte contre les larmes qui la submergent:¹⁷⁵

Seulette a part, et estraignant a grant paine les lermes qui ma veue troublent et
comme fontaine affluent sur mon visaige, tant que avoir puisse espace de escripre
ceste lasse complainte, dont la pitié de l’eminent meschief me fait d’ameres
goutes effacier l’escripture.¹⁷⁶

Dans une tentative pour transformer ses émotions en *logos*, l’oratrice se plaint que “pitié de l’eminent meschief [lui] fait d’ameres goutes effacier l’escripture”; comme dans *L’epistre lamentable* de Philippe de Mézières, les larmes renvoient au pouvoir de celui qui les voit et lui offrent une opportunité d’agir, voire, dans le cas de Christine, de préserver l’intégrité de son discours. En même temps, la capacité à éprouver de la pitié, fonde le *pathos* de l’écrivaine dans

¹⁷³ Christine de Pizan, “Lamentacion sur les maux de la guerre civile,” 84. Pour une définition de la complainte politique voir Daniel Poirion, *Le poète et le prince. L’évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d’Orléans* (Paris: Presses Universitaires de France, 1965), 215.

¹⁷⁴ Christine de Pizan, “Lamentacion sur les maux de la guerre civile,” 84.

¹⁷⁵ Sans viser l’exhaustivité, voici une liste d’interjections affectives qui se répètent dans l’épître: “O!”, “O las!”, “Pour Dieu!”, “Hé,” “Ha!”, “Hé, mi!”, “Helas!”

¹⁷⁶ Christine de Pizan, “Lamentacion sur les maux de la guerre civile,” 84.

une perspective éthique de l'événement politique. Plus que d'empathie, elle éprouve, dans ces lignes, un sentiment de sympathie qui l'inclut dans le groupe de ceux qui souffrent impuissants face à l'aveuglement d'une caste qui ne les protège plus;

Sont-ilz or aveuglez, comme il semble, vos peres de la congregacion francoise,
soubz quelz ayolz seullent estre gardez, deffenduz et nourriz les multitudes des
enfans de la terre jadiz beneuree, ore convertie en desolacion, se pitié n'y
labeure?¹⁷⁷

Enfin, à l'aide de la formule "seulette a part," qui reedit de manière intratextuelle son état de veuve, on la rattache tout particulièrement à la communauté des femmes appelées à devenir, elles aussi, "veufves et desnuees d'enfans et de parens," si la crise perdure. Seule et clairvoyante, l'Italienne construit grâce à la représentation de l'émotion, une posture auctoriale prophétique qui se confirme au terme de la missive qu'elle signe d'une "povre voix criant en ce royaume."¹⁷⁸ Comme Claire Le Ninan et Margarete Zimmerman le montrent, cette posture mobilise un double référent culturel.¹⁷⁹ D'une part, à l'image de Cassandre ignorée alors qu'elle annonce la chute de Troie, Christine craint de courir le même sort; après tout, n'est-ce pas ce que la reine Isabeau a fait en 1405? D'un autre côté, elle imite la parole de Saint-Jean Baptiste (*vox clamantis in deserto*) annonçant l'avènement du Messie, pour exhorter l'action du duc de Berry qu'elle érige en nouveau "remede" et futur "pere du regne."¹⁸⁰

Ainsi à la démonstration de la perte de la raison des Grands de France, se greffe une évaluation des événements qui oppose la passivité de la reine et de sages du royaume, au souhait

¹⁷⁷ Christine de Pizan, "Lamentacion sur les maux de la guerre civile," 84.

¹⁷⁸ Christine de Pizan, "Lamentacion sur les maux de la guerre civile," 86 et 94.

¹⁷⁹ Zimmerman, "*Vox poetica*," et Claire Le Ninan, "Christine de Pizan et la répétition de l'histoire," *Cahiers de recherches médiévales* 15 (2008): 239-251.

¹⁸⁰ Christine de Pizan, "Lamentacion sur les maux de la guerre civile," 90 et 94.

plein d'espoir sur l'intervention de Jean de Berry. À côté de l'image de la mère cruelle qu'Isabeau endosse depuis qu'elle a refusé "de la paix entremestre," Christine pose le nouveau destinataire en père d'un clan qui se défait: "O! Duc de Berry, noble prince, excellent souche et estoc des enfants royaux, filz de roy de France, frere et oncle, pere d'antiquité de la fleur de liz toute!"¹⁸¹ L'écrivaine se sert de l'émotion parentale, pour donner une nouvelle lecture pathétique de l'affrontement où les liens familiaux, entre les deux camps et les du Berry, construisent l'illégitimité du conflit. Mots, larmes, soupirs, description de la détresse du peuple, tous ces éléments déployés dans l'argumentation de Christine concourent à changer l'appréhension du conflit. Dans "La Lamentacion," la construction argumentaire de la pitié se fait de manière à ce que le duc reprenne à son tour l'argumentation pour corriger *ses enfants* qui se montrent "ennemis par accident," alors qu'ils devraient se penser "amis par nature."¹⁸² De la faiblesse de la maison de France, on passe à la vulnérabilité du peuple français qui lui "crie en lermes, soupirs et pleurs et [lui] demande et requiert. Vient tost reconforter la cité adolé."¹⁸³

Raison de réconfort touche les vivants

Contrairement aux deux lettres sur la guerre civile, dans "L'epistre de la prison de vie humaine," Christine ne cherche pas le réconfort de la part ses lectrices mais ambitionne de le leur apporter. Œuvre de commande, écrite en 1418, la lettre prend des allures de petit traité destiné dans un premier temps à Marie de Berry, puis, par extension à toutes les Françaises ayant subi une perte lors de la cuisante défaite de la chevalerie française à Azincourt.¹⁸⁴ L'écrivaine revêt

¹⁸¹ Christine de Pizan, "Lamentacion sur les maux de la guerre civile," 90.

¹⁸² Christine de Pizan, "Lamentacion sur les maux de la guerre civile," 94.

¹⁸³ Christine de Pizan, "Lamentacion sur les maux de la guerre civile," 94.

¹⁸⁴ Marie de Berry, duchesse du Bourbonnais, fille de Jean de France, du Berry, frère de Charles V et de sa première femme Jeanne d'Armagnac. Épouse en 1386 en premières noces Louis III de Chatillon, comte de Dunois (mort en 1391); puis en 1392 elle épouse Philippe d'Artois, comte d'Eu (meurt en 1397) enfin en 1400 elle se marie avec Jean, comte de Clermont qui devient en 1410 Jean I^{er}, duc de Bourbon.

pour prodiguer sa science sur l'art de se consoler, sa robe de clergesse et fonde son autorité sur deux pratiques rhétoriques: d'une part, elle se pare de son "petit estat vesval" qui lui donne l'autorité de l'expérience dans la souffrance; d'autre part, elle forge son discours sur des figures exemplaires qu'elle puisse aux sources antiques et bibliques. S'inspirant des traités de consolation classiques, elle rend illégitime la douleur au nom de la condition mortelle commune à tout être humain et préconise l'apaisement de la douleur grâce aux vertus de patience et de résignation.

Texte tardif et d'inspiration religieuse, Christine y reprend librement les idées de Boèce, Cicéron et Sénèque, ce qu'empregne son discours de la philosophie stoïco-chrétienne.¹⁸⁵ L'argumentation qui mène à la résignation de la perte se déroule selon les codes du genre littéraire: les êtres chers que l'on pleure ont eu une vie honorable et digne; les morts sont plus heureux que les vivants car ils échappent à la condition humaine; la mort est une loi commune qui ne fait pas de distinctions et comme telle elle ne doit point être redoutée. Elle propose un réconfort tout aussi convenu dans la béatitude et le salut des héros d'Azincourt. Enfin, elle exhorte les survivants à la prière pour les âmes des défunts et décourage les manifestations trop émotives.

En comparaison avec les deux autres épîtres, cette missive est austère et, comme le montre Claire Le Ninan, témoigne d'un désenchantement certain du discours politique: "les serments ayant perdu leur capacité *magique* de modifier le réel, les sacrements sont désormais les seules manifestations fiables de la parole performative."¹⁸⁶ En offrant une consolation

¹⁸⁵ Sylvie Lefèvre rappelle que les deux textes contemporains de "L'épître de la prison de vie humaine" et les *Heures de contemplation sur la passion de Notre-Seigneur* ne sont pas les premières œuvres religieuses de Christine de Pizan ; dans la première décennie du XV^e siècle, elle s'était déjà essayé à l'écriture pieuse avec *L'Oroison Notre-Dame*, *l'Oroison Notre-Seigneur*, les *Quinze joyes de Notre-Dame* et les *Sept psaumes allégorisés*. "Christine de Pizan," *Dictionnaire des Lettres Françaises. Moyen Âge* (Paris: Le Livre de Poche, 1992), 286.

¹⁸⁶ Claire Le Ninan, *Le Sage*, 183.

publique et universelle, elle dépersonnalise la douleur et le réconfort, qu'elle pose dans le traité comme des formes qui servent à ordonner la souffrance collective et sociétale qui s'assied sur la reprise de la béatitude qui donne une légitimité communautaire à la souffrance: "Beneurez sont ceux qui souffrent pour justice."¹⁸⁷ Suivant cet ordre d'idées, Christine montre à Marie de Berry comment elle peut passer de la lamentation à la consolation. Dans "La prison de la vie humaine," pleurer pour les morts ou les captifs est une pratique stérile de la souffrance; à la place l'écrivaine donne à la duchesse les outils pour contrôler son émotion et devenir une figure tutélaire et exemplaire, à l'image de la *mater dolorosa* chrétienne, de la nation. L'autorité féminine est créée à travers la souffrance argumentée de manière à devenir une valeur positive dans l'exercice du pouvoir féminin. Marie de Berry doit réinvestir sa place dans la société, et au sein de sa cellule familiale. Sans nier l'émotion liée à la perte, le discours consolatoire tend à les placer dans un arrière plan où ils deviennent insignifiants. Marie de Berry devient l'exemple à suivre pour toutes les femmes qui souffrent la perte d'êtres chers. Sa situation donne le prétexte à la généralisation de la souffrance non seulement à cause de la défaite d'Azincourt ou des vicissitudes de la guerre, mais de manière plus absolue face à son contrôle raisonné des émotions du deuil.

L'émotion argumentée ne doit pas forcément émouvoir le lecteur mais doit absolument le pousser à l'action; Christine de Pizan et Philippe de Mézières illustrent particulièrement ce mouvement cognitif explicite dans leurs épîtres. Partant de la plainte, ils signalent la force discursive et sociale du sentiment partagé et demandent à leurs lecteurs de prêter une oreille attentive à cette lamentation. La consolation dépend de la prise en compte de cette parole émergente et des communautés émotionnelles qui s'en font l'écho.

¹⁸⁷ Christine de Pizan, "La prison de la vie humaine," 4. Voir Margolis, "The Cry," 58.

Chapitre 3

Consolation, désolation: les Romans de Mélusine

La mission consolatrice du récit n'est pas uniquement le fait d'un genre littéraire précis. Dans la première partie de notre travail, nous nous sommes attachée à étudier des récits dont l'*intentio auctoris*¹⁸⁸ était donnée comme celle du soulagement d'un lectorat en deuil explicitement énoncé dans le texte. À ces récits préexistent donc une douleur connue de l'auteur et du lecteur que l'œuvre prétend apaiser; la consolation, comme le souligne Daniel Couegnas, "connote la *suppression--provisoire? Effective?--d'une souffrance.*"¹⁸⁹ Le récit est ainsi pensé comme une manière de détourner le lecteur d'une emprise excessive des passions et a, par là-même, une fonction "morale et normative" qui au lieu de s'attaquer au sujet même de la douleur, se centre sur l'inhibition de celle-ci, voire sur son oubli. Cet aspect de la littérature de consolation n'est pertinent que dans la perspective d'une relation pseudo-thérapeutique entre l'auteur et le lecteur. Qu'en est-il alors de la consolation du et par le récit dans les fictions désengagées d'un référent spécifique de la perte et du deuil du lecteur? Peut-on également y lire une mission de consolation de la littérature? Ou le déplacement herméneutique de l'intention de l'auteur à celle de l'œuvre, ou à celle du lecteur, l'empêcherait-t-il?

Un premier élément de réponse est avancé par Umberto Eco, dans un recueil d'articles sur la littérature populaire où il reformule la catharsis aristotélicienne dans "une *pragmatique* du

¹⁸⁸ *Intentio auctoris, operis, lectoris*: Umberto Eco a proposé de désigner par ces termes trois approches possibles des textes: soit le lecteur cherche dans le texte ce qu'a voulu dire son auteur (*intentio auctoris*), soit il y cherche ce que peut signifier le texte en fonction des systèmes de signification qui ont régi son encodage (*intentio operis*), soit il l'utilise pour y faire rebondir ses propres intuitions de lecteur (*intentio lectoris*). Voir Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires* (Paris: Éditions Amsterdam, 2007), 343.

¹⁸⁹ Daniel Couegnas, "Dénouement Romanesque et Consolation," *Littérature narrative et consolation. Approches historiques et théoriques*, éd. Emmanuelle Poulain-Gautret (Arras: Artois Presses Université, 2012), 28.

roman.”¹⁹⁰ Il y dévoile deux interprétations possibles du modèle antique: une narrativité problématique et un récit de consolation,

pour la première, la catharsis démêle le nœud de l’histoire mais ne réconcilie pas le spectateur [ou le lecteur] avec lui-même: au contraire c’est précisément le dénouement de l’histoire qui le trouble. [...] ...la seconde incarnation du modèle aristotélicien: elle va de *Tom Jones* aux *Trois Mousquetaires* jusqu’aux descendants actuels du roman-feuilleton. Ici, l’histoire, en résolvant ses propres nœuds, se console et nous console.¹⁹¹

Le sémioticien se fonde sur la consolation et la satisfaction du lecteur après le dénouement de l’histoire, pour faire une distinction esthétique entre une littérature que l’on pense complexe et une littérature dite populaire, voire “populiste” car elle se joue sur une entière connaissance des attentes de son public:

En élaborant cette recette, Aristote savait pertinemment que le paramètre d’acceptabilité ou de l’inacceptabilité d’une histoire ne réside pas dans l’histoire elle-même, mais dans le système d’opinions régissant la vie sociale. Pour être acceptable l’histoire doit paraître vraisemblable, le vraisemblable n’étant autre

¹⁹⁰ Cette citation et toutes celles qui précèdent sont de la plume de Couégnas “Dénouement Romanesque,” 28.

¹⁹¹ Umberto Eco, “Pleurer pour Jenny?” *De superman au surhomme*, trad. Myriem Bouzaher (Paris: Bernard Grasset, 1978), 17-18. [les crochets sont nôtres]. Le critique italien y décrit *la recette aristotélicienne* en ces termes: “La recette aristotélicienne est simple, prenez un personnage auquel le lecteur puisse s’identifier, ni franchement mauvais ni trop parfait, et faites-lui vivre des aventures qui l’amènent à passer du bonheur au malheur et vice-versa à travers maintes péripéties et reconnaissance. Tendez au maximum l’arc narratif afin que les lecteurs et spectateur éprouvent pitié et terreur à la fois. Quand la tension aura atteint son maximum, faites entrer en action un élément qui vienne démêler le noeud inextricable des faits et des passions en résultat: prodige, intervention divine; révélation; châtement inopiné...il faudra que cela donne lieu à une catharsis: purification de l’auditoire (=soulagement); purification de l’histoire elle-même (solutions acceptable avec l’idée que nous avons de l’ordre logique ou fatal des événements humains).” Eco, “Pleurer,”14.

que l'adhésion à un système d'expectatives habituellement partagé par l'auditoire.¹⁹²

Pour Eco le lectorat de cette littérature, dite populaire, est socialisé autour d'une série d'attentes face aux récits prévisibles dans un certain ensemble de conventions, idées reçues et/ou préjugés dominants.¹⁹³ En suivant cette analyse, apparaît une lecture de la consolation littéraire comme un *supplément*, car elle procure au lecteur une satisfaction dans le plaisir de lire, de prévoir et/ou de comprendre le dénouement de l'histoire. "L'impression de *finition* du texte qui ne saurait être qu'agréable"--sans que pour autant cette résolution doive être positive--, dégage la consolation par la littérature d'un objectif moral et de la notion de *divertissement* contre laquelle Pascal mettait en garde, comme le montre Couegnas en citant le philosophe: "la seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement et c'est pourtant la plus grande des misères."¹⁹⁴ Alors, comme le suggère Antoine Compagnon, la littérature a pour résultat l'amélioration de la vie du lecteur.¹⁹⁵

À la suite d'Eco, les auteurs du recueil collectif *Littérature narrative et consolation* se sont attachés à étudier les modalités structurelles, stylistiques, ontologiques et discursives de la consolation dans des récits autres que "populaires." Bien que très fonctionnelles--peut-être même, parce que fonctionnelles--, les conclusions des critiques réunis autour de Emmanuelle Poulain-Gautret partent d'un parti pris sur le récit et la valeur que le lecteur lui accorde. Ils inscrivent la question de la consolation dans une autre, plus vaste et d'ordre philosophique: "revenir sur les fonctions de l'art en général" en passant par le "dialogue entre grande littérature

¹⁹² Eco, "Pleurer," 18.

¹⁹³ Couegnas, "Dénouement," 36.

¹⁹⁴ Couegnas, "Dénouement," 28; page 30 pour la citation de Pascal.

¹⁹⁵ Antoine Compagnon, *La littérature pour quoi faire?* (Domont: Collège de France/Fayard, 2012), 41.

et littérature populaire.”¹⁹⁶ Le chemin de la hiérarchie des littératures rouvre la voie d’un jugement moral sur la validité littéraire et esthétique des œuvres, où le paradigme de consolation est reconnaissable. C’est précisément ce que nous cherchons à éviter. Pour nous, la notion de consolation qu’Eco élabore permet de mettre en lumière la capacité d’une histoire à représenter les attentes du lectorat et en quelque sorte à mieux le saisir par ce biais.¹⁹⁷ Quand le sémioticien distingue entre “populaire” et “non-populaire,” il se réfère à l’adhésion à un *système de représentations* particulier au contexte socio-historique de la fin du XIX^e siècle, non pas à une gradation littéraire quelconque. Autrement dit, *la cohérence du système de représentation* de l’auteur façonne l’horizon d’attentes permettant au lecteur de “résoudre un certain nombre de contradictions, apparentes ou réelles, en relation avec le contenu idéologique ou psychologique de l’œuvre” de manière à provoquer un sentiment de satisfaction une fois le récit terminé.¹⁹⁸

Si les attentes du lectorat des XIV^e et XV^e siècles sont très différentes de celles identifiées par Eco, la *pragmatique des romans*, qu’il propose, reste pertinente pour penser aux fonctionnements de la consolation du récit à la fin du Moyen Âge. Les romans de Mélusine offrent à ce propos un exemple d’autant plus intéressant qu’ils entremêlent “narration problématique” et récit de consolation se donnant à lire, simultanément, comme des récits de la perte irréparable et du réconfort dans et par le récit lui-même.¹⁹⁹

Tributaires des contes populaires, les récits mélusiniens racontent, initialement, l’histoire de la rencontre et du mariage entre une fée et un mortel. Pour assurer la prospérité économique et

¹⁹⁶ Poulain-Gautret, *Littérature*, quatrième de couverture.

¹⁹⁷ Eco, “Pleurer,” 15: l’objectif du récit de consolation est de “susciter les effets de consensus dans l’opinion publique, remporter l’adhésion à un système d’attentes habituellement partagé par l’auditoire.”

¹⁹⁸ Couégnas, “Dénouement,” 33.

¹⁹⁹ Voir Jean d’Arras, *Mélusine ou la noble histoire de Lusignan*, éd. et trad. par Jean-Jacques Vincensini (Paris: Le Livre de Poche, 2003) et Coudrette, *Le Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan*, éd. Eleanor Roach (Paris, Klincksieck, 1982).

la continuité de la lignée, le mari est tenu à un interdit qu'il doit respecter et garder en secret.²⁰⁰

Pendant un temps, le couple vit ainsi en harmonie au sein d'une société décrite comme foncièrement chrétienne et féodale jusqu'à ce que le mortel, souvent poussé par un membre de sa famille, rompt la promesse faite à la fée, provoquant ainsi son départ.²⁰¹ L'originalité première des *Romans de Mélusine* de Jean d'Arras et de Coudrette réside, comme le souligne Christopher Lucken, dans "la mise en place d'une fiction qui hésite entre deux options... : la fable ou l'histoire."²⁰² Le critique dénonce une tendance des études consacrées à ces deux textes à se centrer sur les composantes féeriques et mythiques du récit, ou pour le dire autrement, sur l'histoire de Mélusine aux dépens de l'Histoire des Lusignan. Soulignons néanmoins que depuis l'article intitulé "Fiction and History" d'Emmanuèle Baumgartner, la piste du récit généalogique est de plus en plus explorée.²⁰³ Mais si les premiers portent leur attention sur l'histoire de la fée

²⁰⁰ Voir Jean d'Arras, *Mélusine*, 116: "...elles leur faisoient jurer, les uns qu'ils ne les verdoient jamais nues, les autres que le samedi n'enquerroient qu'elles seroient devenues; aucunes, si elles avouent enfants, que leurs maris ne les verroient jamais en leur gesine."

²⁰¹ Les signes de la chrétienté comme marqueurs idéologiques de la société des humains servent d'un côté, à diaboliser la fée mélusiniennne: elle n'assiste jamais à la messe et/ou quand elle est aspergée d'eau bénite, elle se transforme en serpent et s'envole; ou au contraire à rassurer le chevalier sur l'appartenance du personnage féerique au groupe des "créatures de Dieu". Les romans de Jean d'Arras et Coudrette s'alignent sur la dernière option en faisant de Mélusine une dame pieuse qui assiste régulièrement au service religieux et qui construit divers hauts lieux de culte dans la région de Poitiers. Voir notamment Laurence Harf-Lancner, *Les fées au Moyen Âge* (Paris: Champion, 1984) et *Le monde des fées dans l'occident médiéval* (Paris: Hachette, 2003) et Anita Guerreau Jalabert, "Des fées et des diables observations sur le sens des récits "mélusiniens" au Moyen Âge," *Mélusines continentales et insulaires*, éd. Jeanne Marie Boivin et Proinsias MacCana (Paris: Champion, 1999), 105-137.

²⁰² Voir Christopher Lucken, "*Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan? La fable de l'histoire*," *Mélusines continentales et insulaires*, éd. Jeanne Marie Boivin et Proinsias MacCana (Paris: Champion, 1999), 140.

²⁰³ Emmanuèle Baumgartner, "Fiction and History. The Cypriot Episode in Jean d'Arras's *Mélusine*," *Mélusine of Lusignan. Founding Fiction in Late Medieval France*, eds. Donald Maddox et Sara Sturm-Maddox (Athens, Georgia: University of Georgia Press, 1996), 185-200. Voir aussi Michel Zink qui remarquait à la fin des années 1980 que l'"aspect de conte de fées est moins sensible à la lecture que celui de compilation pseudo-historique à la gloire des Lusignan" ("Écriture historique du roman," *La littérature française aux XIV^e et XV^e siècles. GRLMA*, [Heidelberg: Carl Winter, 1988], 8, 206), et par ordre chronologique selon la date de publication: Marie-Thérèse de Medeiros, "L'idée de croisade dans *Mélusine* de Jean d'Arras," *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 1 (1996): 147-155; Catherine Gaullier-Bougassas, "Mélusine et les rêves de croisade," *La tentation de l'Orient dans le roman médiéval. Sur l'imaginaire médiéval de l'Autre* (Paris: Champion, 2003): 289-354; Catherine Léglu, "Nourishing Lineage in the earliest french versions of the *Roman de Mélusine*," *Medium Aevum* 74/1 (2005): 71-85; Daisy Delogu, "Jean d'Arras Makes History. Political Legitimacy and the *Roman de Mélusine*," *Dalhousie French Studies* 89 (2007): 15-28; Tania M. Colwell, "Patronage of the poetic Mélusine romance. Guillaume l'Archevêque's confrontation with dynastic crisis," *Journal of Medieval History* 37 (2007): 215-229; Matthew W. Morris, "Les deux

de son enfance à son exil; les deuxièmes s'intéressent à l'expansion territoriale et à la survivance du lignage de la fée au-delà des limites du récit. Il est indiscutable que c'est sur cette ambivalence que se dessine la trame sur laquelle les auteurs français tissent leurs récits. Ils donnent un nom à la fée et se réclament des chroniques latines comme celles de Pierre de Bersuire où la fondation de la forteresse de Lusignan est liée à la formation du couple.²⁰⁴ L'histoire d'amour et celle de la famille des Lusignan s'y déroulent en mettant en lumière des figures, en apparence, contradictoires: la fée-amante, la mère, la dame féodale... C'est pourquoi, nous proposons une lecture qui combine ces deux pistes autour des thèmes de la perte et de la consolation.

De la fiction à l'actualité: les héritages cognatiques.

Dans un article fondateur, Jacques Le Goff et Emmanuel Le Roy Ladurie associent la fonction maternelle de la fée à celles de défricheuse et bâtisseuse.²⁰⁵ Par ce geste, les historiens soulignent le caractère fécond de Mélusine et font de ce personnage une figure essentiellement positive de la prospérité. Les travaux qui étudient les fonctions civilisatrices et créationnelles de la fée qui tous les samedis se transforme "en serpente de nombril en aval" ne manquent pas.²⁰⁶ Pour Jean d'Arras comme pour Coudrette, la fée est à l'origine d'un espace géopolitique important et

Mélines. Une comparaison des œuvres de Jean d'Arras et de Coudrette, "Écriture et réécriture du merveilleux féerique. Autour de Mélusine", eds. Matthew W. Morris et Jean-Jacques Vincensini (Paris: Classiques Garnier, 2011), 107-120.

²⁰⁴ Jean-Jacques Vincensini cite Pierre de Bersuire (mort en 1362) comme la première attestation de cette légende enracinée dans le sol du Poitou: "Dans ma patrie, le Poitou, on raconte que le puissant château de Lusignan (castrum illud fortissimo de Lisiniaco) a été fondé par quelque chevalier et la fée qu'il avait épousée. On ajoute que, de cette fée, est issue une foule de personnages nobles et puissants, et que les rois de Jérusalem et de Chypre, comme les comtes de la Marche et de Parthenay, y trouvent leur origine..." [*Petri Berchori Pictaviensis. Venetiis. Apud Haeredem Hieronymi Scoti, 1583, traduction de Vincensini du prologue du livre XIV (Liber decimusquartus in quo agitur de Naturae mirabilibus.)*] Voir "Le roman de *Mélusine*. La fée, les déesses-mères celtiques et la souveraineté," *Iris* 29 [2005]: 90.

²⁰⁵ Voir Jacques Le Goff et Emmanuel Le Roy Ladurie, "Mélusine maternelle et défricheuse," *Annales E.S.C* (1971): 587-603.

²⁰⁶ Jean d'Arras, *Mélusine*, 134.

d'un lignage où se confondent temps mythique et historique en rendant ainsi légitimes les revendications généalogiques des descendants. Jean d'Arras est le premier à raconter les aventures de la fée et de sa progéniture; sous sa plume, le *Roman de Mélusine* devient l'*Histoire des Lusignan* et, par extension, celle de son dédicataire Jean duc de Berry. Le glissement du modèle romanesque au modèle historiographique postulé dès le prologue s'opère grâce à la source d'inspiration, citée à l'orée de l'écriture ("les vraies coroniques"), que le propre duc de Berry et le comte de Salisbury ont mis à disposition de l'auteur, et qui permet une inscription temporelle du récit dans l'histoire du XIV^e siècle:

Ne vous vueil plus faire de proverbes ne d'exemples. Et ce que je vous entend a traictier comment la noble et puissant forteresse de Lisignen en Poitou fu fondée par une faee et la maniere comment selon *la juste cronique et la vraie histoire*, sans y appliquer chose qui ne soit *veritable*, et *juste* de la propre matiere.²⁰⁷

Au-delà de l'appartenance au genre de la chronique, l'auteur actualise la fiction mélusinienne dans le contexte de la guerre des Cent Ans grâce à la mise en évidence de la fondation de "la noble et puissant forteresse de Lisignen en Poitou" et fournit au duc de Berry, descendant des Lusignan de par sa mère, Bonne de Luxembourg, un argument politique de plus dans le conflit qui l'oppose aux Anglais dans le Poitou. Prince de sang royal, Jean de Berry avait reçu en apanage la région des mains de son père, Jean le Bon, en 1356 pour presque aussitôt, le perdre lors de la défaite de Poitiers. Ce n'est qu'en Octobre 1374, et après un très long siège de quatorze mois, que le duc récupère la forteresse qui était alors devenue un haut lieu emblématique du pouvoir de la famille de Berry et des aspirations politiques de la maison de

²⁰⁷ Jean d'Arras, *Mélusine*, 118 [nous soulignons].

France.²⁰⁸ Ce cadre narratif posé, Jean d'Arras légitime la souveraineté des Français vis-à-vis des Anglais à l'aide de la validation de la fée car, dit le texte, le château de Lusignan: "ne demoura .XXX. ans acomplis en main d'ome qui ne feust extraiz de la dessus dicte lignie de par pere ou de mere." En guise d'épilogue, l'auteur insiste sur l'authenticité à la fois de son récit et des prétentions généalogiques du duc de Berry en mettant encore une fois en évidence l'usurpation anglaise,

Et quant a moy, j'ai oÿ dire a mon tresredoubté seigneurs que du temps que
Cersuelle le tenoit pour les *Angloiz*, et que le siege y estoit par mon dit seigneur,
que Cersuelle lui dist que en certain temps avant que la forteresse feust rendue,
icellui Cersuelle gesoit en son lit ou chastel de Lusegnen, [...] Il vit, ce disoit il,
apparoir presentement et visiblement devant son lit une serpente grande et grosse
merveilleusement, et estoit la queue longue de .vii. a .viii. piéz, *burlee d'azur et
d'argent*.²⁰⁹

L'apparition zoomorphe de Mélusine en fin de récit se donne à lire comme une revendication politique. Tel un fantôme du passé, la couleur de sa queue, "burlee d'azur et d'argent" rappelle de manière métonymique les couleurs héraldiques de la famille de Lusignan²¹⁰ et le serpent signale la marque d'appartenance historique qui justifie, voire provoque, l'abandon de la place par les tenants anglais du lieu:

²⁰⁸ Voir le résumé détaillé de Morris: "Les deux Mélusines" duquel on s'est inspiré, pour une étude approfondie consulter Christopher Allmand, *The Hundred Years War* (Cambridge: Cambridge University Press, 1988) et Françoise Autrand, *Jean de Berry l'art et le pouvoir* (Paris: Fayard, 2000).

²⁰⁹ Jean d'Arras, *Mélusine*, 810 [nous soulignons].

²¹⁰ Comme sur les armes des enfants de Mélusine, par ex. Jean d'Arras, *Mélusine*, 320-322: "Et fist armer Uriiens jusques a quatre cens gentilz hommes de ses plus haulx barons et chevaliers et escuiers. Et mesmes s'arma et son frère, et montèrent a cheval et s'en vont, banniere desployee, burlee d'argent et d'asur a l'ombre d'un lyon de gueules, en moult belle ordonnance."

Comment, Cersuelle, vous qui avéz esté en tant de bonnes places, avéz vous paour de celle serpente? Certes, c'est la dame de ceste forteresse et qui la fist fonder et sachiez qu'elle ne vous fera ja mal. Elle vous vient monstrier comment il vous fault dessaisir de ceste place.²¹¹

Comme l'élucide Alexandra la maîtresse de Cresswel, le récit met en relief que la faveur de la fée va aux du Berry; cela au moment même où Charles VI, roi de France et Henri V d'Angleterre s'appêtent à signer un traité de paix pour mettre un terme à la guerre dans lequel se négocie la seigneurie du château. "Dame de la forteresse," cette dernière apparition de la "serpente" s'annonce comme un mauvais augure pour l'ennemi anglais du duc de Berry. Sur le point de clore son récit, Jean d'Arras prend soin de retisser les liens qui rapprochent son commanditaire de son personnage de telle manière que l'histoire trouve une continuité dans l'actualité.

Suivant d'une dizaine d'années le roman en prose de Jean d'Arras, Coudrette prend sa plume à la demande d'un autre grand seigneur du Poitou dont l'aspiration est de "savoir dont il est descendus,/ soit baron ou contes ou ducs, / si que memoire longue en soit" car "qui riens ne scet, il ne vault rien."²¹² Comme le commanditaire de Jean d'Arras, Guillaume Larchevêque, seigneur de Parthenay, met aussi à la disposition de son écrivain un "sien livret" tout en lui dictant les chemins à suivre pour que "et affin qu'il en soit mémoire, /vous mettrez en rime l'ystoire."²¹³ Descendants directs de Thierry, enfant dernier-né de la fée, l'auteur souligne dès le prologue que les Parthenay revendiquent ces origines exceptionnelles dont ils portent

²¹¹ Jean d'Arras, *Mélusine*, 812.

²¹² Coudrette, *Le Roman*, vv. 41-43 et v. 35.

²¹³ Coudrette, *Le Roman*, vv. 79-80.

ostensiblement les armes comme signe identitaire et dont ils ne manquent pas d'en ressortir la nature féerique:

Le chasteau fut fait *d'une fee*,
Si comme il est par tout restraict,
(...)
Melusine fut appelée
La fee que vous ay nommée,
De quoy *les armes nous portons*,
En quoy souvent nous deportons.²¹⁴

La filiation entre Mélusine et Guillaume Larchevêque se signale tout au long du récit, rendant le projet généalogique clairement visible.²¹⁵ Le lien entre le personnage et le premier lecteur visé se fait par la voie de l'ascendance, ce qui transforme le texte en un site de la mémoire de l'histoire personnelle et collective. Pour ce faire, Coudrette mobilise dès l'ouverture du récit la notion de savoir comme désir inhérent à tout être humain:

Car tout humain
Desire venir a ce point
De savoir ce qu'il ne scet point.²¹⁶

Comme le remarque Christopher Lucken, l'emprunt à la *Métaphysique* d'Aristote est d'autant plus utile que son déplacement est significatif.²¹⁷ Si pour le philosophe grec, le désir de

²¹⁴ Coudrette, *Le Roman*, vv 70-71 et 75-78 [nous soulignons].

²¹⁵ Par exemple, Coudrette, *Le Roman*, vv. 72-74: “de laquelle je suis estrait /et mot et tout la lignie /De Partenay, n'en doutez mie”; vv. 5543-51: “Thierrys tenoit moult grant paÿs,/ et si n'estoit d'omme haÿs./ De celui est issu de vray / la lignie de Partenay, / ainsi que raconte l'ystoire, / qui règne hautement encore...”; et vv. 6686-6688: “Encore regne la lignie / de Thierrys a Partenay, voire, / ils regnent grandement encore.”

²¹⁶ Coudrette, *Le Roman*, vv. 8-10.

²¹⁷ Lucken, “*Roman de Mélusine ou Histoire des Lusignan*,” et Friedrich Wolfzettel, “‘Songe’ et/ou ‘histoire.’ *Le roman de Mélusine* de Coudrette ou le roman conte de fées au carrefour du système générique du Moyen Âge

savoir était à la base de l'entreprise philosophique, il est ici le fondement de la quête des origines, de la réalisation personnelle et du récit généalogique:

S'affiert a tout homme de bien
D'enquerir moult fort des ystoires
Qui sont de loingtaines memoires;
Et tant plus est de hault degré
Doit il de degré en degré
Savoir dont il est descendus²¹⁸

Le rôle du récit est de rapprocher les “loingtaines memoires” du lecteur et de légitimer par le récit la souveraineté d'une famille sur un espace géopolitique précis. *Le Roman de Mélusine* par Coudrette se conçoit du début jusqu'à la fin comme celui des Parthenay, jusqu'à en recueillir l'épithète de Guillaume Larchevêque mort avant la fin de la composition de l'ouvrage et d'inscrire dans la continuité de la trame narrative l'avènement de son fils Jean de Mathefelon et de son épouse Brunissende de Périgord à la tête de la famille. Le récit n'en reste d'ailleurs pas à cette branche de l'arbre généalogique des Parthenay et accomplit le tour de force majeur de poser un horizon d'attente ultime dans les vœux de progéniture pour le couple car

Douleur seroit se defailloit
Et se d'eulx bon hoir ne sailloit
Pour maintenir la noble ligne
Qui est yssue de Mellusigne.²¹⁹

tardif,” *550 ans de Mélusine allemande--Coudrette et Thüring von Ringoltingen. Actes du colloque organisé par les Universités de Berne et de Lausanne en août 2006*, eds. André Schnyder et Jean-Claude Mühlethaler (Bern: Peter Lang, 2008), 382-383.

²¹⁸ Coudrette, *Le Roman*, 36-41.

²¹⁹ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6973-6976. Aussi, il convient ici de rappeler les remarques de Georges Duby sur l'importance de la généalogie pour la noblesse féodale qui: “fondait son privilège sur la seule naissance et la qualité

Matthew W. Morris le note, les versions de Jean d'Arras et Coudrette partagent un même intérêt historiographique, ce qui tend à confirmer les premières conclusions de Léo Desavre qui, en 1882, postulait une versification de la version de Jean d'Arras par Coudrette.²²⁰ Mais le récit de Coudrette insiste de manière explicite sur ses intentions généalogiques tout en les entremêlant avec le récit de la perte, raison pour laquelle nous lui accorderons notre préférence sans pour autant exclure entièrement la version de Jean d'Arras que nous convoquerons pour renforcer, dans certains cas, nuancer dans d'autres cas, voire contredire le récit de la famille des Lusignan.²²¹

Mélusine est, dans les deux versions, un personnage positif et civilisateur qui, à première vue, ne menace pas l'ordre social établi. À la suite de l'article de Le Goff et Le Roy Ladurie, nombreuses sont les études qui analysent cette figure comme un avatar des déesses-mères celtiques et latines, une fée de la fécondité ou l'emblème parfait de la troisième fonction dumézilienne qui est celle de production et de reproduction.²²² Les critiques s'attardent souvent sur l'image d'une maternité lumineuse extraordinairement féconde qui se reporte sur ses belles filles et qui dénote à la fois, l'exaltation de la vie, la santé de la lignée, la virilité des fils de la fée et la bénédiction divine.²²³ À la croissance démographique, s'ajoute d'ailleurs l'expansion territoriale par le défrichement de la forêt, la récupération de l'héritage de Raymondin et les

des ancêtres"; "Du côté du père la mémoire s'ordonne très nettement en fonction de la conscience d'une race et d'un sentiment lignagier dont l'expression, le soutien, est un *cognomen*, un surnom patronymique. Celui-ci désigne un lieu, une terre." "Structure de parenté et noblesse dans la France du Nord aux XI^e et XII^e siècles" repris dans *La Société Chevaleresque* [Paris: Champs-Flammarion, 1988 (1967¹)], 152.

²²⁰ Voir Morris, "Les deux Mélusines," 116. En note 1 il renvoie à l'article de Léo Desavre, "Le mythe de la Mère Lusine," *Mémoires de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux Sèvres* (1882): 82-263.

²²¹ Soulignons par là le paradoxe inhérent de cet appellatif qui sous la plume de Jean d'Arras englobe tous les descendants de la fée et chez Coudrette, désigne tantôt une branche spécifique tantôt l'ensemble de la famille.

²²² Voir par exemple les travaux de Jean Markale, *Mélusine et l'androgynie* (Paris: Retz, 1983), d'Evelyne Sorlin, *Cris de de vie, cris de mort. Les fées du destin dans les pays celtiques* (Helsinki: Academia Scientiarum Fennica, 1991) et de Jean-Jacques Vincensini "La fée, les déesses-mères."

²²³ Voir Myriam White-Le Goff, *Envoûtante Mélusine* (Bonchamps-lès-Laval: Klincksieck, 2008), 159 sqq.

conquêtes de nouveaux territoires par les cinq premiers enfants de la fée--notons d'ailleurs que dans l'économie du récit les combats et les naissances sont souvent mis en parallèle.²²⁴

À cette image de la dame féconde et complémentaire du seigneur féodal, s'ajoute paradoxalement celle d'une Mélusine souvent associée à la diabolie à cause de sa transformation hebdomadaire en mi-femme et mi-serpent. Marque visible de l'altérité féerique, l'hybridation mélusinienne est pourtant gardée en secret comme si une fois dévoilée elle ne pouvait provoquer que le désordre et la déchéance. Elle est à la fois trace de la faute commise contre le père, marque de la punition maternelle et rappel de la nature immortelle; l'hybridité vaut, pour une grande partie des critiques modernes, pour preuve du caractère maléfique de Mélusine dont le récit est voué à l'échec avant même d'avoir commencé comme le regrette Raymondin: "...de ceste femme ne ne croy pas que ja fruit qu'elle ait porté vienne a perfection de bien."²²⁵ Dénoncer Mélusine comme un être féerique revient à remettre en cause la position que la fée occupe et forge un récit qui justifie son exil au nom de la sauvegarde de la communauté chrétienne dans laquelle on l'avait laissée s'implanter. Le paradigme initial de Mélusine maternelle est alors revisité pour souligner la perte et la lamentation.²²⁶

Au centre de notre analyse, la perte devient exemplaire et se lit à plusieurs niveaux: perte de l'enfant, de la mère, de l'épouse et de la dame. L'exil de la fée menace de déchoir l'ensemble de sa lignée alors que la lamentation entr'ouvre un chemin de retour essentiellement dysphorique

²²⁴ Voir Ana Pairet, "Melusine's Double Binds. Foundation, Transgression, and the Genealogical Romance," *Reassessing the Heroine in Medieval French Literature*, éd. Kathy M. Krause (Gainesville: University Press of Florida), 71-86.

²²⁵ Jean d'Arras, *Mélusine*, 688

²²⁶ Jean-Jacques Vincensini fait une lecture très différente de celle que nous proposons: "À l'aide de la notion du *bouc émissaire*, telle que René Girard la théorise, le départ forcé de Mélusine est à comprendre en termes fonctionnels: "C'est parce qu'elle est championne d'une humanité trop efficiente et douée de pouvoirs étranges, que la fée est l'antithèse suspecte de la normalité humaine. Quand l'alliance a rempli sa tâche civilisatrice de souveraineté, elle est immolée. Ainsi est affirmée le rôle central de Mélusine, véritable clef de voûte de l'ensemble des actes civilisateurs répandus dans l'œuvre." "Samedi, jour de la double vie de Mélusine. Introduction à la signification mythique des récits 'mélusiniens'," *Mélusines continentales et insulaires*, éd. Jeanne Marie Boivin et Proinsias Mac Cana (Paris: Champion, 1999), 100. Voir aussi Spiegel, "Maternity."

qui porte sur les regrets de l'absence et le désir d'un état passé. L'expression de la douleur appelle à une consolation des personnages dans la trame narrative, mais aussi du lecteur par les formes diverses que prend le récit. La disparition de la fée met en place un système de compensations par l'histoire qui participe à (ré)construire *la cohérence du système de représentation* afin de rassurer le lecteur sur la logique de cette perte et qui, paradoxalement, raconte en même temps l'impossibilité de récupérer ce qui est perdu.

Hériter d'une H/histoire.

Les prologues de Coudrette et de Jean d'Arras, établissent que le monde des Lusignan, autrement dit, l'héritage de la fée transcende le récit et perdure dans le contexte historique des destinataires concernés. Dès lors, quand bien même, Raymondin et les gens de Lusignan pleurent la perte de Mélusine, une consolation narrative se profile à l'horizon d'attente du lecteur. Ainsi, la rédemption de Geoffroy à la Grant Dent préfigure le dénouement "heureux" de Mélusine et de son histoire. La pénitence à venir de Geoffroy se donne à lire comme la réparation pour l'incendie du Maillezais et la mort fratricide de Fromont. Grâce à la fondation d'un nouveau monastère qui accueille un nombre plus élevé de moines dont la moralité n'est plus mise en doute, le chevalier à la Grand Dent se rédime de ses actes comme Mélusine l'avait prédit avant son exil:

Se Gieffroy a mesprins vers Dieu

...

Encor pourra il sa paix faire

Envers Dieu par grant repentance,

Et en puet avoir pénitence

Et en souffrir peine du corps

Car Dieu est tout misericors.²²⁷

Grâce à la contrition, au repentir et à la pénitence, le fils de la fée reprend une place positive au sein de la société des mortels et, par extension, permet à la fée d'y laisser une empreinte positive et susceptible de la faire réapparaître à tout moment: cette empreinte est celle de la généalogie.

Apprentissage de la maîtrise du *pathos*, le parcours de Geoffroy mène le lecteur vers une consolation narrative efficace. Horrifié par son manque de contrôle, le fils de la fée prend en charge une aventure d'initiation qui le mène sur les traces d'un géant qui terrorise les gens de Northumberland grâce à laquelle il découvre le tombeau de son grand-père maternel. Pierre marquée d'une croix blanche, la découverte du tombeau d'Hélinas est un récit à rebours qui grâce au monument funéraire superpose les histoires des couples mélusiniens: Présine / Hélinas et Mélusine / Raymondin.²²⁸ Chez Coudrette, l'intersection des récits correspond au moment du départ de la fée et force le regard rétrospectif de Geoffroy et du lecteur sur un récit énigmatique, celui des origines de sa lignée. À l'instar de Philippe Hamon, nous comprenons cette scène comme celle "d'un lieu privilégié ... où se fait le travail synthétisant de la mémoire" et dont la mission de consolation est celle du sens de l'histoire.²²⁹ Gardienne du repos du père et de l'histoire des fées, l'apparition de Présine est médiatisée par l'œuvre d'art funéraire:

Dessus la tombe estoit gesant

En celle chambre reluisant

²²⁷ Coudrette, *Le Roman*, v. 3851 et vv. 3854-3858.

²²⁸ Tout comme Jean-Jacques Vincensini, nous considérons les trois récits mélusiniens mobilisés par Jean d'Arras comme une cohérence narrative nécessaire pour comprendre l'histoire de la fée qui donne le titre aux romans. Ainsi "la première femme du père de Raymondin, Hervé de Léon, est une fée omnisciente et bâtisseuse, qui abandonne son époux à la suite d'une dispute aussi soudaine qu'imprévisible, comme si un tabou secret avait été violé; vient ensuite la mère de Mélusine--la fée Présine, qui ne doit pas être vue pendant ses couches--, enfin Mélusine elle-même et son mariage suspendu au respect d'un tabou visuel (puis verbal)"("La fée, les déesses-mères," 91).

²²⁹ Voir Philippe Hamon, "Clausules," *Poétique* 24 (1975): 505.

A ses piez une dame avoit
En estant, qui le regardoit.
D'albastre fut la dame noble;
De la jusqu'en Constantinoble
Ne peut on trouver la pareille.
Gieffroy le voit, si s'en merveille²³⁰

Mise en scène commémorative, la statue de la fée--débout, devant le gisant--se présente comme un moyen de contrer l'oubli de la mort du père, mais aussi de la survivance de la mère ("dessus fis mettre ma semblance / affin qu'il en feust remembrance").²³¹ Le regard d'albâtre, bienveillant et atemporel, porté vers celui qui "combien qu'il eüst mespris" elle aimait "de bonne foy," Présine fait entendre sa voix grâce au récit qu'elle tient entre ses mains. Dans une tablette aux allures nouvelles, elle raconte une histoire ancienne, celle de la naissance de la famille du lecteur représenté (Geoffroy) et des lecteurs inscrits (les seigneurs de Parthenay):

A cilz qui le tableau liroit,
Car ceans homme n'entreroit,
S'issus n'estoit de la lignie²³²

Geoffroy à la Grand Dent récolte dans le mausolée familial les informations qui, une fois de retour à Lusignan, lui permettent, à son tour de raconter l'histoire de sa mère.²³³ Le récit mémoriel se caractérise par une prétention à suppléer l'absence de la fée et aspire au réconfort des personnages concernés par la perte. Le récit de Présine fonctionne comme une

²³⁰ Coudrette, *Le Roman*, vv. 4907-4914.

²³¹ Coudrette, *Le Roman*, vv. 4965-4966.

²³² Coudrette, *Le Roman*, vv. 4967-4969.

²³³ Wolfzettel, " 'Songe' et/ou 'histoire', " 385.

révélation sur les origines dont Geoffroy ne prend la véritable mesure qu'en écoutant l'histoire du départ de Mélusine:

Adonc du tablel lui souvint
Qu'ou mont d'Avalon ot veü
Et tout de mot a mot leü
Sur la tombe au roy Helinas
Qui toute estoit faicte a compas.
Or sot que Mellusine estoit
Fille du roy qui la gisoit.²³⁴

La catharsis de Geoffroy ne se fait pas lors de la lecture, mais quand il s'approprie les fils narratifs déliés par récit de Présine. L'association de la mémoire ("du tablel lui souvint") à la lecture de l'histoire ("tout de mot a mot leü") souligne l'aspect pragmatique de la découverte et le processus d'assimilation du récit funéraire comme un récit voué, une fois dévoilé, à être répété.²³⁵ Laurence de Looze rapproche ce procédé du *mimounai* grec:

...the work is also insistently and incessantly interested in *rewriting*: each important element of the work is repeated, multiplied to excess. This aesthetic of repetition is an aesthetic of self-conscious *mimesis*: the Greek *mimounai*, whence

²³⁴ Coudrette, *Le Roman*, vv. 5276-5282.

²³⁵ Notons la subtile différence entre la version de Jean d'Arras et celle de Coudrette puisque si pour ce dernier Mélusine ne dévoile jamais ses liens de parenté avec Présine et Hélinas; pour le premier la fée affirme être la fille du roi Hélinas d'Écosse avant de quitter le château. C'est en discutant avec son frère Raymond que Geoffroy rapproche cet aveu de l'histoire découverte dans le tombeau d'Hélinas: "Et lors sçot au clef qu'ils estoient, il et ses frères, descendus de sa ligne." *Jean d'Arras, Mélusine*, 722.

mimesis, refers after all not just to imitation but also to reenactment and repetition.²³⁶

La réappropriation du segment narratif est ici centrale. La répétition mimétique est inefficace si les personnages ne déchiffrent pas l'information et l'intègrent dans leur propre récit. C'est la raison pour laquelle, même après avoir été lue, l'histoire de Présine reste lettre morte, dans la chambre funéraire d'Hélinas, jusqu'au moment où Geoffroy comprend qu'il s'agit de l'histoire de sa mère. Au bout de sa lecture de la tablette, le chevalier "s'en merveille durement; / maiz il ne scet pas vraiment / encor qu'il soit de ce lignage."²³⁷ Revient, ici, au premier plan la question du savoir dont Coudrette faisait le principe actif de son récit. L'ignorance de Geoffroy n'est néanmoins pas donnée comme absolue, et la nuance est importante; par ce "il ne scet pas vraiment," le narrateur met en évidence le manque de savoir du personnage mais aussi les connaissances qu'il a déjà. À partir du moment où le géant Grimaut lui demande pour la première fois de décliner son identité au nom des règles de la bonne chevalerie, la diégèse se déroule de manière à ce que "Gieffroy, fil a Mellusine, / de Lusignen la dame fine" recouvre part de son identité.²³⁸ L'inscription sur la tablette est précédée par le récit étiologique avec lequel un noble de Northumberland informe le chevalier à la Grand Dent de la genèse de ce "merveilleux celier" et le "mons ou Grimaut s'est boutez /... trestout plain de faerie"²³⁹ et reconnaît en Geoffroy celui qui est "predestiné"²⁴⁰ à libérer

²³⁶ Laurence de Looze, "La fourme du pié toute escripte': Melusine and the Entrance into History," *Melusine of Lusignan. Founding Fiction in Late Medieval France*, eds. Donald Maddox et Sara Sturm-Maddox (Athens, Georgia: University of Georgia Press, 1996), 125.

²³⁷ Coudrette, *Le Roman*, vv. 5052-5055.

²³⁸ Coudrette, *Le Roman*, vv. 4621-4622.

²³⁹ Coudrette, *Le Roman*, v. 4801 et vv. 4768-69.

²⁴⁰ Coudrette, *Le Roman*, v. 4763.

le pays de l'emprise du géant et à mettre "affin l'œuvre fae."²⁴¹ Miroitant la rupture entre Mélusine et Raymondin, ce récit est étrangement similaire à celui de la fée. Il raconte comment Hélinas, roi d'Écosse, a brisé la promesse de ne jamais visiter Présine pendant ses couches provoquant, dans un premier temps le départ de la dame ("si en perdy Presine"); la colère de ses filles dans un deuxième temps ("car ses trois filles l'encloïrent / Pour ce que leur mere perdirent") et enfin la souffrance de la communauté ("Depuis que Helinas notre roy / Fu mis ainsi en tel conray... Des geans qui la ont esté / Gastants le paÿs et la terre / Et faisant a tout homme guerre").²⁴² Hormis l'adéquation entre les récits par oral et par écrit, ce qui laisse paraître une évaluation positive et équilibrée de l'auteur entre les différentes sources de l'histoire, il est à noter que le récit de Présine--bien que supposé secret--est bien connu des gens de Northumberland. Du récit étiologique et collectif, nous passons au récit familial et personnel, puisqu'il ne peut être lu que par les descendants de la maison d'Écosse. Nous avons donc à faire aux deux versions d'une même histoire: une version identitaire et l'autre communautaire.

Édifié par Présine, le mausolée permet à la voix de la fée absente de se faire entendre, l'histoire est ranimée pour donner une certaine intelligibilité au départ de Mélusine. La diégèse laisse paraître un mécanisme de transmission de Présine à Geoffroy qui mêle le conflit des générations à l'ascendance généalogique. Dans l'article intitulé "Temps, mémoire, transmission," Anne Muxel différencie le *temps généalogique* du *temps biographique* pour parler des processus de transmission. Comme elle, nous pensons que la généalogie est un récit enraciné dans une mémoire:

²⁴¹ Coudrette, *Le Roman*, v. 5204. Remarquons rapidement que cette formulation est ambiguë, est-ce que Geoffroy est celui qui mettra un terme à l'enchantement de Northumberland ou est-ce qu'il est celui qui mènera au bout l'entreprise féerique?

²⁴² Coudrette, *Le Roman*, vv. 4789-4790; vv. 4793-4794 et vv. 4811-4818.

celle d'une cartographie familiale originelle, à partir de laquelle chaque individu aura à élaborer ses choix personnels. Hériter suppose un travail de réappropriation et de négociation fixant les parts respectives de ce qui sera transmis de ce qui sera réaménagé, voire rejeté.²⁴³

Le travail qui correspond à chaque génération est celui de l'individuation à l'intérieur même de cet héritage; la biographie ne se défait pas de la mémoire mais l'actualise, la "reconstitue" dans le sens du *mimounai* grec.²⁴⁴ Partant de ce constat, nous comprenons que le temps généalogique seul est inefficace pour mener à bout la transmission. Ainsi le récit gravé sur la pierre de Présine n'a aucun impact tant que Geoffroy ne se le réapproprie pas. À son retour d'Avalon, le Géant à la Grande Dent rencontre son frère Raymond qui lui raconte "comment ot sa mere perdue" et provoque une prise de conscience personnelle et familiale.²⁴⁵ Geoffroy juxtapose le souvenir de son crime au Maillezais avec celui de son aventure en Avalon et embrasse enfin son héritage:

Or sot que Mellusine estoit
Fille du roy qui la gisoit,
Et qu'Elinas le bon roy pere
Fut de Mellusine sa mere.²⁴⁶

L'affiliation est dès lors explicite et donne un nouveau tour au récit qui devient celui des aventures des descendants de Mélusine, avec celui de Geoffroy à la Grand Dent en premier. La répétition et l'actualisation de l'histoire de Présine et de ses filles ne devient

²⁴³ Voir Anne Muxel, "Temps, mémoire, transmission," *Mémoire et écriture. Actes du colloque organisé par le Centre de Babel à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulon et du Var les 12 et 13 mai 2000*, éd. Monique Léonard (Paris: Champion, 2003), 46.

²⁴⁴ Voir *infra*, pages 97-98, note 236.

²⁴⁵ Coudrette, *Le Roman*, v. 5269.

²⁴⁶ Coudrette, *Le Roman*, vv. 5268-5276 (par allusion) et vv. 5281-5284.

significative qu'à partir du moment où elle est n'est plus donnée comme topique, voire anecdotique, du récit initiatique mais qu'elle provoque le travail de la mémoire: "sur ce fait pensa longuement."²⁴⁷ Le lien généalogique avec la fée Présine étant établi, il est désormais impossible de le reléguer au deuxième plan de la diégèse--encore moins de l'oublier. Les aventures des descendants de Mélusine sont rattachées à l'histoire de Présine et Hélinas et ce lien ne cesse de se redire à l'aide de la multiplication des voix de la narration comme celle de Mélior dans l'épreuve du château de l'épervier en Arménie, celle du narrateur pour l'aventure du mont Canigou.²⁴⁸ Comme dans le tombeau, l'accent est mis sur l'écriture de la mémoire donnée, à la fois, comme une empreinte matérielle et permanente de la fée et comme une trace susceptible de rester inefficace si le mécanisme de transmission est incomplet.²⁴⁹

Dans le même ordre d'idées, à la tombe féerique d'Hélinas fait écho la tombe réelle de Geoffroy que le narrateur affirme avoir "veüe de [s]es yeulx."²⁵⁰ Ce qui réaffirme, encore une fois, la véracité de l'histoire et assure la permanence du renom familial. En outre, le décès du fils de Mélusine est immédiatement suivi dans le texte par une autre "noble sépulture," celle du patron de l'auteur, seigneur de Parthenay, ravi lui aussi à ce monde avant d'avoir vu l'achèvement d'une quête sacrée et obtenu la véritable "Promission" du lignage: le poème de

²⁴⁷ Coudrette, *Le Roman*, v. 5285.

²⁴⁸ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6073-6120 (le récit de Mélior) et vv. 6312-6316 (le narrateur renvoi à son récit de l'histoire). Il est aussi intéressant de remarquer que Jean d'Arras fait de l'histoire de Présine et Hélinas l'un des "hystoires peintes" qui ornent une des salles du château de l'épervier, ou l'épreuve de Mélior, à laquelle un descendant de Mélusine échoue. Voir *Jean d'Arras, Mélusine*, 800.

²⁴⁹ Voir Catherine Müller, "L'antre oublié dans le *Roman de Mélusine*. Tombeau de la mémoire et poésie monumentale," *Le Moyen Français* 43 (1998): 66.

²⁵⁰ Coudrette, *Le Roman*, v. 6655.

Coudrette.²⁵¹ Nombreuses sont les correspondances entre les deux passages rappelant la gloire et la mort respectives de Geoffroy et de Guillaume Larchevêque.²⁵² Le *Roman de Mélusine* devient en ultimes instances un tombeau littéraire pour celui-là même qui l'avait commandité.

“Hommage tant formel que discursif rendu au mort,” comme le note Joel Castonguay Bélanger dans son étude sur les tombeaux poétiques au XVI^e siècle, la portée symbolique du roman met en relation les tombeaux mythiques, narratifs et historiques: du monument d'Hélinas à celui de Guillaume Larchevêque, en passant par ceux de Raymondin, Geoffroy et Thierry.²⁵³ À la fin le roman se transforme en cimetière poétique, ce qui donne lieu à un discours de consolation médiatisée par celui de la commémoration des morts. Prétexte au récit de succession grâce auquel se consolide la lignée des Lusignan-Parthenay en dehors de la narration, il est aussi l'occasion de fonder une communauté de lecteurs qui se reconnaissent dans l'histoire et qui reconnaissent les héritiers de Mélusine comme les héritiers légitimes de l'espace géopolitique concerné.

Le roman de Présine ou la consolation par le récit

Contrairement à Coudrette, Jean d'Arras anticipe l'histoire de Présine en la donnant comme préambule à l'histoire des Lusignan. Le départ de la fée provoque le désespoir d'Hélinas qui, inconsolable de la perte de sa femme et de ses trois filles, se retire de la vie mondaine et laisse à la tête de la seigneurie le fils à l'origine de cette séparation:

L'hystoire dit que quant Elinas ot perdue Presine et ses trois filles, il fu si esbahiz
qu'il ne sçot que faire ne que penser, mais fu depuis l'espace de .viii. ans qu'il ne

²⁵¹ Catherine Gaullier-Bougassas, “Mélusine et les rêves de croisade,” *La tentation de l'Orient dans le roman médiéval. Sur l'imaginaire médiéval de l'Autre* (Paris: Champion, 2003), 285-354 et Wolfzettel “ ‘Songe’ et/ou ‘histoire’,” 385.

²⁵² Coudrette, *Le Roman*, v. 6759.

²⁵³ Joël Castonguay Bélanger, “L'édification d'un tombeau poétique: du rituel au recueil,” *Études Françaises* 38/3 (2002): 57.

faisait que *plaindre, gémir et soupirer et faire griefz lamentacions* pour l'amour de Présine qu'il amoit de loyal amour. Et disoit *le peuple de son país* qu'il estoit *affolléz* et donnerent le gouvernement du royaume d'Albanie a Mathaques son filz, qui gouverna vaillaument et tint son pere en grant chierté.²⁵⁴

Le deuil peut être une activité d'une grande force culturelle, sociale et politique mais qui doit être engagé dans un processus d'amélioration. L'émotion paralysante dont souffre Hélinas le plonge dans un deuil inconsolable ou "inoubliable,"--ce que les grecs dénommaient *alaston pénthos*--, qui ne permet aucunement la réinsertion sociale du personnage endeuillé et l'invalidé face à la société.²⁵⁵ La souffrance non ritualisée est contraire au bon fonctionnement de la communauté seigneuriale et déchoit le souverain dans ses fonctions.

La douleur de Présine, n'est pas plus refrénée que celle de son époux. Exilée en Avalon, la fée se plaint de manière presque rituelle de son exil et de la trahison soufferte:

Et la nourry ses filles jusques en l'aage qu'elles orant .xv. ans. Et les menoit tous les matins sur une haute montaigne laquelle estoit appelée, si comme l'ystoire dit Bleneos qui vault autant dire en françois comme "montagne flore" et de la pouoit asséz veoir la terre d'Albanie. Puis disoit a ses trois filles en pleurant: "Filles, veéz vous la le paÿs ou vous fustes neez et ou vous eussiez eu votre partie, ne feus la fausseté de votre pere qui vous et mot a mis en grant misère sans fin jusques au jour du haut juge qui punira les maulx et essaucera les biens,"²⁵⁶

La lamentation de Présine se traduit par le récit du deuil lui-même mais contrairement à celui d'Hélinas il n'est pas identifié comme de la folie. La douleur ressassée est alors une

²⁵⁴ Jean d'Arras, *Mélusine*, 130 [nous soulignons].

²⁵⁵ Nicole Loraux, "De l'amnistie et de son contraire," *Usages de l'oubli. Colloque de Royaumont* (Paris: Ed. du Seuil, 1988), 32.

²⁵⁶ Jean d'Arras, *Mélusine*, 130-132.

alternative à la consolation qui aurait comme prétention l'apprentissage du deuil ainsi que l'acceptation de la perte et de la situation dysphorique. Or, l'impossibilité de se détacher de l'objet du désir de la mère, traduit l'impossibilité de la consolation et conduit Mélusine et ses sœurs à punir Hélinas pour sa faute envers Présine. Les regards tournés vers l'Écosse traduisent le manque de ce qu'on a perdu et le désir de ce qu'on ne peut ravoïr. Ils inscrivent au coeur même du récit le paradoxe de ce deuil du pays dont le nom est glosé comme "chose qui ne fault." De ce regret de "l'objet dont on ne manque jamais," dont l'ambiguïté ne peut pas nous échapper, il ressort une inefficacité du langage, voire une perversion.²⁵⁷ À l'obsession du manque, répond, dans les histoires de Jean d'Arras et de Coudrette, l'intervention de Mélusine contre son père; celle-ci apparaît comme la faute originelle du récit, or c'est cette intervention qui réveille Présine de sa léthargie émotionnelle et la force à prendre en charge la diégèse. Bien que l'enfermement du père dans la montagne enchantée s'apparente à un parricide,²⁵⁸ ce que la fée-mère reproche avant tout à ses filles sont plutôt les conséquences de ce "meurtre symbolique" sur leur propre destin.²⁵⁹ Aussi, si bien la vengeance peut être dite comme un moyen pour obtenir réparation lors d'une perte, elle ne peut être envisageable que comme "une fausse consolation, une victoire illusoire et nécessairement transitoire," somme toute, pour le dire avec Myriam White Le Goff,

²⁵⁷ "Or le nom porte en lui un paradoxe, puisque *Albanie* chez Jean d'Arras est glosé comme 'chose qui ne fault' et contient, hormis le vide laissé par Présine le signe éternel de sa présence." Catherine Müller, "Pour une poétique de la dé-nomination dans *Mélusine* de Jean d'Arras et de Coudrette," *Le Moyen Âge*, 107/1 (2001): 33.

²⁵⁸ Sans plus de développements, nous voudrions néanmoins suggérer que la notion de parricide est, à notre avis, à nuancer car elle entre en concurrence avec l'idée de l'isolement social. Avant l'intervention de Mélusine et de ses soeurs, Hélinas est en marge des affaires du monde par la folie. La punition des filles reformule cette exclusion en l'intégrant dans le monde des fées. Il serait intéressant d'étudier cet épisode en le comparant à celui des réclusions volontaires des chevaliers, voyageurs et aventuriers dans l'antre de la montagne de la reine Sibylle, autre fée mélusinienne dont Antoine de la Sale et Andrea da Barberino racontent l'histoire.

²⁵⁹ Catherine Gaulier-Bougassas, "La fée Présine: une figure maternelle ambiguë aux origines de l'écriture romanesque," *550 de Mélusine allemande--Coudrette et Thüring von Ringoltingen. Actes du colloque organisé par les Universités de Berne et de Lausanne en août 2006*, eds. André Schnyder et Jean-Claude Mühlethaler (Bern: Peter Lang, 2008), 111-112.

“qu’une étape narrative.”²⁶⁰ Le crime contre “celui qui [les] avoit engendrees” force Présine à réinvestir sa fonction génératrice grâce à la production de récits, la fée reste alors, d’une manière détournée “éternellement présente” dans le monde des mortels.²⁶¹

Dans la version de Jean d’Arras, la fée devient l’avatar de l’auteur, mettant en place un cadre narratif programmatique à la fois de l’*histoire* et de l’*Histoire*.²⁶² La punition de la mère permet aux filles d’Hélinas de réintégrer le monde des humains et d’intervenir sur l’histoire de la chrétienté en déclinant les destins des fées avec trois récits qui s’engagent avec l’Histoire de manière différente. Pour Mélusine c’est le projet généalogique qui est mis en avant “de toy ystra noble ligne moult grant qui feront de grans et hautes prouesses” et cela même si le premier récit, celui où son futur mari respectait sa promesse et “non qu’il te descuevre ne ne le die a personne, se tu vivras cours naturel comme femme naturelle et mourras naturellement,” échoue et qu’elle doit s’en retourner “ou tourment de devant sans fin tant que le haut juge tendra son siege,” le destin de la fée reste lié à la survie de la lignée:

Et t’apparais trois jours devant que la forteresse que tu feras et nommeras de ton nom devra muer seigneur et aussi quant ly uns des hoirs de ta lignie ystront devra mourir.²⁶³

Mélior et Palestine restent, elles, en marge de la société humaine comme des projets en devenir. Mélior, dont le nom fait écho, chez le lecteur averti, à l’héroïne du *Partenopeu de Blois*, est condamnée à la réclusion dans un château en Arménie où elle présidera l’épreuve de

²⁶⁰ Myriam White Le Goff, “Les lais, l’art et la consolation,” *Littérature narrative et consolation. Approches historiques et théoriques*, éd. Emmanuelle Poulain-Gautret (Arras: Artois Presses Université, 2012), 117.

²⁶¹ Jean d’Arras, *Mélusine*, 134.

²⁶² Voir infra page 90, note 217.

²⁶³ Jean d’Arras, *Mélusine*, 136.

l'épervier. L'aventure assure l'interaction récurrente et cyclique entre la fée et les chevaliers qui chaque année se prêtent au jeu dessiné par Présine:

Et tu, Melior, je t'ai ordonné en la Grant Armenie un chastel bel et riche ou tu garderas un esprevier jusques ayant que haut magister tendra son siege. Et la tout chevalier de noble lignie qui y voudront venir veiller la surveillance et la veille et le jour .xxv^e. de juing sans sommeillier auront un don de toy des choses que on puet avoir temporelment des terriennes choses, sans demander ton corps ne t'amour en estat de mariage ou d'autre conjonction naturelle.²⁶⁴

La veillée de l'épervier se tient uniquement pendant les trois jours et les trois nuits où l'on célèbre la Saint-Jean et elle, dit Gabrielle Spiegel, impose à ceux qui s'y soumettent successivement, un test qualifiant: rester "sans sommeillier" puis, en cas de victoire, un tabou à respecter: "sans demander ton corps ne t'amour en estat de mariage ou d'autre conjonction naturelle."²⁶⁵ Tabou qui, d'après notre lecture, permet de relier le récit généalogique des Lusignan à celui de la maison d'Écosse. L'épreuve en elle même surprend le lecteur car le chevalier n'a d'autre adversaire que lui-même et paraît n'être mise en place que pour évaluer la véritable valeur de "la noble lignie" dont il est extrait.²⁶⁶ Évidemment, seul Guy d'Arménie descendant de Guy de Lusignan parvient à se qualifier pour accéder au don promis. Mais l'aventure chevaleresque est détournée au profit du projet généalogique grâce à l'interdiction

²⁶⁴ Jean d'Arras, *Mélusine*, 136-138.

²⁶⁵ Voir Spiegel, "Monstruosity," 116.

²⁶⁶ Le lecteur amateur de romans de chevalerie arthurienne ne manquera pas de rapprocher cette aventure de celle du tournoi de l'épervier telle qu'elle se trouve dans le *Erec et Enide*. Or, dans le récit de Chrétien de Troyes, deux chevaliers s'affrontaient pour gagner l'oiseau métonymique de la valeur de la dame que chaque chevalier représente lors du combat. Il est aussi à souligner que contrairement à l'épreuve dans le *Roman de Mélusine* de Jean d'Arras, c'est grâce au tournoi de l'épervier qu'Erec pourra se marier avec Enide. Pour une analyse plus en détail de ce motif littéraire et ses détournements parodiques lire les articles d'Anne Martineau, "Des oiseaux et des cages dans *Le Chevalier du Papegau*," *Les oiseaux: de la réalité à l'imaginaire*, eds. Claude Lachet et Guy Lavoirel (Lyon: C.E.D.I.C., 2006), 177-189 et de Jean-Claude Mühlethaler, "Renversement, déplacement et irradiation parodiques. Réflexions autour du *Conte du Papegau*," *Poétique* 157 (2009): 3-15.

souscrite et imaginée pour empêcher toute relation de nature incestueuse entre Mélior et son neveu.

Au détour d'une note dans un article sur la translittération, Jean-Claude Mühlethaler mentionne que les seules ressemblances entre la fée de *Partenopeu* et la sœur de Mélusine semblent se limiter à l'homonymie et à leur confinement dans un château mystérieux d'Orient.²⁶⁷ Il n'est nullement notre intention de postuler ici une réécriture du personnage de Mélior du *Partenopeu* dans le *Roman de Mélusine*; nous devons néanmoins reconnaître une *inquiétante étrangeté* qui participe aussi de la "transposition-transformation de *patterns*" qui caractérise le procédé littéraire de la translittération.²⁶⁸ De Mélior et Partenopeu à Mélusine et Raymondin, nous retrouvons des paradigmes désormais topiques des récits mélusiniens: la chasse au sanglier qui se termine avec la rencontre de la fée; le sentiment d'avoir à faire à un être fantasmagorique, la promesse de richesse et prospérité; l'imposition d'un interdit qui dans les deux cas relève de la vision de l'être aimé; enfin, bien entendu, la transgression du tabou qui entraîne la séparation des couples respectifs et la déclaration de parenté qui relie la fée à une lignée humaine (l'empereur de Constantinople pour Mélior et le roi d'Écosse pour Mélusine).²⁶⁹ Dans la seconde partie du *Partenopeu*, Mühlethaler le souligne, Mélior est un personnage passif, voire annihilé, qui "dépend en tout de la décision de ses barons et assiste en spectatrice au tournoi qui permettra à Partenopeu de la reconquérir."²⁷⁰ À l'instar de la sœur de Mélusine, la fée est objectivée dans une

²⁶⁷ Jean-Claude Mühlethaler, "Translittérations féériques au Moyen Âge: de Mélior à Mélusine, entre Histoire et Fiction," *Études de lettres* (2011 n^{os} 3-4): 181 n. 57.

²⁶⁸ Vaïlle l'allusion à la notion freudienne d'*inquiétante étrangeté*, pour la rapprocher de *l'inquiétante étrangeté du familier* qu'Eric Hicks mobilisait pour parler de "l'intime reconnaissance ce soit au fond de l'inconnu, qui fait qu'en interrogeant les autres, parfois l'on se retrouve." Le familier de ces deux motifs narratifs (*patterns*) va au delà du nom des personnages mais il faut pour cela considérer la potentialité des récits en plus de ce qui est matériellement écrit. Voir Eric Hicks, "L'inquiétante étrangeté de la littérature médiévale," *Unilausanne* 59 (1989): 52-54. Pour la définition de "translittération" voir Mühlethaler, "Translittérations," 168.

²⁶⁹ Pour un résumé plus détaillé voir Mühlethaler, "Translittérations," 168 et 172-173.

²⁷⁰ Mühlethaler, "Translittérations," 173.

épreuve qui promet la chevalerie par l'enrichissement, l'ascension sociale et/ou le mariage du personnage masculin qui en sort victorieux. Les deux Méliors évoluent dans des structures narratives similaires où la fille de l'empereur de Constantinople et la fille du roi d'Écosse pourraient se lire comme les deux faces opposées d'une même pièce. Quand Mélior rencontre Partenopeu, elle lui promet tout ce qu'il désire sans exception, grâce au tournoi et au mariage qui en résulte, le chevalier regagne ce destin qu'il avait mis en péril en transgressant l'interdit. En la confinant dans le château de l'Épervier, Présine transpose sur le destin de Mélior l'horizon d'attente d'un autre personnage appartenant à la proto-histoire des récits mélusiens telle qu'elle est rapidement racontée par Jean d'Arras dans son prologue. *La de domina castri Esperver* est l'héroïne d'une des *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury, dont l'auteur de *La Noble Histoire de Lusignan* fait la liste à l'orée de son récit.²⁷¹ Personnage à caractère diabolique, le récit qui la concerne pose un horizon d'attente commun à celui de la Mélior du XII^e siècle et de Mélusine, horizon qui pour la sœur de cette dernière, est rasé pour faire place au récit familial. Succédant la mort de Geoffroy à la Grand Dent, cette aventure se greffe au récit des Lusignan de manière en apparence marginale:

Et cy fenist notre histoire de ceux de Lusegnen mais pour ce que les roys d'Armenie en sont extraiz, je vous vueil dire une adventure qui advint a un roy d'Armenie.²⁷²

À peine terminée, l'histoire recommence en passant d'une branche de la famille à une autre, d'une génération à une autre. Pour les héritiers de Mélusine, comme pour Partenopeu, Mélior présente une opportunité pour regagner la prospérité jadis perdue. Pour le héros du roman

²⁷¹ Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*, 3.57: la dame du château d'Espervier, dans l'évêché de Valence, s'arrange tous les dimanches pour manquer la célébration de l'eucharistie jusqu'à ce qu'un dimanche elle est retenue de force par son mari et ses gens. Prise au piège, elle s'envole "enlevée par un esprit diabolique, en emportant avec elle une partie de la chapelle, qui s'écroula." (Laurence Harf-Lancner, "Les ancêtres de Mélusine," *Coudrette. Le roman de Mélusine* trad. (Paris: GF-Flammarion, 1993), 172.)

²⁷² Jean d'Arras, *Mélusine*, 796.

du XII^e siècle, cette réappropriation passe par celle de la dame et l'intégration de la société par les voies du mariage, tandis que pour le *filleul* de Mélusine elle passe par le respect d'un nouveau tabou qui implique l'acceptation de la perte définitive de la fée. Friedrich Wolfzettel parle de "rédemption manquée" en faisant du personnage de Geoffroy et de ses successeurs narratifs des figures qui jouent des rôles christiques de sauveurs à l'instar de Lancelot dans l'épisode de la Douleuse Garde.²⁷³ Notre lecture se centre sur l'apprentissage de la perte comme un moteur narratif et postule que c'est ce qui permet aux générations futures de s'inscrire dans l'histoire de ses aînés sans pour autant revivre le même destin de ses aïeux. L'ouverture de l'œuvre garanti ainsi la survivance de la lignée et légitime les ambitions politiques de ceux qui s'en réclament sans pour autant les encombrer de missions rédemptrices appartenant au passé.²⁷⁴

Œuvre programmatique s'il en est, le *Roman de Mélusine* de Jean d'Arras mène à bout les deux premiers récits prédits par Présine en laissant en suspens l'histoire de Palestine:

Et tu, Palestine, tu seras enclose en la montaigne de Quoinigo atout le tresor de ton perd que tant uns chevaliers de votre lignie y vendra, lyquelz autre le trésor et en aidera a conquérir la Terre de promission et te délivrera de la.²⁷⁵

Clef de voûte dans une *reconquista* de la "terre de Promission," la troisième fille de la fée incarne, jusque dans son nom, les aspirations de toute la chrétienté des XIV^e et XV^e siècles et les pose en horizon d'attente aux "chevaliers de [sa] lignie." Elle est donc promise au récit historique d'un temps à venir.

Coudrette, quant à lui, intercale les aventures de l'épervier et du mont Canigou, entre la description de la pierre tombale de Geoffroy et celle de la maladie mortelle du héros.²⁷⁶ Les deux

²⁷³ Wolfzettel, " 'Songe' et/ou 'histoire', " 385.

²⁷⁴ Umberto Eco, *Les limites de l'interprétation* (Paris: Grasset, 1992).

²⁷⁵ Jean d'Arras, *Mélusine*, 138

épisodes appartiennent au registre du conte arthurien et sont précédés d'une énumération où on résume le sort des enfants de Mélusine après le décès de Raymondin; on fait le lien explicite entre les générations du récit et celles de l'Histoire ("le noble conte ...Panebourc en Engleterre"; les aragonais "de Cabriere" qui "furent de la lignie premiere"); et on rappelle la fonction protectrice de la fée:

Des hoirs de Helinas d'Albanie

Est yssue telle lignie,

Car Mellusine les porta

Et tous en bien les enhorta.²⁷⁷

Dans les vers qui suivent, le narrateur intervient pour témoigner de l'existence au Maillezais des sépultures de Froimont et Geoffroy et ainsi terminer le récit dans ce que nous avons déjà décrit comme un cimetière littéraire familial: du tombeau d'Hélinas à celui de Guillaume Larchevêque. Tout en rétablissant Présine comme maîtresse de la diégèse, l'irruption de ces deux aventures joue encore une fois sur les horizons d'attente à satisfaire en vue de résoudre les nœuds de l'histoire. Le texte de Coudrette donne deux alternatives pour mener à bout les récits prédisposés par la fée; dans la première c'est un descendant des Lusignan qui tente l'aventure, dans la deuxième il s'agit successivement d'un chevalier anglais issu de la court du roi Arthur et descendant du lignage de Tristan et d'un chevalier Hongrois. Dans les deux cas, les épreuves respectives se soldent par un échec. L'héritier du roi Guy manque de discernement au moment de réclamer son don et ne respecte pas le tabou essentiel de l'aventure et ni le bon chevalier d'Angleterre, ni celui d'Hongrie ne peuvent réussir là où seul un descendant d'Hélinas

²⁷⁶ Dans l'ordre de citation: Coudrette, *Le Roman*, vv. 5849-6222; vv. 6223-6604; vv. 5839-5848 et vv. 6605-6670.

²⁷⁷ Coudrette, *Le Roman*, vv. 5827-5838.

est promis au succès.²⁷⁸ Soulignons que les chevaliers pensent détourner l'exigence inhérente de l'épreuve par l'usage de la force. Le chevalier arthurien s'engage dans l'aventure chthonienne du mont Canigou en déclarant “que par force tant feroit / Que le tresor conquisteroit.”²⁷⁹ Force dont il fait preuve, et qui jusqu'un certain point, démontre la valeur de l'aventurier, mais qui reste tout de même inefficace puisque après avoir vaincu un serpent terrifiant, combattu féroce un ours sanguinaire, détruit quantité de vipères et d'autres “bestes par force,” il est contraint de se confronter à un monstre qu'il “ne peut blecier” et qui en “une seulle goulee, / tout a un mors le transgloutti.”²⁸⁰ Associée à la prouesse exceptionnelle des Neuf Preux, la force du chevalier anglais ne fait néanmoins pas le poids face à l'impératif du lignage qui conditionne la réussite de l'aventure.²⁸¹ “Le réseau de citations génériques” mis en place élargie “le champ étroit du roman généalogique” et en rehausse “la dignité de la matière,” mais il sert avant tout à forger le mythe d'un destin cognatique réservé aux Lusignan.²⁸² D'un autre côté, l'épreuve de l'épervier donne à voir que l'ascendance ne garantit pas le succès du héros qui transgresse l'ordre moral inscrit au soubassement de la structure familiale promue par le récit. Quand bien même le roi d'Arménie veille sans faillir sur l'épervier, son orgueil provoque sa perte. À l'instar de Raymond que Friedrich Wolfzettel compare aux protagonistes du *Verlustmächen*, le descendant de Mélusine ne doit sa déchéance qu'à son obstination puisqu'il décide délibérément d'ignorer les révélations sur le caractère incestueux de sa requête et tente, littéralement, de prendre le corps de Mélior par la

²⁷⁸ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6229-6232: “Et qui conquerer le pourroit / Promission en conquerroit, / Maiz jamaiz ne le conquerra / qui de la lignie ne venra.”

²⁷⁹ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6273-6274

²⁸⁰ Coudrette, *Le Roman*, (dans l'ordre) v. 6449; vv. 6482-6483.

²⁸¹ Les prolepses qui annoncent cette défaite rappellent du début à la fin l'épreuve la condition généalogique: Coudrette, *Le Roman*, vv. 6231-6232: “Maiz jamais ne le conquerra / Qui de la lignie ne venra”; vv. 6354-6356: “Adonc lui monstra le sentie / Par ou monter le convendra, / Duquel jamaiz ne revendra”; vv. 6547-6550: “Homs le tresor ne conquerra / Qui du lignage ne venra / D'Elinas, le roy d'Albanie, / Et proprement de sa maignie.”

²⁸² Wolfzettel, “‘Songe’ et/ou ‘histoire’,” 387.

force (“happer la cuide”).²⁸³ L’apposition des diégèses de Mélior et Palestine, disqualifie les chevaliers qui ont précédemment tenté l’aventure, tout en préparant le lecteur à reconnaître en Geoffroy à la Grand Dent le héros avec lequel il doit s’identifier. Comme l’observe Umberto Eco, le bon fonctionnement du récit de consolation dépend de la reconnaissance entre le héros et le lecteur; reconnaissance, d’ailleurs, sujette à l’humanisation du héros et de “ses pouvoirs ultra-surnaturels.”²⁸⁴ Immortelle, Présine pose, nous l’avons montré, les bases d’un monde fictionnel, où mortels et êtres *faés* interagissent dans un même but: raconter “l’ystoire...de la noble lignie du roy Elinas d’Albanie et de Lusegnen.”²⁸⁵ Le crime contre Hélinas est au fondement de ce monde et Geoffroy au centre du mécanisme de la consolation qui s’accomplit grâce au récit biographique, se parachève dans la réconciliation avec Raymond et se confirme avec la survie de la lignée au delà de l’inachèvement de l’action:

Au lit est accouché malade
Le bon chevalier fort et rade,
Qui tant avoir fait de beaux fais,
Dont il ne lèvera jamais.
Helas! il eüst le tresor
Conquis, s’il eust vescu encore,
Et Terre de Promission

²⁸³ Wolfzettel, “ ‘Songe’ et/ou ‘histoire’, ” 391. La violence dont le chevalier fait preuve se retourne immédiatement contre lui dans un passage où, comme le critique le souligne, Coudrette se sert du registre du corps à la manière du fabliau. Ce sont ces nuances de ton qui participent par leur contraste à l’enrichissement du genre du roman généalogique (Coudrette, *Le Roman*, vv. 6148-6151: "Assez ara honte et anuy. / Tantost fust happez par les manches, / On fiert sur costes et sur hanches, / Sur jambes, sur bras et sur teste... ").

²⁸⁴ Umberto Eco, “Eugène Sue: le socialisme et la consolation” et “Grandeur et décadence du surhomme,” *De Superman au surhomme*, trad. par Myriem Bouzaher (Paris: Bernard Grasset, 1978), 66 et 131.

²⁸⁵ Jean d’Arras, *Mélusine*, 808.

Qui tant est sainte region.²⁸⁶

Consumé par le temps, terrassé par la maladie, le héros n'échappe pas à la mort et finit par faire partie de la réalité du lecteur inscrit. Au terme du récit, l'ordre est rétabli. La conquête de la "sainte région" n'ayant jamais eu lieu, l'aventure du mont Canigou ne peut pas être racontée; or, la renommée du lignage est néanmoins assurée. Malgré la dispersion de l'héritage mélusinien, les descendants de Thierry, seigneur de Parthenay, restent les dépositaires de la gloire passée qu'ils perpétuent par leurs propres "beaux faiz."²⁸⁷ Histoire et fiction se confondent dans une fin détaillant un réseau d'alliances actualisé, acquis et élargi par l'union des Parthenay avec ceux de la maison de Dreux, naguère issus de la maison de France, et de la maison Périgord dont les origines remontent aux temps de Charlemagne.²⁸⁸ L'idéologie généalogique triomphe dans le discours de succession et rassure le lecteur satisfait d'un dénouement cohérent avec le *système de représentation* annoncé dans le prologue.

“Commencer c’est parler, finir c’est se taire.”²⁸⁹

Dans le livre qu'elle consacre à la clôture narrative, Armine Kotin Mortimer suggère une certaine dépendance de la fin du récit avec "un sentiment satisfaisant que toutes les données du récit ont abouti à leur fin plus ou moins nécessaire, ... que les signes composant l'univers narratif sont épuisés, en somme, que ce qui a été ouvert est clos," ce sentiment de finitude est, nous l'avons dit en commençant ce chapitre, lié au projet de consolation narrative qui nous occupe.²⁹⁰ C'est lui aussi qui nous invite à une retrolecture et nous oblige à considérer les

²⁸⁶ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6609-6616.

²⁸⁷ Coudrette, *Le Roman*, v. 6909.

²⁸⁸ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6833-6844 et vv. 6928-6950.

²⁸⁹ Louis Aragon, *Je n'ai jamais appris à écrire ou Les incipit* (Genève: A. Skira, 1969), 96.

²⁹⁰ Armine Kotin Mortimer, *La clôture narrative* (Paris: Joseph Corti, 1985), 15.

articulations qui se créent entre le prologue et le dénouement, entre l'ouverture et la clôture du texte.²⁹¹

Débutant par le panégyrique commémoratif de la vie de Guillaume Larchevêque décédé, écrit Coudrette, “tant que ce livre faisoye et que grant part fait en avoye,” la clôture du *Roman de Mélusine* repense le lien généalogique en termes de succession intellectuelle.²⁹² Jean sire de Parthenay et de Mathefelon hérite de l'entreprise de remémoration commencée par son père et autorise Coudrette à mener “sa nef ... a port”.²⁹³

Qui est de moult noble nature,
Quant il ne vout pas delaissier
Ce livre que fist commencer
Son pere, a qui Dieu pardont,
Jadis, qu'a loër en fait moult;
Car aujourduy, ce m'aïst Dieux
On en trouveront pou de tieulx.²⁹⁴

La mort du commanditaire du roman redéfinit la nature de l'héritage mélusinien qui n'est plus tellement celui de la préservation d'un espace géopolitique, mais plutôt le devoir de mémoire dont l'histoire se charge. Guillaume et son fils deviennent des héros à part entière dans

²⁹¹ À l'instar, entre autres, de Philippe Hamon, Othman Ben Taleb et Guy Larroux, nous distinguons dans les lignes qui suivent entre la notion de “clôture” et de “clausule” textuelles dans la mesure où la première fait référence à “l'espace textuel situé à la fin du récit ayant pour fonction de préparer et de signifier l'achèvement de la narration” tandis que la seconde renvoie “aux procédés formels et aux données sémantiques (thèmes) par lesquels la clôture est donc réalisée par divers procédés clausulaires, situés à des niveaux différents.” Voir Othman Ben Taleb, “La clôture du récit aragonien,” *Le point final. Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand*, éd. Alain Montandon (Clermont Ferrand: Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1984) 131; Guy Larroux, *Le mot de la fin. La clôture romanesque en question* (Paris: Nathan, 1995) et Philippe Hamon, “Clausules.”

²⁹²Coudrette, *Le Roman*, vv. 6709-6710.

²⁹³ Le narrateur utilise la métaphore navale pour annoncer son futur silence dans les premiers vers de la strophe *clausulaire* qui suit immédiatement la prise en charge de l'héritage Mélusinien par Jean de Mathefelon. Coudrette, *Le Roman*, vv. 6991-7001.

²⁹⁴ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6880-6888.

la geste de la fée au centre de laquelle le legs n'est autre que l'écriture. Pour Coudrette, en se substituant à son père, Jean s'approprie son héritage et s'inscrit, à la suite de Geoffroy, dans la ligne des descendants de Mélusine dignes de s'en réclamer. En même temps, tout comme la tablette de Présine renvoyait au récit des origines et modulait les aventures de Geoffroy, la clôture du *Roman de Mélusine* place de Mathefelon face à la naissance de l'écriture et relance le récit biographique. La mort du personnage, procédé de clôture textuelle conventionnel, ne signifie pas, dans ce cas, ni une apocalypse ni un final dysphorique; au contraire, elle ouvre un nouvel espace de création dont les possibilités de se reproduire sont infinies.²⁹⁵ À l'instar de Guy Larroux, on pourrait postuler que "chaque roman a tendance à développer la clause du genre auquel il appartient";²⁹⁶ il serait, par conséquent, logique que le mot de la fin de Coudrette soit celui formulant le souhait d'un "bon hoir ... / Pour maintenir la noble ligne / Qui est yssue de Mellusigne."²⁹⁷ Certes, cette fin satisfait les attentes du lecteur modèle que le texte construit au fur et à mesure du déploiement du récit tout en le rendant responsable de la fermeture ou non de celui-ci.²⁹⁸ Mais, cette lecture se fait, pensons-nous, aux dépens d'une partie de la clôture relayée, ainsi, aux marges du paratexte.²⁹⁹ Or si bien le narrateur déclare la matière de son propos épuisée 252 vers avant le point final du roman, il n'arrête pas pour autant d'écrire.³⁰⁰ Il anticipe son intention de se taire tout en prolongeant le texte d'une strophe clausulaire qui revient en

²⁹⁵ Voir aussi l'énumération de procédés *clôturants* donnés par Mortimer 19 et les remarques d'Yves Ouallet, "De la finitude en littérature," *Fabula: Les colloques, Le début et la fin. Roman, théâtre, B.D., cinéma*, [URL: <http://www.fabula.org/colloques/document701.php>, page consultée le 13 août 2014], 2/20, et Larroux, *Deuil des mères*, 7: "... il n'existe que deux manières de terminer: soit bien soit mal. Autrement dit, par un mariage et une éternité de bonheur en perspective, ou bien par une mort et beaucoup de larmes."

²⁹⁶ Larroux, "Amnistie," 78.

²⁹⁷ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6974-6976.

²⁹⁸ Larroux, "Amnistie," 42-43.

²⁹⁹ Dans l'introduction à l'édition du *Roman de Mélusine*, Eleanor Roach schématise la structure du roman dans ce sens: "Le corps du roman est précédé d'un prologue et suivi d'une 'postface' où Coudrette parle de ses deux patrons, Guillaume Larchevêque et son fils Jean de Mathefelon. Après le roman, vient la litanie composée pour la famille des Parthenay-Larchevêque" (71).

³⁰⁰ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6981-6990.

dernière instance sur le titre, et d'une litanie des saints qui interpelle le lecteur (ou du moins le lecteur moderne) par son caractère religieux. Ainsi, nous nous demandons si la résistance au point final, n'est pas la preuve que la succession de Guillaume par Jean n'*épuise pas la totalité des possibilités textuelles* et que la satisfaction du lecteur est pensée comme incomplète.³⁰¹ Le *supplément*, au sens ici de *complément*, ne répond plus uniquement à un manque inscrit lors de la prise de parole, mais fait place à de nouvelles lectures du *système de représentation* que le récit a élaboré, et qui se répercutent sur le sentiment de satisfaction essentiel au récit de consolation. La prolifération des sens de la lecture crée lors de la clôture narrative l'illusion totalisante d'un texte qui comble les attentes de son lectorat sans exception. En suivant cette logique, la 'postface' et la litanie du *Roman de Mélusine*, nous invitent donc à jouer / jouir, au jeu de l'épuisement des sens d'un texte qui se présente comme clos.

Dans la manuscriture, il n'est pas rare que le titre du roman soit donné à la fin du récit, cela sert souvent "à affirmer de façon claire et visible la cohérence globale du texte."³⁰² Jean d'Arras, par exemple, trois lignes avant le point final du *Roman* en subsume la teneur en quelques mots pour n'en laisser que l'essentiel: "Et cy se taist Jehan d'Arras de la noble histoire de Lusegnen."³⁰³ Le titre restitue ainsi une dernière image des accomplissements du récit dont le lecteur doit juger de l'adéquation avec les horizons d'attente posés et valider, ou invalider, le projet en choisissant de croire, ou ne pas croire, en cette version de l'histoire. L'insistance de Jean d'Arras sur la véracité de son récit tend à souligner l'entreprise de persuasion qui n'est

³⁰¹ La formule est de Barthes *S/Z*

³⁰² Larroux, "Amnistie," 53.

³⁰³ Jean d'Arras, *Mélusine*, 818. Rappelons que dans le prologue le narrateur détaillait son projet en énumérant les fils narratif qu'il allait délier: "Et ce que vous en fait, c'est pou ce que je vous entend a traictier comment la noble et puissant forteresse de Lisignen en Poictou fu fondée par une fee et la maniere comment, selon la juste cronique et la vraye histoire, sans y appliquer chose qui ne soit veritable, et juste de la propre matiere. Et m'orrez declairer la noble lignie qui en est yssue qui regnera jusques en la fin du monde, selon ce qu'il appert qu'elle a regné jusqu'a ore. Mais pour ce que j'ay premierement commencé a traictier des faees je vous vouldray dire dont celle faé vint qui fonda la noble place et forteresse de Lisignen dessus dit." (118)

d’ailleurs pas étrangère aux ambitions de légitimité du commanditaire de l’œuvre. Ainsi, titrer le récit à la toute fin de l’œuvre, participe d’une convention qui mime par l’écriture la présentation du livre par l’auteur à son seigneur en suivant des étapes protocolaires où l’on demande la bienveillance du lecteur, on donne un nom à l’objet que l’on offre et on sollicite la protection divine. On obtient une *grammaire* de la clôture à laquelle Jean d’Arras s’emploie pour affirmer l’*auctorité* sur l’œuvre en en faisant même sa carte de visite: “Mais on dit souvent qu’a l’œuvre congnoist on l’ouvrier’ et ‘de petit mercier, petit panier’,” et dont Coudrette se sert pour inscrire la scène de l’offrande dans le fil de la succession.³⁰⁴ Catherine Müller le souligne, l’auteur des Parthenay excelle dans la formule clausulaire tant et si bien qu’arrivé au bout de son récit, il ne cesse d’annoncer son silence imminent.³⁰⁵ “Garant du sentiment de satisfaction accompagnant la certitude que tout est fini,” le narrateur énonce une dernière fois le cœur de son projet et de sa démarche intellectuelle:³⁰⁶

C’est de la maison de Parthenay,

De quoy piecza je me penay

De parler, dont elle est venue

Et de quel lignie descendue.

Or en ay fait, or en ay dit

Ce que j’ay trouvé en escript³⁰⁷

La posture du narrateur zélé dont le récit ne s’arrête que par l’épuisement des sources (sans quoi il “d’elle plus longuement parlasse”), a les caractéristiques d’une *captatio*

³⁰⁴ Jean d’Arras, *Mélusine*, 818.

³⁰⁵ Müller parle d’un “art poétique du silence,” (“Pour une poétique de la dénomination.”).

³⁰⁶ Mortimer, *La clôture*, 16.

³⁰⁷ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6977-6982.

benevolentiae qui justifie le “repos” du narrateur au terme d’un travail bien fait.³⁰⁸ Définition quasi artisanale de l’*auctorité*, Coudrette revendique son travail, considère la matière prime dont il s’est servi pour le forger, le met sous la protection de la Trinité sans pour autant en assumer pleinement la propriété intellectuelle. Parce qu’il répond à leur commande et/ ou parce que le récit ne parle que d’eux, il appartient aux Parthenay de nommer “ce livre ou ce roman”.³⁰⁹

Et s’aucun demandoit comment

Vostre romant appelleray

C’est le Romant de Partenay.

Ainsi sire l’appelle l’en--

Ou le Rommant de Lusignen:

Prenez lequel vous voudrez,

Ainsi comme vous le voudrez;

Nommez le comme il vous plaira.³¹⁰

En reportant la décision du titre sur Jean de Mathefelon, Coudrette exige un engagement actif de son lecteur. Celui-ci doit s’appropriier l’œuvre, en faire son histoire de telle sorte qu’à la perte du père, voire à celle de la fée, se supplée son propre avenir. La consolation narrative découle alors du débordement du récit sur le présent de “toute la noble lignie /De Partenay devant nommee.”³¹¹ Contrairement à Jean d’Arras qui concluait son récit avec le titre comme mot de la fin, Coudrette ouvre le texte aux possibilités de l’Histoire sans aucune velléité de le clore. Le “commencer c’est parler, finir c’est se taire” d’Aragon, que nous citions en sous-titre,

³⁰⁸ Coudrette, *Le Roman*, vv. 6982-6990 (citation v. 6984).

³⁰⁹ Coudrette, *Le Roman*, v. 7001. La formule synonymique insiste d’ailleurs sur cette double autorité des Parthenay qui possèdent l’objet livre du fait de leur commande et dont le roman raconte l’histoire familiale.

³¹⁰ Coudrette, *Le Roman*, vv. 7002-7009.

³¹¹ Coudrette, *Le Roman*, vv. 7014-7015.

met en évidence l'arbitraire de la fin en même temps qu'il nous force à nous interroger sur les modalités du 'taire.' Les sources du roman taries, le silence du narrateur s'annonce comme inévitable, puis il est retardé le temps de tendre l'œuvre à son propriétaire; le récit terminé, le narrateur redit encore une fois son intention de se taire mais il conditionne ce silence à la performance d'une "oroison... en forme de letanie... et en façon de lay comprise" à la faveur des Parthenay.³¹²

En lien étroit avec le texte liturgique, la litanie des saints est une demande d'intercession qui suit un canevas précis auquel Coudrette ne fait pas défaut.³¹³ Bien plus que l'apostrophe à de Mathefelon, la prière est une prise de parole illocutoire qui ne se comprend pas sur le même plan textuel que le reste du roman. Le narrateur s'adresse ainsi en ultime instance à Dieu et à ses saints, ce qui lui permet dans un dernier mouvement d'identifier la communauté concernée par l'héritage de la fée. Après trois premières strophes où Coudrette demande le secours, le réconfort et le conseil en faveur "de Partenay la semence," il élargit sa requête, dès la quatrième strophe, de manière à intégrer le groupe de ceux pour qui il faut intercéder: "N'oubliez ceulx cy, ne moy / N'oubliera, je non, avoy!" ou encore "Or vous plaise moy avec eulx / Accorder au souverain roy," --remarquons au passage l'insistance sur la mémoire qui ne manque pas de renvoyer le lecteur au fondement mémoriel justifiant l'entreprise du récit et qui permet la comparaison entre le narrateur et les saints appelés à faire comme lui. La cinquième strophe réitère l'envergure géopolitique de la lignée concernée, puis la suite de la litanie mobilise un 'nous' qui, à l'instar de

³¹² Coudrette, *Le Roman*, vv. 7011, 7013 et 7017.

³¹³ À partir du V^e siècle, la litanie des saints fait partie des prières liturgiques en usage lors de la fête des rogations et de St. Marc; puis elle est introduite dans les livres des Heures, généralement placée entre les Sept psaumes de la pénitence et l'Office des défunts. La prière débute par une strophe liminaire invoquant la Sainte Trinité, puis une série de strophes dont le nombre peut varier et avec lesquelles on invoque, dans l'ordre, l'intercession de la Vierge, des anges, Jean Baptiste, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des saintes femmes et de "tous les saints"; enfin, dans une ultime strophe on s'adresse au Christ. L'analyse littéraire de la litanie par Coudrette ne fera pas l'objet dans ce travail de l'analyse détaillée qu'elle mériterait, nous nous contenterons de quelques observations qui nous permettent de la relier avec le roman qu'elle conclut. Voir Pierre Rézeau, *Les prières aux saints en Français à la fin du Moyen Âge* (Genève: Droz, 1982).

toute prière, désigne une collectivité qui réunit autour des descendants de Mélusine et la noblesse qui en “est saillie et en mainte terre espartie,” Coudrette-énonciateur de l’oraison et le lecteur qui en assure le souvenir.³¹⁴ En terminant avec une prière, le livre s’ouvre définitivement sur *l’au-delà de la littérature* en inscrivant l’histoire de la fée dans l’actualité de la chrétienté et nous pouvons alors dire avec Umberto Eco qu’il a “déclenché une série de mécanismes gratifiants dont le plus complet et le plus consolant est le fait que tout reste en ordre” selon l’idéologie dominant au sein du lectorat.³¹⁵

“Gardons-nous de chercher dans tout ce qu’on dit être ‘plus fort que la mort’... une consolation”³¹⁶

Si la clôture du roman de Coudrette parachève le réconfort que le lecteur peut atteindre dans et par le récit. Il en va tout autrement de celle de *La Noble Histoire de Lusignan* que Jean d’Arras organise autour du retour de Mélusine transformée en serpente-oracle de la mort de Raymond. Terminant, à la fois, le récit des aventures guerrières de ses enfants et celui de ses amours avec un être humain, le retour de la fée ravive la thématique de la perte essentielle à la cohérence de l’histoire. Perte considérée dès l’introduction dans la diégèse du personnage de Mélusine et que la geste héroïque de Geoffroy et de ses frères a, pour un instant, pu masquer sans pour autant effacer.

Les funérailles de Raymond sont les dernières d’une liste d’obsèques de rois et seigneurs qui, à commencer par celles du comte Aymeri, donnent lieu à une chaîne de succession du pouvoir féodal et déploient, par la narration, l’espace conquis par les Lusignan. La mort comme le mariage sont des moments narratifs où la consolidation communautaire se met en place grâce

³¹⁴ Coudrette, *Le Roman*, vv. 7079-7080.

³¹⁵ Eco, “Eugène Sue,” 83.

³¹⁶ Jacques Derrida, *Adieu à Emmanuel Lévinas* (Paris: Galilée, 1997), 12.

au rituel partagé. Les obsèques renforcent le sentiment d'appartenance à la société féodale convoquant lors des différents rites, les héritiers, la baronnie et les pairs du mort. Partant de ce constat, nous devons relire la rencontre initiale entre Mélusine et Raymondin comme un premier moment de consolation grâce auquel la fée facilite la réintégration du chevalier au sein de la société du comté de Poitiers. En réponse à la désolation du chevalier, Mélusine déclare "Je suis, après Dieu, tes confors," et l'engage dans la démonstration de la douleur socialisée:³¹⁷

Faictes dueil comme les autres, vestéz le noir comme les autres. L'obsequ sera fait moult noble et le terme assenez que les barons feront hommage au jeusne conte.³¹⁸

Le temps et l'espace dédiés à la célébration des morts sont alors bordés par ce *comme les autres* qui marque l'appartenance à une communauté où l'expression de la douleur est nécessairement ordonnée en vue d'accepter la perte et d'imaginer un futur au-delà de celle-ci. L'avènement d'un nouveau seigneur préserve l'ordre social et Raymondin, grâce aux instructions de Mélusine, voit ses "adversitez et [son] maléfice reverti[s] en bien."³¹⁹ La douleur resserre le lien social et, contrairement à ce que Jennifer C. Vaught montre dans *Grief and Gender, 700-1700*, englobe tous les acteurs de cette société.³²⁰ Vecteur commun, comme peut l'être la mort dans les scènes de *memento mori*, *ubi sunt*, ou *vanitas*, l'exercice du deuil collectif sert à canaliser l'émotion et à la normaliser de manière à ce que son acceptation aille de soi. Sur une

³¹⁷ Coudrette, *Le Roman*, vv. 615 sqq et Jean d'Arras, *Mélusine*, 164-168.

³¹⁸ Jean d'Arras, *Mélusine*, 168.

³¹⁹ Jean d'Arras, *Mélusine*, 164.

³²⁰ Jennifer C. Vaught, éd., *Grief and Gender, 700-1700* (New York: Palgrave Macmillan, 2003): dans l'introduction à ce recueil d'articles Vaught note que les représentations de la douleur et de la consolation à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance s'organisent autour des notions genre. Si les personnages féminins réagissent avec des pleurs et des lamentations, les personnages masculins se consolent par l'intermédiaire de la violence ou des gestes épiques. Nous ne contestons pas cette analyse que nous trouvons à d'autres moments du récit mélusinien, mais optons pour une troisième représentation qui efface les différences de genre face la perte au profit de l'unité communautaire qui en résulte.

dizaine de lignes, le langage de la douleur est omniprésent, comme le montre un relevé du champ lexical: “escrier,” “plourez,” “vestéz vous de noir,” “en la cité grant douleur faisant,” “crier,” “la douleur si grant que oncques hom ne vit greigneur,” “en celui estat, douleur faisant;” voire encore le résumé anaphorique: “la contesse et ses enfants *font grant dueil*, le peuple et tous les barons du paÿs *font grant dueil*, et surquetout Reymondin *fait greigneur deuil* que tous les aultres,” ponctué par ce “vous devez savoir que les bonnes gens du paÿs qui orent leur seigneur perdu furent moult doulens.”³²¹ Seul Raymondin, qui se sent encore coupable de la mort du comte Aimery, souffre plus que les autres et ne trouve “confort” qu’auprès de sa dame; alors que *les autres* se conforment à la prescription du récit: “On ne doit pas ramentevoir dueil longuement,” qui interrompt le temps de l’affliction pour préparer le lectorat à celui de l’apaisement unanime et mutuel:

Or il est bien vérités qu’il n’est douleur tant soi angoisses qui ne s’adoucisse *sur le tiers jour*. Les barons du paÿs conforterent la dame et ses enfants a leur pouoir et tant firent que leur douleur s’assouaga.³²²

L’expression de la douleur, pour autant qu’elle soit restreinte dans le temps (trois jours) et sociabilisée, est nécessaire à la visibilité de la communauté qu’elle touche et que, nous croyons, elle transforme. Le lien féodal est reformulé en un appui émotionnel, où l’ordre hiérarchique est moindre, voire inverse. La baronnie console la seigneurie blessée et assure ainsi l’accession au pouvoir de la nouvelle génération des comtes de Poitiers. Ce mouvement, qui va de la mort du seigneur au renouveau politique, est somme toute assez banal; Jean d’Arras s’en sert comme d’un raccourci narratif à chaque fois qu’un des enfants de Mélusine accède au trône grâce au jeu des alliances conjugales, voire même comme fil rouge alternatif au récit généalogique

³²¹ Jean d’Arras, *Mélusine*, 172. [nous soulignons].

³²² Jean d’Arras, *Mélusine*, 172. [nous soulignons].

prédominant.³²³ Des obsèques d’Aimery à celles de Raymond la perte est compensée par le renforcement communautaire et la restauration des figures du pouvoir; ce qui revient à performer par le texte une consolation qui, comme les derniers vers de Coudrette reliait l’histoire des descendants de la fée à celle des Parthenay, inscrirait l’histoire des Lusignan dans l’actualité du duc de Berry. Or certaines différences sont trop grandes pour les ignorer. Depuis le départ de Mélusine, Raymond vit à l’écart de son domaine, dans l’abbaye de Montserrat; sa mort ne suppose donc pas une réorganisation sociale au même titre que celle du comte. Le déroulement des funérailles est pris en charge, dans un premier temps, par le prieur de l’ordre religieux et la communauté réunie autour de son corps n’est plus celle de sa baronnie et/ou de sa descendance, mais celle de ses “freres de layens” et de la plus haute noblesse attachée à l’abbaye:

.viii. des freres de layens autour, jour et nuit, qui disoient pseaulmes et vigilles de mors. Et avoit le prieur ordonné un universaire a faire pour Remond, et en avoit prié de y estre le roy d’Arragon, le conte d’Ampure, le conte d’Orgel, le conte de Cardonne, le conte de Prade et pluseurs evesques et contes et vicontes, qui tous furent a la journee.³²⁴

En décrivant les hommages funéraires rendus à Aymery, au roi de Chypre, au roi d’Arménie et au roi de Bohême, le narrateur se livre essentiellement à l’“extériorisation” de la mort; c’est-à-dire à marquer le sentiment de deuil de la communauté dans son ensemble sans véritablement représenter les différents rituels qui règlent les obsèques royales et nobiliaires.³²⁵

Les obsèques de Raymond, au contraire, s’attardent sur deux rites sociaux “destinés à manifester

³²³ Voir par exemple *Jean d’Arras, Mélusine*, 386 sqq, Urien épouse Hermine avant que son père, le roi de Chypre ne meure. À la cérémonie de mariage, se succèdent les obsèques du roi puis le couronnement du chevalier; *Jean d’Arras, Mélusine*, 430 sqq, à la mort du roi d’Arménie, Guy épouse sa fille, Florie et devient le nouveau roi; ou encore *Jean d’Arras, Mélusine*, 518 sqq, où le couronnement de Renaud suit ses noces avec Églantine et les funérailles du roi Frédéric de Bohême en présence de ses frères.

³²⁴ Jean d’Arras, *Mélusine*, 772-774.

³²⁵ Simon Laporte, “La mort et les funérailles de Charles VI (1422)” [pdf. academia.edu].

le rang du défunt, sa qualité particulière,” ce qui force le lecteur à s’interroger sur la symbolique et la signification des mêmes.³²⁶ Certes, à l’instar de Colette Beaune, il faut rappeler que l’exposition et la veillée du corps du défunt ainsi que de la messe et des offrandes funéraires en son honneur témoignent avant tout d’une existence à part du commun des mortels et d’une fonction particulière dans l’ordre social; mais nous pouvons aussi y lire l’exception du personnage romanesque. Son corps est embaumé, son cœur préparé pour être ramené au Poitou et ses entrailles sont enterrées sous l’autel-maître de la chapelle aux lampes; d’une part, l’exhibition du “corps en bonne toile ciree...en sa bierre sur deulx treteaulx devant l’autel” signale l’appartenance de Raymond à l’ordre religieux des moines de Monserrat, l’exil du personnage et l’ambition de le rendre identifiable à ceux qui viendraient honorer sa mémoire.³²⁷ D’un autre côté, la messe funéraire convoque la noblesse catalane qui n’a, jusqu’à ce moment du récit, rien à voir avec la geste des Lusignan:

Et Gieffroy et Thierry, qui moult furent richement habituez quant pour dueil, eux et leurs gens, vindrent vers le roy d’Arragon et les princes et prelas, et tenoient entre eulx deux le prieur de layens pour eux faire cognoistre les seigneurs par nom.³²⁸

Sans être entièrement effacée, la douleur de la perte du père cède la place à la démonstration de noblesse et de richesse des *deuillants*, ce qui revient à une sorte de reconnaissance sociale des descendants en dehors de leurs domaines. La présence de Thierry et Geoffroy se justifie essentiellement en termes de politique de succession: la mort de leur père les

³²⁶ Colette Beaune, “Mourir noblement à la fin du Moyen Âge,” *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l’enseignement supérieur public. 6^e congrès* (Strasbourg, 1975): 126.

³²⁷ Jean d’Arras, *Mélusine*, 772-774. Il faut préciser que, à l’instar des obsèques des rois à la fin du Moyen Âge, Raymond a des funérailles doubles. Le corps et les entrailles sont veillés, célébrés par une messe et enterrés à Montserrat; le cœur embaumé est ramené au Poitou, où ses fils et sa baronnie lui rendent hommage avant de l’enterrer dans l’Église de Notre-Dame du Poitou que Mélusine, elle-même avait fait construire.

³²⁸ Jean d’Arras, *Mélusine*, 774.

réaffirme comme garants de la permanence et la continuité de son héritage,--rôle qu'ils tenaient déjà depuis le départ en pèlerinage de Raimond et qui détourne le renouveau politique, constaté précédemment, en un récit d'expansion familiale. Ainsi avant de se mettre en chemin pour Montserrat, les deux frères s'assurent d'avoir "de quoy si noblement faire son obseque qu'il n'y aient aucune reprouche."³²⁹

Après la mise en place de la sépulture, se tient, selon l'usage de l'époque, "le disner grant et noble" qui devient l'occasion pour les rois d'Aragon de s'enquérir sur le jeune fils d'Eudes, Bernardon, et d'en demander la tutelle. Revendication qui ancre la présence des Lusignan en Catalogne puisque le narrateur précise qu'il y épousera la fille des "Cabrieres en Arragon, qui plus n'avoit de hoirs, et en sont yssus les hoirs des Cabrieres qui ores sont."³³⁰ Or, contrairement à Coudrette,--qui fait aussi le lien explicite entre les maisons de Lusignan et de Cabrera pour détailler l'actualité de la lignée de la fée et l'attacher à celle des Parthenay--, d'Arras abandonne là le récit des alliances réussies:

Et dist l'ystoire que le roy Uriien regna moult puissaument en Chippre et ses hoirs après lui, et Guion en Armenie, et Regnault en Bahaigne et ses hoirs ont regné puissaument après lui, et Anthoine en Lussembourc et ses hoirs apréz lui, et OEudes en la Marche, et Remond en Forests et Gieffroy a Lusegnen, et Thierry a Parthenay. Et cy fine la vraye histoire de la noble lignie en Poictou.³³¹

Si comme l'écrit Philippe Hamon, "la fin du texte est un endroit fondamental pour déterminer la tonalité, soit euphorique soit dysphorique, générale du texte"; l'amorce clausulaire de la *Noble*

³²⁹ Jean d'Arras, *Mélusine*, 772-774.

³³⁰ Jean d'Arras, *Mélusine*, 776. D'une perspective intertextuelle, voire transtextuelle, l'adoption de Bernardon par le roi d'Aragon n'est pas sans rappeler l'arrivée de Raymondin à la cour comtale de Poitiers dans le roman des Parthenay. Il va de soi que les auteurs mobilisent ici une pratique sociale courante; il faut, néanmoins, souligner le jeu d'échos mémoriels qui se met en place entre la première scène du récit de Coudrette et la fin de l'histoire de Raymond dans la version de Jean d'Arras.

³³¹ Jean d'Arras, *Mélusine*, 780.

Histoire des Lusignan décontenance le lecteur.³³² Certes, en cartographiant les espaces où la seigneurie des héritiers de Raymond et Mélusine s'exerce, le narrateur déploie, une dernière fois, l'étendue du monde conquis dans le temps de la narration. Il met en évidence les prolongements généalogiques qui résultent de l'association des Lusignan avec les grandes familles seigneuriales de la fin XIV^e siècle, "ceux de Pembroc en Angleterre et ceulx des Cabrieres en Arragon, ... et ceulx de Cassenages du Daulphiné, et La Rochefoucaut, et ceulx de Cadillac."³³³ Reste que, combien même l'autorité des chroniques est à nouveau invoquée, et le récit se rapproche de l'actualité du lecteur visé, l'argument conclusif et attendu, qui prouverait la légitimité du duc de Berry sur la forteresse du Poitou, est laissé en suspens:

Ceste noble forteresse de Lusegnen en Poictou est depuis tant alee de main en main qu'elle est venue en la main, par raison et par conquete d'espee, de hault, noble et trespuissant prince Jehan, filz du roy de France, duc de Berry et d'Auvergne, conte de Poictou et d'Auvergne (...) Et dit on pour certain que, depuis qu'elle fu fondee, pour change, pour caquets ou pour conquest, que la dicte forteresse de Lusegnen ne demeura .xxx. ans acomplis en main d'ome qui ne feust extraiz de la dessus dicte lignie de par pere ou de mere.³³⁴

"Alee de main en main," la forteresse désigne le déclin familial et le caractère instable du pouvoir seigneurial des héritiers des Lusignan sur les domaines du Poitou; le récit généalogique est comme absorbé par les enjeux de la guerre de Cent Ans et les jeux de pouvoir qui se cristallisent autour de l'entrée en possession du haut lieu poitevin. Avec un dernier retour sur le personnage de Geoffroy, on rattache la fin de l'histoire au récit de la perte tramé tout au long de

³³² Philippe Hamon, "Clausules," 504.

³³³ Jean d'Arras, *Mélusine*, 780.

³³⁴ Jean d'Arras, *Mélusine*, 808-810.

la narration. La dégradation se répercute dans le présent historique de Jean de Berry puisque la “raison” de la succession, désormais insuffisante à assurer sa position à la suite de ceux qui sont de par leur père ou leur mère “extraiz de ladessus dicte lignie,” est mise en concurrence avec la conquête guerrière, la négociation diplomatique et/ou la compensation économique. La *Noble Histoire* devait servir à renforcer l’argument lignager en faveur du duc, à plaider sa cause auprès de son frère, le roi de France, et à stabiliser sa fragile situation politique, or l’entreprise de légitimation complique la consolation du récit. La prise de parole véridictoire expose les possibles de l’Histoire mais au lieu d’en faire la part du duc, le souci d’“authenticité” met l’accent sur “un certain rapport avec le vrai” qui pourrait tout aussi bien déchoir le duc de sa position de châtelain de la forteresse du Poitou.³³⁵ En déroulant ce fil, Jean d’Arras, nous rend à l’évidence de l’échec de la lignée régulièrement dépossédée de son héritage, voire même de la mémoire de ses origines qu’on reconstruit sans cesse. Le thème de la perte revient à la surface en faisant coïncider la mort de Raymond avec le retour funeste de Mélusine. La narration offre une consolation dans le plaisir du texte et dans la promesse de bienveillance de la fée mais n’assure en aucun cas, contrairement à ce qu’il se passe dans la version de Coudrette, la survivance de la lignée mélusinienne ni celle de ses possessions. Le personnage de Mélusine dont la force consolatoire a, jusque là, été marquée, revient sur le devant du récit pour rendre visible la désolation et faire entendre le cri du deuil et de la lamentation:

il advint une adventure de quoy les freres furent moult esbahiz, car la serpente se monstra sur les murs, si que tous la pouoient veoir et aloit tout autour par trois foiz puis se mist sur la Tour Poictevine. Et la faisoit si griefz plains et si griefz sospirs qu’il sembloit proprement a ceulx qui la estoient que ce feust la voix de

³³⁵ Francis Jacques, *L’arbre du texte et ses possibles* (Paris: Vrin, 2007), 157.

une dame, et si estoit ce, si comme dist l'ystoire. Gioffroy et Thierry en orent grant pitié, car ilz savoient bien que c'estoit leur mere, et commencent a plourer moult tendrement. Et quant elle les apperçoit plourer, si les encline et gecte un si horrible et si doulereux cry qu'il sembla proprement a tous ceulx qui l'ouirent que la forteresse fondist en abisme.³³⁶

Répondant au cri de ralliement ("Lusignan!") qui identifiait les enfants de la fée dans les mêlées guerrières, la douleur provoque la reconnaissance familiale et reprend, à la fin de l'histoire, le récit de la perte irrécupérable.³³⁷ Mélusine maternelle est un personnage de la souffrance partagée et impossible de consoler; aux pleurs de ses enfants, elle ne peut qu'émettre "un si horrible et si doulereux cry" qui effraye et menace de la disparition de la forteresse qui est la pierre fondation de tout le domaine. D'Arras rend alors très visible l'incapacité du récit à résoudre de manière satisfaisante la disparition de la fée. Le récit populaire devient problématique et la consolation qu'il offre se voile par la menace inhérente de l'écroulement du monde ainsi construit.

³³⁶ Jean d'Arras, *Mélusine*, 768

³³⁷ Guilhem Pepin, "Les cris de guerre 'Guyenne!' et 'Saint Georges!' L'expression d'une identité politique du duché d'Aquitaine anglo-gascon," *Le Moyen Âge* 112 (2006): 263-281 [<http://www.cairn.info/revue-le-moyen-age-2006-2-page-263.htm>; 2].

Conclusion

Au terme de cette étude des récits de consolation et de la consolation du récit à la fin du Moyen Âge, il est nécessaire de retourner notre regard en arrière pour évaluer le cheminement que nous avons proposé au lecteur. Dans un premier temps, nous sommes partie de l'étude des lettres et traités de consolation remis au goût du jour à partir du XIV^e siècle en Italie, puis au XV^e siècle en France. Héritiers, à la fois de Cicéron, Sénèque, saint Jérôme et Ambroise, les consolateurs chrétiens combinent dans la littérature médiolatine et vernaculaire les arguments stoïques et chrétiens qui prescrivent la modération de l'émotion et la circonscription du deuil dans l'espace et le temps. La littérature de consolation latine chrétienne a été l'objet de nombreuses études dont les plus importantes sont celles de Charles Favez en 1937 et Peter von Moos en 1972. Ce dernier fait une étude exhaustive du genre en trois volumes où, force est de constater que la forme littéraire de prédilection du genre est l'épître et que, jusqu'à la fin du Moyen Âge, on console avant tout en latin. Sans forcément s'intéresser à la littérature vernaculaire, mais plutôt à la thématique du deuil et de la consolation, George W. McClure offre en 1991 une étude de la littérature de consolation centrée sur l'humanisme italien. Parallèlement à l'émergence d'un discours civique séculaire, le critique montre que les textes humanistes destinés à l'auto-consolation et à la consolation d'autrui assimilent peu à peu les préceptes stoïques et les dégagent du discours salutaire dont ils dépendaient auparavant. Partant de ce constat, nous nous sommes intéressée aux textes contemporains dans la littérature française et avons dû conclure à l'absence d'un engouement similaire à celui des Italiens pour la littérature de consolation.³³⁸ Jusqu'à la fin du XIV^e siècle, les rares exemples de la littérature de consolation

³³⁸ Il faut attendre la fin du XVI^e siècle et le XVII^e siècle, pour voir fleurir le genre de la consolation littéraire en France, comme le notent, entre autres, Denise Carabin, Raymond Baustert et Norman Doiron. Voir Carabin, "Lettres"; Raymond Baustert, *La consolation érudite, huit études sur les sources des lettres de consolation de 1600*

en français sont encore tributaires d'un discours essentiellement eschatologique chrétien et suivent de près les conventions d'écriture prescrites dans les *artes dictaminis*. C'est à la cour d'Anjou que nous avons trouvé les premiers contacts entre les humanistes italiens dont parle McClure et des écrivains français. À cause des ses prétentions à la couronne du royaume de Naples et des Deux-Siciles, le roi René lui-même fait de longs séjours militaires et diplomatiques dans les cours italiennes. Dans l'une de ces expéditions, il se lie d'amitié avec le gouverneur de la cité de Créma, Jacopo Antonio Marcello qui prévoit de présenter le recueil de lettres de consolation d'ami(e)s commandité après la mort de son fils; malheureusement la mort du duc d'Anjou advient avant que le manuscrit soit achevé et le jugement ne se fait pas. Par ailleurs, Antoine de La Sale compte parmi les gens au service de la maison d'Anjou présents en Italie à plusieurs époques et à plusieurs titres. Écuyer, diplomate et précepteur du jeune Jean de Calabre, La Sale passe plusieurs séjours en Italie et nous pensons que son écriture en porte les traces. La lettre de consolation qu'il adresse à Katherine de Neufville endeuillée après la mort de son premier-né, nous a permis d'explorer l'importation et l'adaptation des logiques de consolation séculaires, développées par les humanistes italiens, au sein de la courtoisie française de la fin du Moyen Âge.

Aussi, en étudiant la douleur liée à la perte d'un enfant, nous comparons la construction discursive des notions de paternité et maternité. De *La Consolatoria* du florentin Gianozzo Manetti, et du recueil d'épîtres consolatoires adressées à Marcello, à la lettre de réconfort d'Antoine de La Sale, nous montrons que les lettres de consolation ouvrent un espace où la souffrance construit l'autorité du sujet. Cette posture éthique se fonde sur la revendication de légitimité de l'émotion ressentie et sur l'inscription sociale du personnage en deuil et de la

à 1650 (Tübingen: Gunter Narr, 2003); Norman Doiron, "Poétique de la consolation classique. L'exemple du *Recueil de Faret* (1627)," *Dix-septième siècle* 237 (2007/4): 779-798.

souffrance elle-même. Les consolateurs aspirent à un rétablissement rapide des consolés de sorte à préserver l'ordre social et à réintégrer rapidement les sujets qui souffrent dans la société civile. Les arguments qui sont utilisés sont d'ordre stoïque; ils renforcent l'idée d'un *pathos* sous contrôle comme paradigme nécessaire au bon gouvernement et proposent une consolation salubre et qui profite à l'ensemble de la communauté. En réaction à ces arguments, les pères endeuillés contestent le réconfort qu'on leur propose et posent la capacité à souffrir pour leurs enfants comme un syntagme essentiel constitutif de la condition humaine. Dans ces œuvres, la hiérarchie inhérente entre les affaires publiques et privées, implicite dans le langage de la consolation, est déconstruite. L'émotion porte en elle des valeurs sociales et éthiques, elle transforme positivement l'idée d'une masculinité aux émotions désinhibées et inscrit les pères dans une communauté où l'expression de la souffrance indique la puissance du lien sociétal. Nous assistons alors à la naissance d'une rhétorique communautaire du *soin* et de l'*attachement à autrui* ('care politics') qui se fait à l'aide du récit de l'émotion.

D'autre part, la tension entre l'abandon à la souffrance et l'accès à l'autorité est très marqué quand il s'agit de consoler les mères. Les trois exemples de l'épître d'Antoine de La Sale vont dans ce sens. Dans le récit eschatologique chrétien, la douleur et les larmes de la mère ne sont pas acceptables et dans la perspective d'un discours social, elles enferment le personnage féminin dans l'espace de l'intimité. Non seulement l'expression non contrôlée du *pathos* est condamnée car la souffrance des survivants ancre les âmes des défunts sur terre et ne leur permet pas d'aller vers Dieu, mais en plus elle immobilise la société civile, et tout particulièrement ceux qui la gouvernent. Dans sa consolation, La Sale propose à sa lectrice des mères en deuil exemplaires qui en sacrifiant leurs enfants pour protéger la communauté deviennent à leur tour des personnages de la consolation et de la cohésion sociale. Le personnage de la mère en deuil se

détache de la mère endeuillée de l'antiquité, telle que Nicole Loraux l'a décrite, et devient un modèle à suivre pour le gouvernement de la cité.

L'émotion argumentée, nous l'avons montré, devient le *processus* rhétorique qui préserve l'intégrité de la communauté. Le consolateur exige du personnage en deuil d'utiliser sa souffrance de manière éthique, ce que nous avons décrit comme le passage du *pathos* à l'*ethos* et qui nous a mené, dans un deuxième temps, à considérer l'émotion comme un discours de persuasion. Grâce aux épîtres de Philippe de Mézières et de Christine de Pizan, nous dégageons l'utilisation politique des émotions. À l'instar des travaux de Raphaël Micheli sur les discours à propos de la peine de mort pendant le XIX^e et le XX^e siècle, nous plaçons l'émotion au centre de l'argumentation en temps de crise. En s'adressant à des hommes et des femmes au pouvoir, les auteurs ne cherchent pas simplement à émouvoir leurs interlocuteurs mais démontrent le bien fondé du sentiment et la nécessité, au nom de ce dernier, d'intervenir politiquement. Les émotions qui provoquent le deuil et/ou sont aptes à consoler construisent des points de vue différents afin de promouvoir la défense de la communauté. Mézières et Pizan déplient la carte des émotions partagées par une partie de la collectivité et soulignent la passivité de ceux qui les gouvernent. Ils identifient une communauté de la souffrance et de la vulnérabilité qui dépend des décisions des destinataires de ces épîtres et argumentent leur devoir de connaître et comprendre la légitimité de l'émotion qui soutient le corps sociétal en deuil. Argumenter l'émotion n'est pas provoquer de la sympathie, mais créer un sentiment d'empathie cognitive qui demande d'évaluer l'implication éthique, politique et morale du sentiment et ainsi inciter l'action des personnes au pouvoir. Le récit rend visible cette communauté émotionnelle fragile et la replace dans un rapport signifiant face à des institutions qui organisent le corps social. Les défaites de Nicopolis, Azincourt et de la guerre civile en France, mettent en évidence l'écart entre les ambitions

politiques de femmes et des hommes au pouvoir et l'expérience de la guerre pour d'autres parties de la société. Partant de l'analyse de la constitution de différentes communautés autour d'une même perte, nous démontrons que la rhétorique de la consolation revisite l'organisation sociale, questionne l'exercice du pouvoir et fait valoir la douleur comme un engagement politique fort.

Une fois démontrés les enjeux politiques des récits de consolation, nous avons posé la question de la possibilité d'une consolation par le récit. Pour y répondre d'approcher le thème de la perte dans deux récits où le projet généalogique satisfait les horizons d'attente d'un lecteur privilégié en quête de légitimité politique. Les deux *Romans de Mélusine* par Jean d'Arras et Coudrette, nous ont permis de nous interroger sur les liens entre le récit de la perte et l'aspiration à la consolation de la fiction. 'Faiseuse d'histoires,' Mélusine est un personnage emblématique de la consolation réussie. Au début du récit, elle détourne le regard de Raymondin de la mort tragique du comte Aimery, son oncle. À l'instar de Philosophie avec Boèce, elle propose une autre fin que celle de la douleur et la mise en danger du statut social, mais le départ de la fée renoue avec le récit de la perte pour le répéter de manière indéfinie et souligner l'impossibilité de remédier à la mort par l'histoire. La consolation est paradoxale et nous oblige à considérer les effets sur le lecteur dont la satisfaction est compromise.

Simultanément muse poétique et Philosophie, Mélusine est chassée, exilée et condamnée à disparaître. Sa voix se transforme en cri désolé, c'est-à-dire solitaire et déchirant. La consolatrice devient l'objet de consolation alors, quelque soit la valeur de substitution de la fiction romanesque, elle est sans nul doute impuissante à prémunir ou à guérir quiconque des expériences de la passion et du deuil. Le récit permet néanmoins de délimiter les contours fragiles d'une communauté *déconsolée*. Raconter des histoires revient alors à maintenir la voix

perdue vivante, à transcender le lien avec la lecture et l'écriture mais ne porte pas le discours de la consolation.

Sur les politiques de la consolation, Jacques Derrida écrit que “la mort de l'autre... n'annonce pas une absence, une disparition, la fin de telle ou telle vie, à savoir de la possibilité pour un monde d'apparaître à tel vivant. La mort déclare chaque fois la fin du monde en totalité, la fin de tout monde possible, et chaque fois la fin du monde comme totalité unique, donc irremplaçable et donc infinie.”³³⁹ L'espace du récit, le temps d'une lecture, ce monde résiste à la disparition n'est-ce pas cela la force de la consolation?

³³⁹ Jacques Derrida, *Chaque fois unique, la fin du monde* (Paris: Galilée, 2003), 9.

Bibliographie non exhaustive des sources utilisées

Œuvres médiévales

(Anonyme). *Le livre des fais du bon messire Jehan le Maingre, dit Bouciquaut, mareschal de France et gouverneur de Jennes*. Éd. Denis Lalande. Genève: Droz, 1985)

Antoine de La Sale. *Jehan de Saintré*. Éd. Joël Blanchard. Paris: Le Livre de Poche, 1995.

_____. *Le réconfort de Madame de Fresne*. Éd. Ian Hill. Exeter: University of, 1979.

Christine de Pizan, "La Lamentacion sur les maux de France de Christine de Pisan." *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Charles Foulon*, 1, éd. J. de Caluwé, 177-185. Liège: Association des romanistes de l'Université de Liège, 1980.

_____. "Epistre de la prison de vie humaine." Éd. Angus J. Kennedy. Glasgow: UP, 1984.

_____. "Christine de Pizan's *Epistre à la reine* (1405)." Éd. Angus J. Kennedy. *Revue des langues romanes* 92 (1988): 253-264.

_____. "*The Epistle of the Prison of Human Life, with An Epistle to the Queen of France and Lament on the Evils of the Civil War*." Éd. J. A. Wisman. New York: Garland, 1984.

Coudrette. *Le Roman de Mélusine ou Histoire de Lusignan*. Éd. Eleanor Roach. Paris: Klincksieck, 1982.

Eustache Deschamps. "Balade MCCCCXXVII. Faicte pour ceuls de France quant ilz furent en Hongrie (1396)." *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, vol.8, éd. Le marquis de Queux de Saint-Hilaire et Gaston Raynaud. Paris: Firmin, 1878-1903.

Eustache Deschamps. "Balade MCCCXVI. Pour les Français morts à Nicopolis (1396)." *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, vol.7, éd. Le marquis de Queux de Saint-Hilaire et Gaston Raynaud. Paris: Firmin, 1878-1903.

Jean d'Arras. *Mélusine ou La Noble Histoire de Lusignan*. Éd. et trad. Jean-Jacques Vincensini. Paris: Le Livre de Poche, 2003.

Philippe de Mézières. *Letter to King Richard II, A Plea Made in 1395 for Peace Between England and France, Original Text and English Verion of "Epistre au roi Richart"* Éd. et trad. G. W. Coopland. Liverpool: University Press, 1975.

Philippe de Mézières. *Une Epistre Lamentable et Consolatoire*. Éds. Philippe Contamine et Jacques Paviot. Paris: Société de l'Histoire de France, 2008.

Autres

Aristote. *La Rhétorique*. Trad. Patricia Vanhemelryck. Paris: Le Livre de Poche, 2012.

Boccaccio, Giovanni. "Trattatelo in laude di Dante." *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, éd. Pier Giorgio Ricci, 437-538. Milan: Mondadori, 1974.

Bruni, Leonardo. *Il libro della vita, studi costumi di Dante* in *Le vite di Dante, Petrarca e Boccaccio*. Éd. Angelo Solerti. Milan: Vallardi, 1904.

Cicéron, Marcus Tullius. *De l'orateur*. Éd. et trad. Edmond Courbaud. Paris: Les Belles Lettres, 2002 (1922¹).

Manetti, Giannozzo. "Vita Dantis." *Giannozzo Manetti. Biographical Writings*, éd. et trad. Stephano U. Baldassari et Rolf Bagemihl, 8-61. Cambridge: Harvard University Press, 2003.

_____. *Biographical Writings*. Éds. Stephano U. Baldassari et Rolf Bagemihl. Cambridge: Harvard University Press, 2003.

_____. *Dialogus consolatorius*. Éd. Alfonso de Petris. Roma: Edizioni di Storia et Letteratura, 1983.

Petrarca, Francesco. *Opere Latine*. Éd. Antonietta Bufano. Torino: Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1975.

Sénèque *Consolations*. Trad. Colette Lazam. Paris: Rivages Poche, 1992

_____. *Lettres à Lucilius*. Paris: Les Belles Lettres, 1979.

_____. *Dialogues. Tome III : Consolations*. Éd. et trad. R. Waltz. Paris: Les Belles Lettres, 1923.

Bibliographie des études citées

- Adams, Tracy. "Moyennerresse de traictié d paix: Christine de Pizan's Mediators." *Disputatio: an International Transdisciplinary Journal of the Late Middle Ages* 7 (2005): 177-200.
- Allmand, Christopher. *The Hundred Years War*. Cambridge: Cambridge University Press, 1988.
- Anderson, Benedict. *Imagined Communities. Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*. New York: Verso, 2006.
- Angenot, Marc. *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*. Paris: Mille et Une Nuits, 2008.
- Aragon, Louis. *Je n'ai jamais appris à écrire ou Les incipit*. Genève: A. Skira, 1969.
- Arcens, Louise de. "Petit estat vesval: Christine de Pizan's Grieving Body Politic." *Healing the Body Politic: The Political Thought of Christine de Pizan*, eds. K. Green et C. J. Mews, 201-226. Turnhout: Brepols, 2005.
- Atkinson, Clarissa W. *The Oldest Vocation. Christian Motherhood in the Middle Ages*. Ithaca & London, Cornell University Press, 1991.
- Audet, René. "Atelier de théorie de littérature; La Narrativité." *Fabula; la Recherche en Littérature* [http://www.fabula.org/atelier.php?La_narrativit%26eacute%3B]
- Auerbach, Eric. *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*. Paris: Gallimard, 1968 (1946¹).
- Austin, J. L. *Quand dire, c'est faire*. Paris: Seuil, 1962.
- Autrand, Françoise. *Charles VI. La folie du roi*. Paris: Fayard, 1986.
- _____. *Christine de Pizan. Une femme en politique*. Paris: Fayard, 2009.
- _____. *Jean de Berry. L'art et le pouvoir*. Paris: Fayard, 2000.
- Baldassari, Stefano Ugo, éd. *Dignitas et excellentia hominis. Atti del Convegno Internazionale di Studi su Giannozzo Manetti*. Firenze: Le Lettere, 2008.
- Baldassarri, Stephano Ugo et Arielle Saiber. *Images of Quattrocento Florence. Selected Writings in Literature, History, and Art*. New Haven: Yale University Press, 2000.

- Balibar, Etienne et Immanuel Wallerstein. *Race, nation, classe, les identités ambiguës*. Paris: La Découverte, 1988.
- Banker, James R. "Mourning a Son: Childhood and Paternal Love in the *Consolateria* of Giannozzo Manetti." *History of Childhood Quarterly*, 3/3 (1976): 351-362.
- Baron, Hans. "Cicero and the Roman Civic Spirit in the Middle Ages and the Early Renaissance." *Bulletin of the John Rylands Library* 22 (1938): 72-97.
- Barthes, Roland. *Fragments d'un discours amoureux*. Paris: Seuil, 1977.
- Baumgartner, Emmanuèle. "Fiction and History: The Cypriot Episode in Jean d'Arras's *Mélusine*." *Mélusine of Lusignan. Founding Fiction in Late Medieval France*, eds. Donald Maddox et Sara Sturm-Maddox, 185-200. Athens, Georgia: University of Georgia Press, 1996.
- Bausi, Francesco. "Le due redazioni del *Dialogus Consolatorius* di Giannozzo Manetti. Appunti sul testo e sulle fonti." *Dignitas et excellentia hominis. Atti del Convegno Internazionale di Studi su Giannozzo Manetti*, éd. Stefano Ugo Baldassarri, 77-104. Firenze: Le Lettere, 2008.
- Beaune, Colette. "Mourir noblement à la fin du Moyen Âge." *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. 6^e congrès*, 125-44. Strasbourg, 1975.
- _____. *Naissance de la nation France*. Paris: Gallimard, 1985.
- Becker, Karin. *Le lyrisme d'Eustache Deschamps. Entre poésie et pragmatisme*. Paris: Classiques Garnier, 2012.
- Becker, Lawrence C. "Stoic Emotion." *Stoicism: Traditions and Transformations*, eds. Steven K. Strange and Jack Zupko. Cambridge: Cambridge University Press, 2004. 250-275.
- Beltran, E. "Christine de Pizan, Jacques Legrand et le *Communiloquium* de Jean de Galles." *Romania* 104 (1983): 208-228.
- Ben, Taleb Othman. "La clôture du récit aragonien." *Le point final. Actes du Colloque international de Clermont-Ferrand*, éd. Alain Montandon, 129-143. Clermont Ferrand: Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1984.
- Blanchard, Joël et Jean-Claude Mühlethaler. *Ecriture et pouvoir à l'aube des temps modernes*. Paris: Presses Universitaires de France, 2002.
- Blanchfield, Lyn. "Prolegomenon: Considerations of Weeping and Sincerity in the Middle Ages." *Crying in the Middle Ages. Tears of History*, éd. Elina Gertsman, xxi-xxx. New York: Routledge Press, 2012.

- Blumenfeld-Kosinski, Renate. “‘Enemies within/enemies without:’ Threats to the body politic in Christine de Pizan.” *Medievalia et humanistica* 26 (1999): 1-15.
- _____. “Christine de Pizan and the Political Life in Late Medieval France.” *Christine de Pizan: A Casebook*, éd. Barbara K. Altmann et Deborah L. McGrady, 9-24. New York: Routledge, 2003.
- _____. “Philippe de Mézières’ Ghostly Encounters: From the *Vie de Saint Pierre de Thomas* (1366) to the *Epistre lamentable* (1397).” *Romania* 127 (2009): 168-189.
- _____. “Two Responses to Agincourt: Alain Chartier’s *Livre des quatre dames* and Christine de Pizan’s *Epistre de la prison de vie humaine*.” *Contexts and Continuities: Proceedings of the IVth International Colloquium of Christine de Pizan (Glasgow 21-27 July 2000)*, *Published in Honor of Liliane Dulac*, éd. Angus J. Kennedy et al., I, 75-85. Glasgow: University of Glasgow Press, 2000.
- _____. *Poets, Saints, and Visionaries of the Great Schism, 1378- 1417*. University Park: Pennsylvania State University Press, 2006.
- Bobbio, Aurelia. “Seneca e la formazione spirituale e culturale del Petrarca.” *La Bibliofilia* 43 (1941): 224-291.
- Boltanski, Luc. *La souffrance à distance*. Paris: Métailié, 1993.
- Boquet, Damien et Martin Roch. “Corps sensibles du Moyen Âge.” Texte de la conférence donnée à Blois (Rendez-vous de l’Histoire, 8 octobre 2009). [<http://emma.hypotheses.org/606>]
- Boquet, Damien et Piroska Nagy. “Pour une histoire des émotions. L’historien face aux questions contemporaines.” *Le sujet des émotions au Moyen Âge*, 15-51. Paris: Beauchesne, 2009.
- Boquet, Damien. “Le concept de communauté émotionnelle selon B. H. Rosenwein.” *Bulletin du centre d’études médiévales d’Auxerre BUCEMA*, Hors-série n°5 (2013). [<http://cem.revues.org/12535> ; DOI: 10.4000/cem.12535]
- Bouchet, Florence, “La joie dans la peine au XV^e siècle: du paradoxe à la sublimation.” *Le Moyen Français* 62 (2008): 7-26.
- Boulton, D’ Arcy Jonathan Dacre. *The Knights of the Crown. The Monarchical Orders of Knighthood in Later Medieval Europe, 1325-1520*. Woodbridge: Boydell, 1987.
- Boureau, Alain. “Les cérémonies royales françaises entre performances juridiques et compétences linguistiques.” *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 46-6 (1991): 1253-1264.
- Bouwsma, William J. “The Two faces of Humanism. Stoicism and Augustinianism in Renaissance Thought.” *Itinerarium Italicum. The Profile of the Italian Renaissance in the Mirror of its European Transformations. Dedicated to Paul Oskar Kristeller on the*

- occasion of his 70th birthday*, éd. Heiko A. Oberman et Thomas A. Brady, Jr., 3-60. Leiden: Brill, 1975.
- Bozzolo, Carla. "Familles éclatées, amis dispersés: échos des guerres civiles dans les écrits de Christine de Pizan et de ses contemporains." *Contexts and Continuities: Proceedings of the IVth International Colloquium of Christine de Pizan (Glasgow 21-27 July 2000)*, Published in Honor of Liliane Dulac, éd. Angus J. Kennedy et al., I, 115-28. Glasgow: University of Glasgow Press, 2000.
- Brucker, Charles. "Aspects du vocabulaire politique et social chez Oresme et Christine de Pizan. Vers une nouvelle conception de l'État et de la société." *Cahiers de recherches médiévales* 8 (2001): 227-249.
- Bührer-Thierry, Geneviève et Lauren Jégou. "Construction des pouvoirs et formation des espaces sacrés: le paradoxe de l'immunité. Autour de *Negotiating Space*." *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre. BUCEMA hors-série* 5 (2013) [URL: <http://cem.revues.org/12537>; DOI: 10.4000/cem.12537]
- Butler, Judith. *Precarious Life. The Powers of Mourning and Violence*. London: Verso, 2004.
- Camargo, Martin. 'Ars dictaminis, ars dictandi.' *Typologie des sources du Moyen Âge*, 60. Turnhout: Brepols, 1991.
- _____. "Si dictare velis: Versified *artes dictandi* and late medieval writing pedagogy." *Rhetorica. A Journal of the History of Rhetoric* 14 (1996): 265-288
- _____. "Where's the brief? The *ars dictaminis* and Reading/Writing between the Lines." *Disputatio* 1 (1996): 1-17.
- Carabin, Denise. "Les Lettres de Nicolas Pasquier: la lettre de consolation." *Revue d'histoire littéraire de la France* 102 (2002): 15-31.
- Caron, Marie Thérèse. *La Noblesse dans le Duché de Bourgogne 1315/1477*. Lille: Presses Universitaires de Lille, 1987.
- Carroll, Berenice. "Christine de Pizan and the Origins of Peace Theory." *Women's Political Writings in the Early Modern Period*, éd. Hilda L. Smith, 22-39. Cambridge: Cambridge University Press, 1997.
- _____. "On the Causes of War and the Quest for Peace: Christine de Pizan and Early Peace Theory." *Au champ des escriptures: III^e colloque international sur Christine de Pizan*. Éd. Eric Hicks, et al., 337-358. Paris: Champion, 2000.
- Castonguay Bélanger, Joël. "L'édification d'un tombeau poétique: du rituel au recueil." *Études françaises* 38,3 (2002): 55-69.
- Cerquiglini-Toulet, Jacqueline. "Christine de Pizan et le scandale: naissance de la femme écrivain." *Les lettres romanes* 58-hors série (2004): 45-56.

- Citton, Yves. *Lire, Interpréter, Actualiser. Pourquoi les études littéraires*. Paris: Éditions Amsterdam, 2007.
- Cochis, Simonetta. "Antoine de La Sale's Delightful Teachings: Literature and Learning in his Late Medieval Books for Princes." PhD diss., New York University, 1998.
- Cohen, Caroline. "Les éléments constitutifs de quelques *planctus* des X^e et XI^e siècles." *Cahiers de civilisation médiévale* 1 (1958): 83-86.
- Colwell, Tania M. "Gesture, Emotion, and Humanity: Depictions of Mélusine in the Upton House Bearsted Fragments." *The Inner Life of Women in Medieval Romance Literature: Grief, Guilt, and Hypocrisy*, eds. Jeff Rider et Jamie Friedman, 101–27. New York: Palgrave Macmillan, 2011.
- _____. "Mélusine: Ideal Mother or Inimitable Monster?" *Love, Marriage, and Family Ties in the Later Middle Ages*, eds. Isabel Davis, Miriam Muller et Sarah Rees-Jones, 181–203. Turnhout: Brepols, 2003.
- _____. "Patronage of the poetic Mélusine romance: Guillaume l'Archevêque's confrontation with dynastic crisis." *Journal of Medieval History* 37 (2007): 215-229.
- Compagnon, Antoine. *La Littérature pour quoi faire?* Domont: Collège de France/Fayard, 2012.
- Constable, Giles. *Letters and Letter-Collections*. Turnhout: Brepols, 1976.
- Contamine, Philippe et Jacques Paviot. "Les circonstances historiques." *Une épître lamentable et consolatoire de Philippe de Mézières*, 48-64. Paris: Société de l'Histoire de France, 2008.
- Contamine, Philippe. "Guerre et paix à la fin du Moyen Âge. L'action et la pensée de Philippe de Mézières (1327-1405)." *Krieg im Mittelalter*, éd. H. H. Kortüm, 181-196. Berlin: Oldenbourg Akademieverlag, 2001.
- _____. "La crise de la royauté française au XIV^e siècle: réformation et innovation dans *Le Songe du Vieil Pelerin* (1389) de Philippe de Mézières." *Tradition, Innovation, Invention. Fortschrittverweigerung und Fortschrittsbewusstsein im Mittelalter*, éd. H. J. Schmidt, 361-379. Berlin: de Gruyter, 2005.
- _____. "L'Église et la violence." *Histoire du Christianisme des origines à nos jours*, 6: *Un temps d'épreuves (1274-1449)*, eds. Michel Mollat du Jourdin et André Vauchez, 489-499. N.p.: Desclée et Fayard, 1990.
- Couegnas, Daniel. "Dénouement Romanesque et Consolation." *Littérature narrative et consolation. Approches historiques et théoriques*, éd. Emmanuelle Poulain-Gautret, 27-40. Arras: Artois Presses Université, 2012.
- Cropp, Glynnis M. "Boèce et Christine de Pizan." *Le Moyen Âge* 87:3-4 (1981): 387-417.

- Cropp, Glynnis M. et Alison Hanham. "Richard II from Donkey to Royal Martyr: Perceptions of Eustache Deschamps and Contemporary French Writers." *Parengon* 24-1 (2007): 101-136.
- Curry, Anne. *The Battle of Agincourt. Sources and Interpretations*. Woodbridge: Boydell, 2000.
- Darsel, Sandrine. "Imagination narrative, émotions et éthique." *Fabula / Les colloques, L'émotion, puissance de la littérature*. [URL: <http://www.fabula.org/colloques/document2318.php>].
- Delany, Sheila. "Mothers to think back through': who are they? The Ambiguous Example of Christine de Pizan." *Medieval Texts and Contemporary Readers*, eds. Laurie A. Finke et Martin B. Schichtman, 177-197. Ithaca & London: Cornell University Press, 1987.
- Delbecque, Nicole. *Linguistique cognitive: Comprendre comment fonctionne le langage*. Bruxelles: De Boeck-Duculot, 2006.
- Delogu, Daisy. "Advocate et moyenne: Christine de Pizan's elaboration of Female Authority." *Desireuse de plus avant enquerre... Actes du VI^e Colloque international sur Christine de Pizan (Paris, 20-24 juillet 2006.) Volume en hommage à James Laidlaw*, eds. Liliane Dulac, Anne Paupert, Christine Reno et Bernard Ribémont, 57-67. Paris: Champion, 2008.
- _____. "Jean d'Arras Makes History: Political Legitimacy and the *Roman de Mélusine*." *Dalhousie French Studies* 89 (2007): 15-28.
- Depreux, Philippe. "La *pietas* comme principe de gouvernement d'après le *Poème sur Louis le pieux* d'Ermold le Noir." *The Community, the Family and the Saint. Patterns of Power in Early Medieval Europe. Selected Proceedings of the International Medieval Congress, University of Leeds 4-7 July 1994, 10-13 July 1995*, eds. Joyce Hill et Mary Swan, 201-224. Turnhout: Brepols, 1998.
- Derrida, Jacques. *Adieu à Emmanuel Lévinas*. Paris: Galilée, 1997.
- _____.
_____. *Spectres de Marx*. Paris: Galilée, 1993.
- Desaivre, Léo. "Le mythe de la Mère Lusine." *Mémoires de la Société de statistique, sciences, lettres et arts des deux Sèvres* (1882): 82-263.
- Desclais Berkvam, Doris. *Enfance et maternité dans la littérature française des XII^e et XIII^e siècles*. Paris: Champion, 1981.
- Dudash, Susan J. "Christine de Pizan's Views of the Third State." *Contexts and Continuities: Proceedings of the IVth International Colloquium on Christine de Pizan*, eds. Angus J. Kennedy et al., 315-330. Glasgow: Glasgow University Press, 2002.

Dulac, Liliane et Christine Reno. "L'humanisme vers 1400, essai d'exploration à partir d'un cas marginal: Christine de Pizan, traductrice de Thomas d'Aquin." *Pratiques de la culture écrite en France au XV^e siècle. Actes du Colloque international du CNRS, Paris, 16-18 mai 1992, organisé en l'honneur de Gilbert Ouy par l'unité de recherche 'Culture écrite du Moyen Âge tardif,'* éd. Monique Ornato et Nicole Pons, 161-178. Louvain-la-Neuve: Fédération internationale des instituts d'études médiévales, 1995.

_____. "Bon et mauvais langage: la parole multipliée chez Christine de Pizan." *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 6 (1999): 169-185. [URL <http://crm.revues.org/934> DOI:10.4000/crm.934]

Ebbensen, Sten. "Where were the Stoics in the Late Middle Ages?" *Stoicism. Traditions and Transformations*, éd. Steven K. Strange and Jack Zupko, 108-131. Cambridge: Cambridge University Press, 2004.

Eco, Umberto. "Eugène Sue: le socialisme et la consolation." *De Superman au surhomme*, trad. par Myriem Bouzahe, 38-83. Paris: Bernard Grasset, 1978.

_____. "Grandeur et décadence du surhomme." *De Superman au surhomme*, trad. par Myriem Bouzaher. Paris: Bernard Grasset, 1978.

_____. "Pleurer pour Jenny?" *De superman au surhomme*, trad. par Myriem Bouzaher, 17-18. Paris: Bernard Grasset, 1978.

_____. *L'œuvre ouverte*. Paris: Seuil, 1965.

_____. *Les limites de l'interprétation*. Paris: Grasset, 1992.

Entralgo, Laín. *The Therapy of the Word in Classical Antiquity*. Trad. L. J. Rather and J. M. Sharp. New Haven: Yale University Press, 1970.

Favez, Charles. *La consolation latine chrétienne*. Paris: Vrin, 1937.

Ferlampin-Acher, Christine. "Le rôle des mères dans *Perceforest*." *Arthurian Romance and Gender. Masculin/Féminin dans le roman arthurien médiéval*, éd. Friedrich Wolfzettel, 274-284. Amsterdam & Atlanta: Rodopi, 1995.

Foessel, Michaël. "Grammaire de la Consolation." *Études* 4205 (2014): 51-60.

Forham, Kate Langdon. *The Political Theory of Christine de Pizan*. Burlington, VT: Ashgate, 2002.

Forsyth, Ilene H. "Children in Early Medieval Art, Ninth Through Twelfth Centuries." *Journal of Psychohistory* 4-1 (1976): 31-70.

Francis, Jacques. *L'arbre du texte et ses possibles*. Paris: Vrin, 2007.

- Frenken, Ralph. "Childhood and Fantasies of Medieval Mystics." *Journal of Psychohistory* 28-2 (2000): 150-172.
- Fumaroli, Marc. *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et 'res literaria' de la Renaissance au seuil de l'époque classique*. Genève: Droz, 1980.
- Galand-Hallyn, Perrine et Fernand Hallyn, éd. *Poétiques de la Renaissance. Le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*. Genève: Droz, 2001.
- Gaucher, Elisabeth. "Deux regards sur une défaite: Nicopolis." *Cahiers de recherches médiévales* 1 (1996): 93-104. [<http://crm.revues.org/2517;DOI:10.4000/crm.2517>]
- Gaude-Ferragu, Murielle. *D'or et de cendres. La mort et les funérailles de princes dans le royaume de France au Bas Moyen Âge*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion, 2005.
- Gaulier-Bougassas, Catherine. "La fée Présine: une figure maternelle ambiguë aux origines de l'écriture romanesque." *550 de Mélusine allemande-Coudrette et Thüring von Ringoltingen. Actes du colloque organisé par les Universités de Berne et de Lausanne en août 2006*, éd. André Schnyder et Jean-Claude Mühlethaler, 111-128. Bern: Peter Lang, 2008.
- _____. "Mélusine et les rêves de croisade." *La tentation de l'Orient dans le roman médiéval. Sur l'imaginaire médiéval de l'Autre*, 289-354. Paris: Champion, 2003.
- Gauvard, Claude. "Christine de Pizan a-t-elle eu une pensée politique?" *Revue historique* 250 (1973): 417-430.
- _____. "Christine de Pizan et ses contemporains: L'engagement politique des écrivains dans le royaume de France aux XIV^e et XV^e siècles." *Une femme de lettres au Moyen Âge. Études autour de Christine de Pizan*, éd. Liliane Dulac et Bernard Ribémont, 105-128. Orléans: Paradigme, 1995.
- _____. *Violence et ordre public au Moyen Âge*. Paris: Picard, 2005.
- Gefen, Alexandre et Bernard Vouilloux, éd. *Empathie et esthétique*. Paris: Éditions d'Hermann, 2013.
- Gierke, Otto. *Political Theories of the Middle Ages*. Trad. Frederic W. Maitland. Cambridge: Cambridge University Press, 1900.
- Gilli, Patrick. "De l'importance d'être hors norme: La pratique diplomatique de Giannozzo Manetti d'après son biographe Naldo Naldi." *Prêcher la paix et discipliner la société*, éd. Rosa Maria Dessì, 413-430. Turnhout: Brepols, 2005.

- Gilson, Étienne. "Le message de l'Humanisme." *Culture et politique en France à l'époque de l'Humanisme et de la Renaissance*, éd. Franco Simone, 3-9. Turin: Accademia delle Scienze, 1974.
- Graef, Hilda. *Mary: A History of Doctrine and Devotion*. London: Sheed and Ward, 1963.
- Green, Karen et Constant J. Mews, éd. *Healing the Body Politic. The Political Thought of Christine de Pizan*. Turnhout: Brepols, 2005.
- Green, Karen. "Christine de Pizan: Isolated Individual or Member of a Feminine Community of Learning?" *Communities of Learning. Networks and the Shaping of Intellectual Identity in Europe 1100-1500*, 229-250. Turnhout: Brepols, 2011.
- Guénée, Bernard. *La folie de Charles VI, Roi Bien-Aimé*. Paris: Perrin, 2004.
- Guerreau Jalabert, Anita. "Des fées et des diables observations sur le sens des récits 'mélusiniens' au Moyen Âge." *Mélusines continentales et insulaires*, éd. Jeanne Marie Boivin et Proinsias MacCana, 105-137. Paris: Champion, 1999.
- Hahn, Stacey L. "Tel cuide vengier sa honte qui l'accroist: Wrath in Jean D'Arras's *Roman de Melusine*." *International Courtly Literature Society, Courtly Arts and the Art of Courtliness. Selected Papers from the Eleventh Triennial Congress of the International Courtly Literature Society*, éd. K. Busby et C. Kleinhenz, 419-430. Cambridge: D.S. Brewer.
- Hamon, Philippe. "Clausules." *Poétique* 24 (1975): 495-526.
- Hampton, Timothy. *Literature and Nation in the Sixteenth Century. Inventing Renaissance France*. Ithaca: Cornell University Press, 2001.
- Harf-Lancner, Laurence. "Les ancêtres de Mélusine." *Coudrette. Le roman de Mélusine*. Paris: GF-Flammarion, 1993.
- _____. *Le monde des fées dans l'occident médiéval*. Paris: Hachette, 2003.
- _____. *Les fées au Moyen Âge*. Paris: Champion, 1984.
- Heers, Jacques. "Introduction au texte: René d'Anjou: *Traité des Tournois*. Edition microfiches couleurs du manuscrit Dresden, Sächsische Landesbibliothek, Mscr. Dresd. Oc 58." Éd. Françoise Robin. München: Edition Helga Lengenfelder, 1993.
- Heywood, Colin. *A History of Childhood. Children and Childhood in the West from Medieval to Modern Times*. Cambridge: Blackwell, 2001.
- Hicks, Eric, Diego Gonzalez, et Philippe Simon, éd. *Au champ des écritures. III^e colloque international sur Christine de Pizan*. Paris: Champion, 2000.
- Hicks, Eric. "L'inquiétante étrangeté de la littérature médiévale." *Unilausanne* 59 (1989): 54-56.

- _____. "Une femme dans le monde: Christine de Pizan et l'écriture de la politique." *L'hostellerie de pensée. Études sur l'art littéraire au Moyen Âge offertes à Daniel Poirion par ses anciens élèves*, éd. Michel Zink et al., 233-243. Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1995.
- Husserl, Edmund. *Méditations cartésiennes*. Paris: Vrin, 1931.
- Imbach, Ruedi. *Dante, la philosophie et les laïcs. Initiation à la philosophie médiévale*, I. Paris: Éditions du Cerf, 1996.
- Imber, Colin. *The Ottoman Empire, 1300-1650. The Structure of Power*. Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2002.
- Jackson, John E. *Eros et Pouvoir: Büchner, Shakespeare, Corneille, Racine*. Neuchâtel: À la Baconnière, 1988.
- Jacquín, Jérôme et Raphaël Micheli. "Dire et montrer qui on est et ce que l'on ressent: une étude des modes de sémiotisation de l'identité et de l'émotion." *Dire/Montrer: au cœur du sens*, éd. H. de Chanay, M. Colas-Blaise et O. Le Guern, 67-92. Chambéry: Langages 12, Université de Savoie, 2013.
- Jeay, Madeleine. "Le *topos*: une familière étrangeté." *Étrange topos étranger: actes du XVI^e Colloque de la SATOR, Kingston, 3-5 octobre 2002*, éd. Max Vernet, 57-66. Québec: Presses Université Laval, 2006.
- Keiser, George R. "The Middle English *Planctus Mariae* and the Rhetoric of *Pathos*." *Popular Literature of Medieval England*, éd. Thomas J. Heffernan, 167-193. Knoxville: University of Tennessee Press, 1985.
- King, Margaret L. "An Inconsolable Father and his Humanist Consolers. Jacopo Antonio Marcello Venetian Nobleman Patron and Man of Letters." *Supplementum Festivum. Studies in Honor of Paul Oskar Kristeller*, éd. J. Hankins, J. Monfasani et Fr. Purnell Jr., 221-246. Binghamton, NY: MRTS, 1987.
- _____. *The Death of the Child Valerio Marcello*. Chicago and London: University of Chicago Press, 1994.
- King, Margaret L et Diana Robin, trans. *Isotta Nogarola: Complete Writings. Letterbook, Dialogue on Adam and Eve, Orations*. Chicago: University of Chicago Press, 2004.
- Klauber, Véronique. "Lamentation, genre littéraire." *Dictionnaire des genres et des notions littéraires*. Paris: Encyclopaedia Universalis, 2013. [URL: <http://www.universalis.fr/encyclopedie/lamentation-genre-litteraire/>].
- Klinck, Anne L. "Singing a Song of Sorrow: Tropes of Lament." *Laments for the Lost in Medieval Literature*, éd. Jane Tolmie and M. J. Toswell, 1-20. Turnhout: Brepols, 2010.

- Kong, Katherine. *Lettering the Self in Medieval and Early Modern France*. Cambridge: D.S. Brewer, 2010.
- Korthals Altes, Liesbeth. *Ethos and Narrative Interpretation. The Negotiation of Values in Fiction*. Lincoln: University of Nebraska Press, 2014.
- Kotin Mortimer, Armine. “Les débuts-et-fins, un enchaînement forgé.” *Fabula: Les colloques, Le début et la fin. Roman, théâtre, B.D., cinéma*. [URL: <http://www.fabula.org/colloques/document666.php>, page consultée le 13 août 2014]
- _____, Armine. *La clôture narrative*. Paris: Joseph Corti, 1985.
- Krueger, Roberta L. et Jane H.M. Taylor, trad. *Jean de Saintré. A Late Medieval Education in Love and Chivalry*, par Antoine de La Sale. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2014.
- Krynen, Jacques. *L'idéal du prince et pouvoir en France à la fin du Moyen Âge (1380-1440)*. Paris: Éditions A. et J. Picard, 1981.
- Laforge, Pierre. “Par où commencer et comment finir: Un début dans la vie.” *Fabula: Les colloques, Le début et la fin. Roman, théâtre, B.D., cinéma*. [URL: <http://www.fabula.org/colloques/document755.php>, page consultée le 13 août 2014]
- Langdale, Maria. “A Bilingual Work of the Fifteenth Century: Giannozzo Manetti's *Dialogus consolatorius*.” *Italian Studies* 31 (1976): 1-16.
- Laporte, Simon. “La mort et les funérailles de Charles VI (1422).” [pdf. academia.edu]
- Larroux, Guy. *Le mot de la fin. La clôture romanesque en question*. Paris: Nathan, 1995.
- Le Goff, Jacques et Emmanuel Le Roy Ladurie. “Mélusine maternelle et défricheuse.” *Annales E.S.C* (1971): 587-603.
- Le Ninan, Claire. “Christine de Pizan et la répétition de l’histoire,” *Cahiers de recherches médiévales* 15 (2008): 239-251.
- _____. “L’idée de croisade dans deux oeuvres de Christine de Pizan.” *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 8 (2001): 251-261. [URL: <http://crm.revues.org/411;DOI:10.4000/crm.411>]
- Lefèvre, Sylvie. “Christine de Pizan et l’Aristote Oresmien.” *Au champ des écritures: III^e colloque international sur Christine de Pizan*, éd. Eric Hicks, et al., 231-250. Paris: Champion, 2000.
- _____. *Antoine de La Sale. La fabrique de l’œuvre et de l’écrivain. Suivi de l’édition critique du Traité des anciens et des nouveaux tournois*. Genève: Droz, 2006.

- Léglu, Catherine E. et Stephen J. Milner, éd. *The Erotics of Consolation. Desire and Distance in the Late Middle Ages*. New York: Palgrave Macmillan, 2008.
- Léglu, Catherine E. "Maternal *consolatio* in Antoine de La Sale's *Le Réconfort de Madame de Fresne*." *The Erotics of Consolation. Desire and Distance in the Late Middle Ages*, 185-203. New York: Palgrave Macmillan, 2008.
- _____. "Nourishing Lineage in the Earliest French Versions of the *Roman de Mélusine*." *Medium Aevum* 74/1 (2005): 71-85.
- Leppig, Linda. "The Political Rhetoric of Christine de Pizan: *Lamentacion sur les maux de la guerre civile*." *Politics, Gender and Genre. The Political Thought of Christine de Pizan*, éd. Margaret Brabant, 141-156. Boulder: Westview Press, 1992.
- Loba, Anna. *Le réconfort des dames mariées. Mariage dans les écrits didactiques adressés aux femmes à la fin du Moyen Âge*. Poznan: UAM, 2013.
- Lochrie, Karma. *Margery Kempe and Translations of the Flesh*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1991.
- Looze, Laurence de. "'La fourme du pié toute escripte': Melusine and the Entrance into History." *Melusine of Lusignan. Founding Fiction in Late Medieval France*, éd. Donald Maddox et Sara Sturm-Maddox, 125-136. Athens, Georgia: University of Georgia Press, 1996.
- Loroux, Nicole. "De l'amnistie et de son contraire." *Usages de l'oubli. Colloque de Royaumont*, 23-47. Paris: Seuil, 1988.
- _____. *Les mères en deuil*. Paris: Seuil, 1990.
- Lucken, Christopher. "*Roman de Mélusine* ou *Histoire de Lusignan*? La fable de l'histoire." *Mélusines continentales et insulaires*, éd. Jeanne Marie Boivin et Proinsias MacCana, 139-167. Paris: Champion, 1999.
- Marc, Alain. *Écrire le cri. Sade, Bataille, Maiakosvski...* Paris: L'Ecarlate, 2000.
- Marchandise, Alain. "Philippe de Mézières et son *Epistre au roi Richart*." *Le Moyen Âge* 116 (2010): 605-625.
- Margolis, Nadia. "'The Cry of the Chameleon': Evolving Voices in the Epistles of Christine de Pizan." *Disputatio: An International Transdisciplinary Journal of the Late Middle Ages* 1 (1996): 37-70.
- _____. "Christine de Pizan's Life in Lament: Love, Death, and Politics." *Laments for the Lost in Medieval Literature*, 265-281. Turnhout: Brepols, 2010.
- Marin, Louis. "Représentation et simulacre." *De la représentation*, 303-312. Paris: Le Seuil-Gallimard, 1994.

- Markale, Jean. *Mélusine et l'androgynie*. Paris: Retz, 1983.
- Martineau, Anne. "Des oiseaux et des cages dans *Le Chevalier du Papegau*." *Les oiseaux: de la réalité à l'imaginaire*, eds. Claude Lachet et Guy Lavorel, 177-189. Lyon: C.E.D.I.C., 2006.
- McClure, George W. "Healing Eloquence: Petrarch, Salutati, and the Physicians." *Journal of Medieval and Renaissance Studies* 15/2 (1985): 317-346.
- _____. "The Art of Mourning. Autobiographical Writings on the Loss of a Son in Italian Humanist Thought (1400-1461)." *Renaissance Quarterly* 39 (1986): 440-475.
- _____. *Sorrow and Consolation in Italian Humanism*. Princeton, NJ: Princeton University Press, 1991.
- McCracken, Peggy. *The Curse of Eve, the Wound of the Hero. Blood, Gender, and Medieval Literature*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2003.
- McKinley, Mary. "The Subversive 'Seulette'." *Politics, Gender and Genre. The Political Thought of Christine de Pizan*, éd. Margaret Brabant, 157-169. Boulder: Westview Press, 1992.
- Medeiros, Marie-Thérèse de. "L'idée de croisade dans *Mélusine* de Jean d'Arras." *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 1 (1996): 147-155.
- Meizoz, Jérôme. *Postures littéraires: mises en scène modernes de l'auteur: essai*. Genève: Slatkine Erudition, 2007.
- Micheli, Raphaël. "Emotions as Objects of Argumentative Constructions." *Argumentation* 24-1 (2010): 1-17.
- _____. "La construction argumentative des émotions pitié et indignation dans le débat parlementaire de 1908 sur l'abolition de la peine de mort." *Le pathos en action. L'usage des émotions dans le discours*, éd. Michaël Rinn, 13-26. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2008.
- _____. *L'émotion argumentée. L'abolition de la peine de mort dans le débat parlementaire français*. Paris: Cerf, 2010.
- Misrahi, Jean. "The Sources of the *Reconfort de Madame du Fresne*." *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier, Professeur à la Sorbonne par ses collègues, ses élèves et ses amis*, II, 825-829. Genève: Droz, 1970.
- Mitchell, Jane F. "Consolatory Letters in Basil and Gregory Nazianzen." *Hermes* 96/3 (1968): 299-318.

- Mombello, Gianni. "Quelques aspects de la pensée politique de Christine de Pizan d'après ses œuvres publiées." *Culture et politique en France à l'époque de l'humanisme et de la renaissance*, éd. Franco Simone, 43-153. Turin: Accademia delle Scienze, 1974.
- Molinier, Auguste. "Description de deux manuscrits contenant la règle de la Militia Passionis Jhesu Christi de Philippe de Mézières." *Archives de l'Orient latin* 1 (1881): 362-364.
- Moos, Peter von. *Consolatio. Studien zur mittellateinischen Trostliteratur über den Tod und zum Problem der christlichen Trauer*, 3 vols. München: Wilhelm Fink, 1971-1972.
- Morand Métivier, Charles-Louis. "Apprendre des massacres: Émotions et Nation dans la littérature du Moyen-Âge et de la Renaissance." PhD diss., University of Pittsburgh, 2013.
- Morand, Patrick. "Cycles, séries et écriture épisodique: L'exemple du Moyen Âge." *Arthurian Romance and Gender. Masculin/Féminin dans le roman arthurien médiéval*, éd. Friedrich Wolfzettel, 163-173. Amsterdam and Atlanta: Rodopi, 1995.
- Morris, Matthew W. "Les deux *Mélusines*. Une comparaison des oeuvres de Jean d'Arras et de Coudrette." *Écriture et réécriture du merveilleux féerique. Autour de Mélusine*, éd. Matthew W. Morris et Jean-Jacques Vincensini, 107-120. Paris: Classiques Garnier, 2011.
- Morrison, Karl F. et Rudolph M. Bell, éd. *Studies on Medieval Empathies*. Turnhout: Brepols, 2013.
- Mühlethaler, Jean-Claude. "De ira et avaritia ou les faiblesses des grands à l'épreuve de l'actualité." *Cahiers de recherches médiévales* 9 (2002): 215-235. [URL <http://crm.revues.org/82>; DOI:10.4000/crm.82]
- _____. "Le poète et le prophète. Littérature et politique au XV^e siècle." *Le Moyen Français* 13 (1983/84): 37-57.
- _____. "Mélusine (et Philomena) à l'aube des temps modernes. Réticences courtoises face à la métamorphose." *Écriture et réécriture du merveilleux féerique. Autour de Mélusine. Actes du colloque organisé à Poitiers les 12, 13 et 14 juin 2008*, éd. Matthew Morris et Jean-Jacques Vincensini, 223-243. Paris: Classiques Garnier, 2012.
- _____. "Renversement, déplacement et irradiation parodiques. Réflexions autour du *Conte du Papegau*." *Poétique* 157 (2009): 3-15.
- _____. "Translittérations féeriques au Moyen Âge: de Mélior à Mélusine, entre Histoire et Fiction." *Études de Lettres* n^{os} 3-4 (2011): 167-190.
- _____. "Tristesses de l'engagement. L'affectivité dans le discours politique sous le règne de Charles VI." *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 24 (2012): 21-36.

- Müller, Catherine. "L'antre oublié dans le *Roman de Mélusine*. Tombeau de la mémoire et poésie monumentale." *Le Moyen Français* 43 (1998):61-76.
- _____. "Pour une poétique de la dé-nomination dans *Mélusine* de Jean d'Arras et de Coudrette." *Le Moyen Age* 107/1 (2001): 29-48.
- Muxel, Anne. "Temps, Mémoire, Transmission." *Mémoire et écriture. Actes du colloque organisé par le Centre de Babel à la Faculté des Lettres de l'Université de Toulon et du Var les 12 et 13 mai 2000*, éd. Monique Léonard, 13-27. Paris: Champion, 2003.
- Nabert, Nathalie. "La mère dans la littérature politique à la fin du Moyen Âge (XIV^e-XV^e siècles)." *Bien dire et bien apprendre* 16 (1998): 191-202.
- Nagy, Piroska. "Faire l'histoire des émotions à l'heure des sciences des émotions." *Bulletin du Centre d'Études Médiévales d'Auxerre BUCEMA*, Hors-série n°5 (2013).
[<http://cem.revues.org/12539> ; DOI; 10.4000/cem.12539]
- _____. *Le don des larmes au Moyen Âge. Un instrument spirituel en quête d'institution (V^e-XIII^e siècle)*. Paris: Albin Michel, 2000.
- Nancy, Jean-Luc. "Consolation, Désolation." *Le magazine littéraire* 430/4 (2004): 58-60.
- _____. *Noli Me Tangere: Essai sur la levée du corps*. Paris: Bayard, 2003.
- Nève, Joseph. *Antoine de la Salle: sa vie et ses ouvrages d'après des documents inédits, suivi du Réconfort de madame du Fresne d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque royale de Belgique. Du paradis de la reine Sibylle, etc. par Antoine de La Salle*. Paris: Champion, 1903.
- Newman, Barbara. *From Virile Woman to Woman Christ. Studies in Medieval Religion and Literature*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1995.
- Nussbaum, Martha C. *The Therapy of Desire. Theory and Practice in Hellenistic Ethics*. Princeton: Princeton University Press, 1994.
- Offenstadt, Nicolas. *Faire la paix au Moyen Âge*. Paris: Odile Jacob, 2007.
- Ouallet, Yves. "De la finitude en littérature." *Fabula: Les colloques, Le début et la fin. Roman, théâtre, B.D., cinéma*. [URL: <http://www.fabula.org/colloques/document701.php>, page consultée le 13 août 2014, p. 2/20]
- Oudin, Fanny. "La pratique épistolaire médiévale entre norme et liberté." *Camenuae* 2 (2008)
[http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/F_Oudin.pdf]
- Pacherie, Elisabeth. "L'empathie et ses degrés." *L'empathie*, éd. A. Berthoz et G. Jorland, 149-181. Paris: Éditions Odile Jacob, 2004. [http://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/ijn_00353957].

- Pairet, Ana. "Melusine's Double Binds. Foundation, Transgression, and the Genealogical Romance." *Reassessing the Heroine in Medieval French Literature*, éd. Kathy M. Krause, 71-86. Gainesville: University Press of Florida.
- Parsons, John Carmi et Bonni Wheeler, éd. *Medieval Mothering*. New York: Garland Publishing, 1996.
- Paviot, Jacques. "Les ordres de chevalerie à la fin du Moyen Âge." *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France* (2001): 195-205.
- _____. "Noblesse et croisade à la fin du Moyen Âge." *Cahiers de civilisation médiévale* 13 (2006): 69-84.
- Pepin, Guilhem. "Les cris de guerre 'Guyenne!' et 'Saint Georges!' L'expression d'une identité politique du duché d'Aquitaine anglo-gascon," *Le Moyen Âge* 112 (2006): 263-281. [<http://www.cairn.info/revue-le-moyen-age-2006-2-page-263.htm>; 2]
- Perfetti, Lisa, éd. *The Representation of Women's Emotions in Medieval and Early Modern Culture*. Gainesville: University Press of Florida, 2005.
- Petris, Alfonso de. "Giannozzo Manetti and his *Consolatoria*." *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 41:3 (1979): 493-525.
- _____. "Il *Dialogus Consolatorius* di Giannozzo Manetti e le sue fonti." *Giornale storico de la letteratura italiana* 154 (1977): 76-106.
- Picherit, Jean-Louis G. *La métaphore pathologique et thérapeutiques à la fin du Moyen Âge*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 1994.
- Pierdominici, Luca. *Du pédagogique au narratif. Écriture fragmentaire et poétique de la nouvelle dans l'œuvre d'Antoine de La Sale*. Villeneuve d'Ascq: Septentrion Presses Universitaires, 1996.
- Plantin, Christian, Marianne Doury et Véronique Traverso, éd. *Les émotions dans les interactions*. Lyon: ARCI, Presses Universitaires de Lyon, 2000.
- Poulain-Gautret, Emmanuelle, éd. *Littérature narrative et consolation. Approches historiques et théoriques*. Arras: Artois Presses Université, 2012.
- Reddy, William M. *The Navigation of Feeling: A Framework for the History of Emotions*. Cambridge and New York: Cambridge University Press, 2001.
- Régner-Bohler, Danielle. "La fonction symbolique du féminin. Le savoir des mères, le secret des soeurs et le devenir des héros." *Arthurian Romance and Gender. Masculin/Féminin dans le roman arthurien médiéval*, éd. Friedrich Wolfzettel, 4-25. Amsterdam and Atlanta: Rodopi, 1995.

- Reynolds, L. D. *The Medieval Tradition of Seneca's Letters*. Oxford: Oxford University Press, 1965.
- Rézeau, Pierre. *Les Prières aux saints en français à la fin du Moyen Âge*. Genève: Droz, 1982.
- Ribémont, Bernard. "Christine de Pizan et la figure de la mère." *Christine de Pizan 2000. Studies on Christine de Pizan in Honour of Angus J. Kennedy*, eds. John Campbell et Nadia Margolis, 251-262. Amsterdam: Rodopi, 2000.
- Richards, Earl Jeffrey. "In Search of a Feminist Patrology: Christine de Pizan and 'Les Glorieux Dotteurs'." *Mystics Quarterly* 21/1 (1995): 3-17.
- _____. "Political Thought as Improvisation: Female Regency and Mariology in Late Medieval French Thought." *Virtue, Liberty, and Toleration. Political Ideas of European Women, 1400-1800*, eds. Jacqueline Broad et Karen Green, 1-22. Dordrecht: Springer, 2007.
- _____. "Seulette a part: The 'Little Woman on the Sidelines' Takes Up her Pen: The Letters of Christine de Pizan." *Dear Sister. Medieval Women and the Epistolary Genre*, eds. Karen Cherewatuk et Ulrike Wiethaus, 139-170. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1993.
- Richmond, Velma Bourgeois. *Laments for the Dead in Medieval Narrative*. Pittsburgh: Duquesne University Press, 1966.
- Rigby, Stephen H. "The Body Politic in the Social and Political Thought of Christine de Pizan." *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 25 (2013): 559-579.
- Robinson, Jenefer. "L'empathie, l'expression, et l'expressivité dans la poésie lyrique." *L'émotion, puissance de la littérature?* eds. Emmanuel Bouju et Alexandre Gefen, 121-129. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, 2012.
- Rodriguez, Antonio. "La critique littéraire rend-elle plus empathique?" *Leçon inaugurale du 22 mars 2012 à l'Université de Lausanne pour le poste de professeur associé de littérature française moderne et contemporaine*.
[\[http://fabula.org/atelier.php?/Critique_et_empathie\]](http://fabula.org/atelier.php?/Critique_et_empathie).
- Rosenwein, Barbara. *Emotional Communities in the Early Middle Ages*. Ithaca: Cornell University Press, 2006.
- Rosier-Catach, Irène. "Discussions médiévales sur l'expression des affects." *Le sujet des émotions au Moyen Âge*, eds. Damien Boquet et Piroska Nagy, 201-223. Paris: Beauchesne, 2009.
- Ruiz-Domènec, José Enrique. "El papel de los caballeros en la política europea del siglo XV: de Boucicaut a Jacques de Lalaing." *La novel·la de Joanot Martorell i l'Europa del segle XV*, éd. Ricard Bellveser, 2 vols. 165-179. València: Alfons el Magnànim, 2011.

- Schertz, Claire-Marie. "Autour de Christine de Pizan. Entre lyrisme courtois et engagement politique." *CONTEXTES: Revue de sociologie de la littérature* 13 (2013) [Online- URL: <http://contextes.revues.org/5798;DOI:10.4000/contextes.5798>]
- Schnerb, Bertand. "Le contingent franco-bourguignon à la croisade de Nicopolis." *Actes du Colloque international "Nicopolis, 1396-1996." Dijon, 1996/ Annales de Bourgogne* 68 (1996): 59-75.
- Semple, Benjamin. "The Consolation of a Woman Writer: Christine de Pizan's Use of Boethius in *Lavision-Christine*." *Women, the Book and the Worldly: Selected Proceedings of the St. Hilda's Conference, 1993*, eds. Lesley Smith et Jane H. M. Taylor, II, 39 - 48. N.p.: D.S.Brewer, 1995.
- Simmel, Georg. *Fragmente und Aufsätze: aus dem Nachlass und Veröffentlichungen der letzten Jahre*. München: Drei Masken Verlag, 1923.
- Sizorn, Magalie. "Expérience partagée, empathie et construction des savoirs." *Journal des anthropologues* 114-115 (2008): 29-44. [<http://jda.revues.org/302>]
- Smith, Christine et Joseph F. O'Connor, eds. *Building the Kingdom: Giannozzo Manetti on the Material and Spiritual Edifice*. Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies. Turnhout: Brepols, 2006.
- Sorlin, Evelyne. *Cris de de vie, cris de mort. Les fées du destin dans les pays celtiques*. Helsinki: Academia Scientiarum Fennica, 1991.
- Stock, Brian. *The implication of literacy. Written Language and Models of Interpretation in the Eleventh and Twelfth centuries*. Princeton: Princeton University Press, 1983.
- Szkilnik, Michelle. "Jean de Saintré ou le rêve d'une internationale chevaleresque." *La novel·la de Joanot Martorell i l'Europa del segle XV*, éd. Ricard Bellveser, 2 vols. 385-401. València: Alfons el Magnànim, 2011.
- Tadié Jean-Yves et Marc. *Le sens de la mémoire*. Paris: Gallimard, 1999.
- Tarnowski, Andrea. "Le Geste prophétique chez Christine de Pizan." *Apogée et déclin en Europe, 1200-1500*, eds. Claude Thomasset et Michel Zink, 211-223. Paris: Université de Paris-Sorbonne, 1993.
- _____. "Material Examples: Philippe de Mézières' Order of the Passion." *Yale French Studies* 110 (2006): 163-175.
- _____. "To Console and Control: Philippe de Mézières's *Epistre Lamentable*." *Digital Philology: A Journal of Medieval Cultures* 2-2 (2013): 181-200.
- Taylor, Jane H. M. "The Crusade in Antoine de La Sale's *Petit Jehan de Saintré*. Parody or Pipe-dream?" Communication présentée au 14^{ème} congrès de l'ICLS, Lisbonne le 24 juillet 2013.

- Thiry, Claude. *La plainte funèbre*. Turnhout: Brepols, 1978.
- Touidoire-Surlapierre, Frédérique. "La critique: ou Les stratégies de l'émotion." *Fabula / Les colloques, L'émotion, puissance de la littérature* [URL: <http://www.fabula.org/colloques/document2339.php>,1/20]
- Trinkaus, Charles. *In our Image and Likeness. Humanity and Divinity in Italian Humanist Thought*. Chicago: University of Chicago Press, 1970.
- Turcan-Verker, Anne-Marie. "Destins croisés de l'*ars dictandi* et de l'*ars versificatoria*. Bernard de Bologne et la 'renaissance du XII^e siècle'." *Le manuscrit dans tous ses états, cycle thématique 2005-2006 de l'IRHT*. Éd. S. Fellous, C. Heid, M.-H. Jullien et T. Buquet. Paris: IRHT, 2006. [En ligne: <http://aedilis.irht.cnrs.fr/manuscrit/bernard-de-bologne.htm>]
- _____. "Langue et littérature latines du Moyen Âge." *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* 143 (2012): 134-142.
- Vadin, Béatrix. "L'absence de représentation de l'enfant et/ou du sentiment de l'enfance dans la littérature médiévale." *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévale, Senefiance* 5 (1978): 363-384.
- Vaught, Jennifer C. *Grief and Gender, 700-1700*. New York: Palgrave Macmillan, 2003.
- Very, Francis, "Antoine de la Sale and Grimm number 109." *Romance Notes* 2 (1960-1961): 45-48.
- Vesce, Thomas E., "Notes on Antoine de la Sale's *Reconfort de Madame du Fresne*." *Mediaeval Studies* 37 (1975): 478-493.
- Vincensini, Jean-Jacques. "Le roman de *Méluquine*. La fée, les déesses-mères celtiques et la souveraineté." *Iris* 29 (2005): 89-102.
- _____. "Samedi, jour de la double vie de Méluquine. Introduction à la signification mythique des récits 'mélusiniens'." *Méluquines continentales et insulaires*, eds. Jeanne Marie Boivin et Proinsias MacCana, 77-103. Paris: Champion, 1999.
- Vovelle, Michel, *La mort et l'Occident. De 1300 à nos jours*. Paris: Gallimard, 1983.
- Walters, Lori J. "Christine de Pizan, Primat, and the 'noble nation française'." *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 9 (2002): 237-246. [URL <http://crm.revues.org/82>;DOI:10.4000/crm.83]
- _____. "The *vieil solitaire* and the *seulette*. Contemplative Solitude as Political Theology in Philippe de Mézières, Christine de Pizan, and Jean Gerson." *Philippe de Mézières and His Age: Piety and Politics in the Fourteenth Century*, eds. Renate Blumenfeld-Kosinski et Petkov Kiril, 119-144. Leiden: Brill, 2011.

- _____. "Christine de Pizan, Jean Gerson, et un exemplaire des *Grandes Chroniques* prêté par Philippe le Hardi à la reine de France (Paris, Bibliothèque de l'Arsenal MS 5223)." *Christine de Pizan et son époque. Actes du Colloque international des 9, 10 et 11 décembre 2011 à Amiens*, éd. Danielle Buschinger, Liliane Dulac, Claire Le Ninan et Christine Reno, 220-225. Amiens: Presses du "Centre d'études médiévales," Université de Picardie - Jules Verne, 2012.
- Warner, Marina. *Alone of All Her Sex. The Myth and Cult of the Virgin Mary*. London: Picador, 1976.
- White Le Goff, Myriam. "Les lais, l'art et la consolation." *Littérature narrative et consolation. Approches historiques et théoriques*, éd. Emmanuelle Poulain-Gautret, 115-128. Arras: Artois Presses Université, 2012.
- _____. *Envoûtante Mélusine*. Bonchamps-lès-Laval: Klincksieck, 2008.
- Wisman, Josette A. "The Resurrection according to Christine de Pizan." *Religion and the Arts* 4/3 (2000): 337-358.
- Wispé, Lauren. "The Distinction Between Sympathy and Empathy. To Call a Concept, A Word Is Needed." *Journal of Personality and Social Psychology* 50/2 (1986): 314-321.
- Wisse, Jakob. *Ethos and Pathos from Aristotle to Cicero*. Amsterdam: Adolf M. Hakkert, 1989.
- Wolfzettel, Friedrich. "La 'découverte' du folklore et du merveilleux folklorique au Moyen Âge tardif." *550 ans de Mélusine allemande-Coudrette et Thüring von Ringoltingen. Actes du colloque organisé par les Universités de Berne et de Lausanne en août 2006*, éd. André Schnyder et Jean-Claude Mühlethaler, 382-383. Bern: Peter Lang, 2008.
- _____. "'Songe' et/ou 'histoire.' Le roman de *Mélusine* de Coudrette ou le roman conte de fées au carrefour du système générique du Moyen Âge tardif." *Le Moyen Français* 51-53 (2003): 627-640.
- Zimmerman, Margarete et Dina de Rentiis, éd. *The City of Scholars. New Approaches to Christine de Pizan*. Berlin: de Gruyter, 1994.
- Zimmerman, Margarete. "Vox Feminina, Vox Politica. *The Lamentacion sur les maux de France*." *Politics, Gender and Genre. The Political Thought of Christine de Pizan*, éd. Margaret Brabant, 113-127. Boulder: Westview Press, 1992.
- Zink, Michel. "Écriture historique du roman." *La littérature française aux XIV^e et XV^e siècles. GRLMA*, 8. Heidelberg: Carl Winter, 1988.
- Ziolkowski, Jan M. "Laments for Lost Children: Latin Traditions." *Laments for the Lost in Medieval Literature*, éd. Jane Tolmie et M. J. Toswell, 81-107. Turnhout: Brepols, 2010.